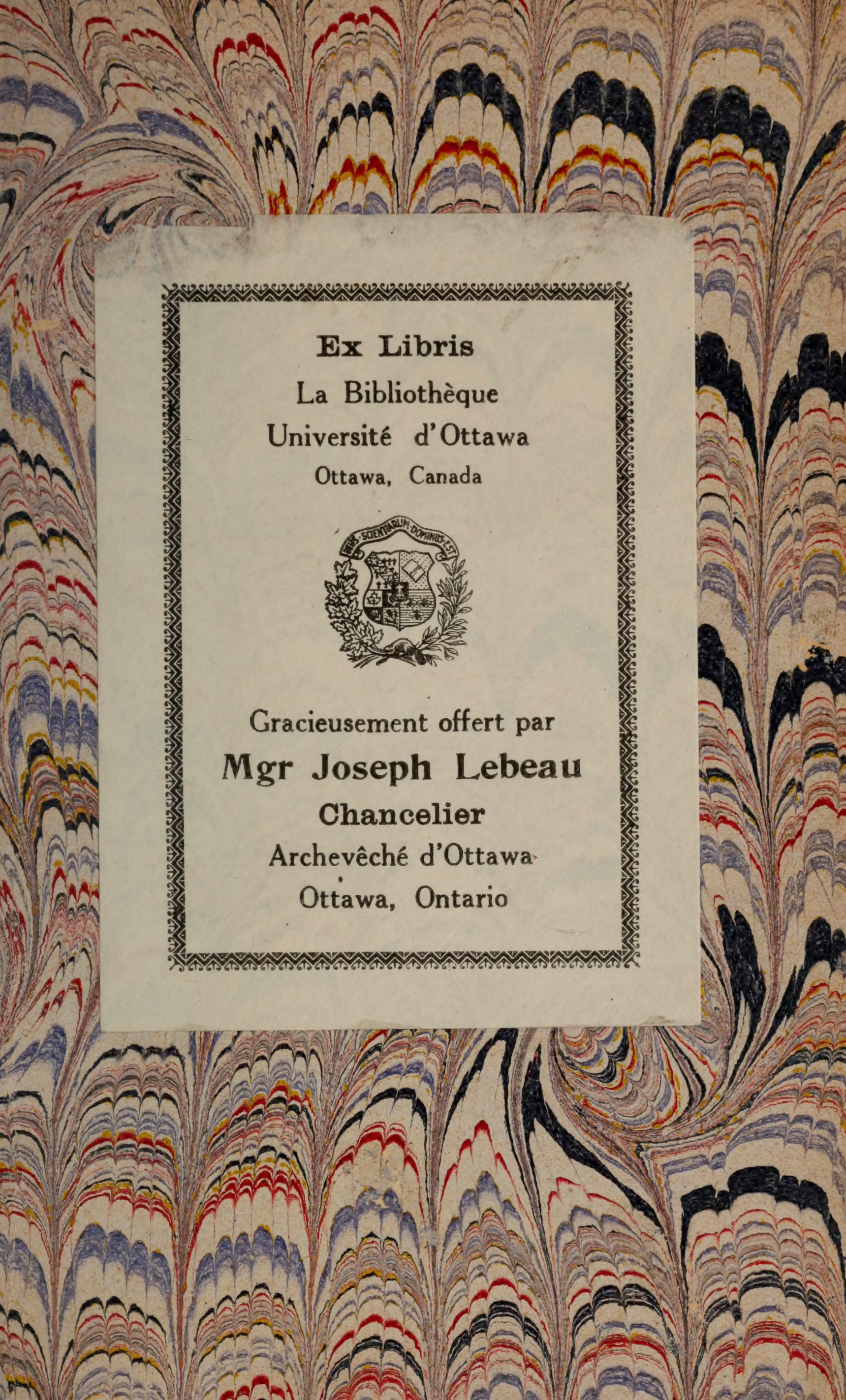

U d'/of OTTAWA
39003003410130



Il a été tiré de cet ouvrage
25 exemplaires sur papier de Hollande
numérotés de 1 à 25.

LES DEUX CAHIERS

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

Le Soldat Bernard.
Les Exilés.
(Librairie PLON-NOURRIT ET Cie.)

La Petite Madame de Thianges.
Le Désir de vivre.
(Couronné par l'Académie française.)

(Librairie CALMANN-LÉVY.)

Une Aïeule contait.
(Librairie des ANNALES.)

Dispensé de l'Article 23. *(Épuisé.)*
Un Amant de cœur.
(Librairie GARNIER.)

Les Deux amours.
(Librairie FAYARD.)

ÉTUDES ET CRITIQUES

Humour et Humoristes.
(Librairie GARNIER.)

Petites Confessions. 2 volumes.
(Couronnées par l'Académie française.)
(Librairie A. FONTEMOING.)

Œuvres sociales des femmes.
(Librairie PLON-NOURRIT ET Cie.)

PAUL ACKER

LES DEUX CAHIERS



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

A CELLE

QUI FUT UNE PETITE FILLE

P. A.

LES DEUX CAHIERS

I

Mme Desaulmin venait de marier sa fille.

Un beau mariage, certes, et qui avait amené à Saint-Pierre-de-Chaillot, puis avenue de l'Alma, au 13 *bis,* tout Paris. Suzanne, qui ne s'était pas hâtée d'aliéner son indépendance, épousait à vingt-six ans un jeune maître des requêtes, Jacques Daramont, d'une vieille famille de robe. Les salons, maintenant vides, où tout à l'heure on se pressait pour serrer la main du marié, embrasser la mariée, avaler un sandwich et boire une coupe de champagne, montraient encore, étalée selon la mode nouvelle, la richesse du trousseau et des cadeaux. Chacun avait pu connaître et évaluer

le linge de la jeune femme et dénigrer les présents de ses amis. Déjà, dans les corbeilles et les vases, les fleurs dépérissaient. Mais Mme Desaulmin, encore toute parée, ne se souvenait plus de l'église pleine de lumière et de musique, ni du lunch, où parmi les félicitations et les admirations les invités innombrables s'écrasaient les pieds avec de mutuels sourires, ni des agents de la sûreté fort corrects qui durant la fête surveillaient les vitrines et les tables. Luxe fiévreux qui contrastait si vivement avec la simplicité de ses noces célébrées, vingt-sept années plus tôt, dans la modeste chapelle d'un village! Elle ne voyait que la tristesse de ce grand appartement, où désormais elle se trouvait seule!

Toute seule! On ne pouvait pas, en effet, être plus seule qu'elle. Son mari était mort, après une courte union sans nuages, lui laissant deux enfants, une fille, l'aînée, et un garçon. Le garçon, esprit aventureux, l'avait quittée très tôt, d'abord collégien que les Pères instruisaient dans un établissement cé-

lèbre de province, puis jeune élève de Saint-Cyr, puis enthousiaste officier que l'Afrique attirait. Il lui restait sa fille : de quel amour l'avait-elle entourée, confondue pourtant de la découvrir parfois si différente d'elle-même, mais si heureuse de regarder son corps grandir et son caractère se former, si heureuse d'entendre sa voix et son rire, si heureuse de cette compagne chaque année plus intime sur laquelle s'appuyer!

Maintenant, il ne lui restait plus rien, et la vieillesse était là..., la vieillesse franchement acceptée, car Mme Desaulmin n'appartenait pas à celles qui s'épuisent à combattre les ravages du temps. Elle avait dépassé la cinquantaine et, bien qu'à Paris la plupart des femmes se glorifient à cet âge de si beaux cheveux noirs ou blonds, elle gardait, elle, ses cheveux blancs, et même elle les gardait avec fierté. Partagés en deux bandeaux, ils descendaient, couleur de vieil argent, au bord du front, glissaient derrière l'oreille et se nouaient en un chignon bas, au-dessus de la

nuque. Ils encadraient un visage très doux, d'un ovale très pur, demeuré très jeune, à cause des yeux limpides, de la bouche tendre, des dents éclatantes, mais ils révélaient, sans hypocrisie, comme sans amertume, les lustres révolus. Une glace refléta son image : quelle bonne grand'mère elle ferait, — sans doute pas trop ridée, pas trop fanée, une jolie grand'-mère, — tout de même une grand'mère! Mais, avant de bercer un petit-fils ou une petite-fille, comment occuperait-elle sa vie déserte?

Mme Desaulmin s'était levée. Un gai soleil de juin attiédissait l'air, et les marronniers de l'avenue éployaient, en immenses bouquets, leurs branches et leurs feuilles. Elle pénétra dans la chambre de sa fille; tout s'y présentait dans le même ordre et le même aspect que toujours : le lit étroit et peint en blanc avec ses rideaux en vieille Perse, le petit bureau en bois des Iles avec le papier, les enveloppes, le cachet et la plume bien rangés, la coiffeuse en marqueterie, la commode au marbre rose. Elle promenait sur ce décor familier ses yeux émus.

Soudain, sur le bureau, elle aperçut un carnet... On l'avait abandonné là..., jeté, peut-être, dans l'impatience du départ.

C'était un ravissant carnet, en cuir jaune, de fabrication anglaise, assurément, avec ses feuilles légères alphabétisées, datées, amovibles et son stylographe d'or. Mme Desaulmin le conserva quelques secondes dans ses mains. Eh quoi! Suzanne, cette Suzanne qu'elle aimait tant, mais qui était si moderne, y aurait-elle consigné des impressions, des souvenirs, des sentiments?... Alors, comment avait-elle pu l'oublier?... Mme Desaulmin se rappelait le journal que, jeune fille, elle écrivait soigneusement chaque soir, aussi bien à Paris qu'à la campagne, si fatiguée qu'elle fût, sur un de ces cahiers écoliers, rayés en rouge, à couverture guerrière, et qui coûtent dix centimes. Le premier terminé, elle en avait acheté un second, puis un troisième, et les cahiers s'entassaient dans un tiroir de son secrétaire. Ils renfermaient non seulement le récit de ce qu'elle avait fait dans la journée,

mais surtout la relation minutieuse de ce qu'elle avait éprouvé ou pensé, des tristesses, des joies, des rêves, des étonnements, même une puérile et touchante philosophie, de grands désespoirs, de folles exaltations aussi, car son âme avait toujours été ardente. Jamais elle ne s'en était séparée ; pourtant elle ne les relisait jamais, car elle ne s'estimait pas encore assez âgée pour revivre sa jeunesse. « Plus tard, plus tard », se disait-elle, quand la curiosité la tourmentait... Mais en cet instant, elle ne résista pas à son désir — et d'ailleurs l'époque était venue où seul le passé console du présent et procure la force d'endurer le rapide avenir.

Les cahiers étaient là, dans sa chambre contiguë à celle de sa fille, abrités dans le vieux secrétaire de son enfance. Elle en tira un, le premier. Sur la couverture, le général Lasalle, vêtu d'un uniforme aux couleurs éteintes, sabrait, avec quelques hussards très défraîchis, tout un régiment d'Impériaux flétris ; en haut de la couverture, il y avait, tracés en ronde, d'une encre jaunie, ces mots : « Ce cahier

appartient à Marthe Cantuel. » Puis, au bas : « Ceci est mon journal. » Mme Desaulmin le posa sur la table. A côté du carnet en cuir jaune, il avait triste mine, tout juste la mine d'un parent pauvre et honteux. Cependant, le distingué carnet en cuir jaune devait, par tout ce qu'il contenait, lui ressembler un peu. Mme Desaulmin tourna un feuillet du cahier. Il débutait par ces lignes : « Je suis née le 12 juillet 1861, dans notre propriété de Ringen, qui est si jolie avec sa vigne vierge, ses grands arbres et la rivière qui l'encercle... De ma fenêtre, je vois un grand rocher rouge qui monte au-dessus des prairies... » Elle ouvrit le carnet en cuir jaune. La première feuille portait cette note : « Aujourd'hui, à deux heures, partie de golf : réprimander un peu le *Caddie* qui baye aux corneilles. » Une seconde, celle-ci : « A quatre heures et demie, cours de Bergson, au Collège de France » ; une troisième, cette autre : « Lucie et Jeanne me cherchent à dix heures du matin pour aller au skating-rink ; à deux heures, conférence... » Une qua-

trième : « Demain matin footing au Bois, l'après-midi golf à l'Ermitage... » C'était, rédigé avec l'exactitude d'un commerçant, le tableau de la journée : les dates, les rendez-vous et les heures pour les jeux sportifs, les jeux intellectuels et les jeux mondains. Une petite mention sèche, des chiffres, beaucoup de termes anglais, et voilà tout.

Un cahier, un carnet, et deux générations, l'une éprise d'illusions, le cœur trop fragile, attardée à des plaisirs naïfs ; l'autre éprise de grand air, de mouvement, de liberté, précise, raisonnante, le cœur naturellement en garde contre les surprises. Les jeunes filles d'aujourd'hui n'écrivent plus leur journal et se répandraient en moqueries presque indignées si on leur conseillait de se plier à une pareille tâche. Même les petites ont des distractions plus dignes de leur âge : elles collectionnent des signatures autographes ou des pensées qu'elles réclament aussi bien aux grands hommes de Paris qu'aux grands hommes d'arrondissement. Mme Desaulmin considérait

tour à tour le cahier et le carnet, et, tandis qu'elle les considérait, une idée naissait dans son esprit. Elle la repoussa d'abord en haussant les épaules. Allait-elle céder au travers de nos contemporaines qui, dès quinze ans, se croiraient déshonorées si elles ne cachaient pas dans leurs cartons un livre de poèmes ou un roman, produit de leur imagination, de leur expérience et de leur labeur? Écrire à cinquante ans, quelle démence! Mais relire ce journal, l'arranger, l'ordonner, était-ce là écrire? C'était seulement une récréation pour les soirées d'hiver, le moyen de ne pas s'ennuyer, presque une lec ure avec des commentaires sur la marge du livre. D'ailleurs, qui le saurait?... Et puis, si on le savait, plus tard, les petits-enfants liraient le journal, à la fois souriants et un peu ironiques : « Qu'elle était drôle, notre grand'mère! » songeraient-ils, et peut-être tout de même lui accorderaient-ils une légère gratitude pour la peine qu'elle se serait donnée de raconter... ce qu'était jadis une jeune fille ingénue et sensible. Jadis, oui,

jadis; car il y aurait un temps où, parlant des premières années de la troisième République, on dirait, comme du premier Empire, ou de l'ancienne monarchie : jadis.

Le soir même, tandis que sa fille et son gendre gagnaient, par l'Espagne, le Maroc, Mme Desaulmin, tous ses cahiers en pile devant elle, commença...

II

... Je suis née le 12 juillet 1861, en Basse-Alsace, dans notre propriété de Ringen. Mes parents s'y rendaient chaque année dès le début de juin et y demeuraient jusqu'en novembre — mon père, qui était agent de change, coupant sa longue villégiature par quelques voyages à Paris.

Je suis née ainsi dans une vieille maison alsacienne, au grand toit incliné et couvert de tuiles rougeâtres et moussues, où la vigne vierge, courant partout, enlaçait jusqu'aux festons du pignon, une vieille maison construite au dix-septième siècle, agrandie au dix-huitième, et qui gardait sa vénérable et charmante galerie à rampe — et ainsi les premiers objets qui frappèrent mes yeux furent des arbres, des fleurs, la rivière qui encerclait

le parc, les prés magnifiques qui le prolongeaient, et plus loin les grands rochers de grès rose éventré que la forêt couronnait — et ainsi encore mes premiers pas ont tremblé sur la route blanche que bordaient les sorbiers, les cerisiers et les quetschiers. La nature m'entourait et me pénétrait, sans même que je m'en doute, et me formait une âme ardente à la fois et naïve. J'ai été bien étonnée quand, plus tard, j'ai entendu dans le monde des gens qui semblaient sages admirer ou féliciter quelqu'un, parce qu'il avouait aimer la nature : « Ah! vous aussi, lui disait-on, vous aimez la nature! C'est bien, c'est très bien. » On l'admirait, on le félicitait, mais avec curiosité, même avec un peu de compassion... Il devait avoir éprouvé des malheurs, un gros chagrin, des déboires, à moins qu'il ne fût simplement fatigué, le pauvre homme... Alors il se retirait à la campagne...

La maison, bâtie en grès rose, se trouvait à cinq cents mètres du village. Elle avait jadis, deux siècles auparavant, servi d'asile à des re-

ligieuses qui priaient Dieu, soignaient les malades, et cultivaient leur modeste enclos; un jour, les religieuses l'avait mise en vente, et un ancêtre de mon père, qui Berrichon s'était fixé en Alsace, l'avait achetée et naturellement améliorée, mais sans déformer son ancien visage. S'il avait converti presque toute la terre en un beau parc, il avait pieusement conservé à l'entrée la petite chapelle, que consacrait à la Vierge cette invocation gravée au-dessus de la porte : « Notre-Dame, secourez-nous. »

Flanquée de deux tourelles, que le nouveau propriétaire avait tout de suite construites pour affirmer avec une hâte assez puérile sa dignité de châtelain, la maison était longue, avec un rez-de-chaussée surélevé, un étage, et de petites fenêtres dans le toit. La grande allée, qui partait de la route, tournait sous les arbres, autour des massifs et des pelouses, pour mourir sur le sable, devant la maison, au pied de la terrasse, sur laquelle de ce côté ouvrait le rez-de-chaussée. De là tout le pays,

à travers une large échappée, s'étendait : les prairies d'abord, vertes, fraîches et fleuries, tendres prairies de jardin, puis la rivière, puis des champs de blé, puis au milieu des vignes un hameau rouge et blanc, puis les Vosges sinueuses où, parmi les chênes et les sapins, se dressaient les fantastiques rochers.

Le rez-de-chaussée comprenait une sorte de hall, deux salons, la salle à manger, le cabinet de mon père, ma salle d'études. C'étaient de hautes et vastes pièces, aux boiseries sculptées et que meublaient de vieux meubles d'Alsace et de France. Il me semblait toujours que les portraits de famille, pendus aux murs, bourgeois austères avec leurs perruques à trois marteaux, jeunes femmes aux boucles déroulées, officiers du Roi et de l'Empereur, grand'mères à bonnets tuyautés, n'étaient occupés qu'à me suivre de leurs regards, moi, leur descendante, qui riais ou rêvais entre ces mêmes murs où ils avaient ri ou rêvé, qui m'asseyais sur les sièges où ils s'étaient assis, qui, enfin, jeune

image de leur jeunesse, répétais leurs gestes et peut-être leurs paroles.

Il y avait deux de ces femmes que j'aimais particulièrement, — amour chargé d'admiration.

L'une pouvait dans son cadre ovale compter vingt-cinq ans. Ses cheveux poudrés ramenés au-dessus du front et bouffants, une boucle tombant sur l'épaule gauche, la robe décolletée en carré, elle souriait avec une légère mélancolie, tandis que ses yeux brillaient d'une vive finesse : c'était une de mes arrière-grand'-tantes, Anne-Marie. Elle avait eu dans sa vie une belle histoire. Sa mère, qui était veuve, vivait à Strasbourg; quoiqu'elle n'y accomplit avec sa fortune que du bien, elle fut arrêtée en juillet 1793, emprisonnée, puis traduite en septembre devant le tribunal révolutionnaire. Ce jour-là Anne-Marie quitta l'hôtel familial du quai Saint-Nicolas, pour aller la défendre, et, tête nue, un grand carrick rouge jeté sur les épaules, traversa toute la ville, au milieu d'une population déchaînée. Elle force les

portes, elle entre, elle se présente devant les juges; on s'étonne, on s'irrite, on l'interroge : « Que veut-elle? qui l'a conduite? a-t-elle reçu un ordre de comparaître? » Elle répond simplement : « Je n'ai pas coutume de parler debout à des hommes. » On l'insulte, on la menace, mais un soldat lui avance une chaise; elle dit son nom, son âge, sa qualité et qu'elle réclame sa mère. Alors elle se lève, expose tout ce qu'a fait celle-ci, évoque le sort des malheureux qui, privés de ses secours, seront privés de toutes ressources, adjure l'humanité de ceux qui sont appelés à se prononcer. Sa beauté et son courage commandent le silence, émeuvent les âmes; sa mère lui est rendue. Ce qui avait beaucoup surpris, racontait mon grand-père, c'était que, demoiselle de qualité, elle n'eût pas coiffé sa tête d'un chapeau. Elle avait de magnifiques cheveux : si elle les avait couverts, sans doute eût-elle été moins belle, et qui sait si elle eût été victorieuse! J'ai toujours pensé qu'elle s'était montrée de propos réfléchi tête nue, devant le tribunal,

— suprême coquetterie pour sauver sa mère.

L'autre était ma grand'mère. Je l'ai à peine connue : je me souviens seulement d'une petite vieille qui avait une figure ridée, des cheveux blancs, une paire de lunettes, et qui marchait en s'appuyant sur une canne. Son portrait la représentait à vingt ans, si jolie alors que dans la rue beaucoup de passants ne pouvaient s'empêcher de se retourner sur elle. L'année de sa soixantaine, on le lui avait demandé pour une exposition rétrospective qui réunissait à Paris les meilleurs portraits de femmes peints depuis le commencement du siècle : elle l'avait prêté. Un gardien observa que chaque jour, le matin et l'après-midi, aux mêmes heures, un homme, un vieillard, qui ne semblait pas être tout à fait du peuple, arrivait, se dirigeait vers le portrait de ma grand'mère, demeurait vingt bonnes minutes à le regarder, puis s'en allait, sans même égarer un coup d'œil sur les autres. Comme l'exposition s'achevait, cet homme s'informa, en hésitant, en tremblant presque,

si l'on vendait par hasard des gravures de ce portrait, et s'il pourrait s'en procurer une : ignorant du prix, il apportait deux mille francs. En apprenant qu'on n'en vendait pas, il eut un air si désespéré, que l'organisateur de l'exposition, un de nos amis, obéissant à une mystérieuse émotion, lui remit, en refusant son argent, une gravure tirée autrefois à de rares exemplaires et qu'il possédait.

Un an s'écoula, et un après-midi cet ami reçut la visite d'une femme en deuil. Elle serrait sous le bras un paquet long et plat : c'était la gravure.

Elle dit :

— Je suis la veuve de M. Corchot, le tailleur qui faisait le neuf et la réparation. Il est mort, il y a une semaine. Avant de mourir, il m'a recommandé de rendre à monsieur ce portrait.

Il y eut un silence et tout à coup elle éclata en sanglots :

— Ah! monsieur, il faut vous l'avouer, et sans doute l'avez-vous deviné, mon mari ai-

mait cette dame depuis qu'il l'avait rencontrée au château de Longchamp, en Bourgogne, il y a bien du temps... quand il venait de Dijon raccommoder les effets de chasse. Elle avait alors dix-huit ans. Quand il m'a épousée, il ne m'a rien caché. Il avait beaucoup d'affection pour moi, il a toujours été bon, mais il ne m'aimait pas; il aimait cette dame d'un amour religieux; c'était comme une maladie. Il paraît qu'il n'y avait pas de femme plus belle sur la terre. J'ai tout essayé pour le guérir : mais en vain. Même à Paris, où nous étions établis, il ne pouvait pas se distraire. Il conservait d'elle de petites choses qu'il avait recueillies dans le château : des bouts de ruban, des épingles à cheveux, un mouchoir. Seulement, avec les années, sa tristesse augmentait, parce qu'il ne retrouvait plus dans sa mémoire avec assez de fidélité les traits qu'il chérissait. Aussi avec cette exposition j'ai cru que la folie le tenait. Imaginez-vous qu'il s'y rendait tous les jours, et deux fois par jour. Enfin, il n'a pas été trop malheureux pendant les douze mois qu'il a

vécu encore. Il avait accroché la gravure dans sa chambre et il la contemplait durant des heures. Souvent je la contemplais avec lui, et il se rappelait, il m'expliquait, et j'écoutais, parce que ça lui faisait plaisir...

L'ami avait raconté l'histoire à ma grand'-mère.

— Pauvre homme, avait-elle murmuré, les yeux humides.

Brusquement, elle lui avait saisi la main.

— C'est vrai, avait-elle dit avec une plainte où se mêlait une sorte de fureur, c'est vrai, j'ai été bien belle.

Vieille maison où tous les étés m'ont fidèlement ramenée, où, même après la guerre, continuant à vivre dans le décor des mêmes paysages et ne rencontrant jamais un Allemand, nous pouvions ne pas songer à l'annexion, de quel cœur frémissant je me hâtais vers toi !

On quittait le train à quatre kilomètres de là. Une voiture nous attendait : papa et ma-

man s'installaient naturellement sur les coussins du fond, Mademoiselle en face d'eux avec mon frère, oui, mon frère, car moi je grimpais sur le siège, malgré les remontrances de maman, qui était sévère, mais forte de l'autorisation de papa, qui l'était moins.

De là-haut, à côté de Hans, le cocher, qui sentait si bon mon village, avec son feutre noir et son gilet rouge boutonné sous la petite veste aux boutons d'argent, je regardais venir vers moi mon pays.

La voiture roulait d'abord sous une allée de châtaigniers qui dérobaient le ciel, mais bientôt elle atteignait la route, où, arbres plus modestes, seuls les cerisiers, les sorbiers et les quetschiers contournaient leurs branches. La journée s'achevait; confiants, près des coteaux qu'escaladaient les vignes, ou tapis dans la verdure, les villages groupaient leurs toits rougeâtres. Tout était jeune, le clair feuillage des bois que faisait plus clair encore l'éclat sombre des sapins, l'herbe nouvelle, l'eau plus vive et plus murmurante, les bouquets de cerises

charnues, le ciel même plein de bonheur. A l'horizon, la douce brume bleue commençait à couvrir les montagnes.

De temps en temps, Hans, claquant son fouet, me disait avec un joyeux sourire :

— Bonne année, mademoiselle, pour les foins... Contemplez-moi ça ; il y aura peut-être trois regains.

Ou bien, tristement :

— Mauvaise année, mademoiselle, pour les fruits; il y a eu une gelée; presque tout à péri.

Ou bien, en baissant la voix :

— Est-ce qu'on les reverra bientôt, les Français?

Les premières maisons du village apparaissaient. Debout sur le seuil, Mme Kappler, qui tenait l'auberge à l'enseigne de la Carpe d'Or, nous saluait, et des enfants escortaient en criant la voiture. Enfin c'était la haie de buis qui bordait le parc sur la route. J'entends encore, après tant d'années, le bruit de la porte en bois, surmontée d'un petit toit en

chaume, quand l'ouvrait toute grande la vieille Kettel. Je sautais à bas du siège; la vieille Kettel me prenait dans ses bras, s'extasiant sur ma bonne mine, ma taille, ma robe, mais je m'enfuyais pour courir vers la terrasse. Là, des lilas de Perse, qui sont moins violets que les autres, éployaient leurs branches. J'y enfouissais mon visage; quelle fraîcheur et quel parfum! J'oubliais la fatigue du voyage, la chaleur de la journée; une griserie délicieuse m'envahissait. Depuis le départ, depuis la veille, depuis des semaines, je ne pensais qu'à ce moment; jamais il ne m'a déçue. Soudain une main me touchait l'épaule :

— Allons, Marthe, sois raisonnable.

C'était ma mère.

Raisonnable! Combien de fois ce conseil m'a-t-il été donné! Raisonnable, raisonnable! Quel horrible mot qui rétrécit la vie et le cœur! Si j'avais été raisonnable, je n'aurais pas grimpé sur le siège du cocher, mais je me serais docilement assise à côté de Mademoi-

selle, le dos tourné à mon pays; si j'avais été raisonnable, je n'aurais pas enfoui ma tête dans la fraîcheur des lilas, mais j'aurais gagné ma chambre pour me déshabiller, me laver, me recoiffer; si j'avais été raisonnable...

— Viens, me disait mon père.

Il n'était pas très raisonnable, lui, et il était tendre. Nous nous accoudions à la balustrade de la terrasse. Le soir descendant répandait sa lumière mourante; de grandes ombres glissaient sur la montagne et la forêt; dans le silence, un immense voile mauve, peu à peu, s'étendait d'un bout de l'horizon à l'autre.

La main de mon père cherchait la mienne.

— Comme c'est beau, ma petite! me disait-il.

Je ne répondais rien. Qu'auraient pu signifier mes paroles? Je serrais sa main et, comme lui, des mêmes yeux, je regardais.

III

Alors, vraiment, je commençais à vivre.

Certes, je ne me déplaisais pas à Paris. Nous habitions, rue Tronchet, ce qu'il est convenu d'appeler un bel hôtel, et j'y avais une jolie chambre, tendue de blanc, avec de vieux meubles patinés par le temps. Mais Paris, c'étaient les leçons, les cours, la compagnie continuelle de Mademoiselle, les visites obligatoires aux oncles, aux tantes, aux cousins et cousines, aux antiques amis de la famille, et les bonbons de réglisse qu'il fallait accepter et sucer bien tranquille dans un coin, sans se mêler à la conversation des grandes personnes.

Je me levais régulièrement à sept heures, et à huit heures la femme de chambre m'apportait dans la salle d'études, sur l'ordre de maman, qui me défendait le café au lait et le chocolat,

une assiettée de soupe. J'ai toujours détesté la soupe et je la jetai, aussitôt la domestique sortie, dans un petit endroit contigu. A Ringen j'agissais de même. Je n'en jouissais pas moins d'une excellente santé; les amies de maman s'en émerveillaient, et maman, toute fière, expliquait :

— C'est parce qu'elle mange chaque matin de la soupe.

De huit heures et demie à dix heures et demie, je travaillais avec Mademoiselle l'histoire, le calcul, l'orthographe, la littérature, l'anglais et l'allemand, les sciences, enfin tout ce qui peut rendre l'existence très dure à une petite fille. A dix heures et demie, récréation; de onze à midi, piano. L'après-midi, promenade aux Champs-Élysées avec Mademoiselle ou parfois avec maman; puis couture, broderie, devoirs, leçons.

Deux fois par semaine, Mademoiselle me conduisait chez Mme Antoine, une brave dame un peu hydropique et très myope, qui faisait à ses élèves des cours sur toutes choses,

car rien ne lui était étranger. Une semaine nous prenions des notes sur nos cahiers, et l'autre semaine elle nous interrogeait. Elle habitait rue des Saints-Pères, au fond d'une cour, et je goûtais un grand plaisir à me rendre chez elle, car nous y allions à pied par la rue Royale et les quais, et je m'arrêtais à chaque instant pour regarder la Seine, les vieilles maisons, et, au bout du fleuve, Notre-Dame.

Le professeur de solfège, M. Hubert, logeait non loin de là, rue Saint-André-des-Arts. C'était un excellent homme, toujours vêtu de vêtements assez sales — non qu'il fût pauvre, mais il se souciait bien de toilette ! Il n'existait rien de plus beau pour lui sur la terre que le solfège, et il prétendait qu'on ne méritait pas de vivre, si l'on ne savait pas l'harmonie. A vrai dire, il enseignait le solfège à merveille et nous initiait, par un moyen très ingénieux dans sa simplicité, aux mystères de la transposition. Aux concours de transposition, qu'il organisait, j'étais toujours classée la première.

Alors M. Hubert disparaissait un moment, derrière une portière de reps rouge, puis réapparaissait avec une corbeille où s'entassaient pêle-mêle de menus objets : peignes de poupées, chapelets, essuie-plumes, fleurs en papiers, et me priait, en s'inclinant, d'en choisir quatre ou cinq, pour récompense de ma victoire. Quand je les avais choisis, il les enveloppait dans un papier de soie, et ficelait le paquet avec de la ficelle rose d'épicier qu'il tirait par petits morceaux de sa poche. Rentrée à la maison, je rangeais soigneusement mes trophées dans ma chambre sur une petite étagère. Que de pleurs j'ai versés, parce que mon frère, enragé tireur à la carabine, voulait toujours « descendre », selon son expression, mes bibelots avec ses balles de liège!

Presque tous les jours se ressemblaient désespérément. Et je néglige les observations incessantes de Mademoiselle et de maman! « Tiens-toi droite... ne croise pas les jambes... Une petite fille ne parle à table que si on l'interroge... Il ne faut pas rire fort... Il faut mâ-

cher la bouche fermée... », et surtout le fameux « sois raisonnable ».

Un peu plus âgée, vers douze ans, j'accompagnais parfois après dîner ma mère chez quelque vieille parente qui demandait à me voir.

Nous partions en voiture; c'était la nuit; je m'inquiétais des rues sombres et des passants, les uns affairés, les autres nonchalants et qui semblaient, plutôt que marcher, guetter je ne sais quoi. La voiture s'arrêtait dans une rue déserte. Le concierge de la maison nous observait d'un œil soupçonneux. Maman sonnait; on entendait des pas hésitants, un petit judas s'ouvrait : « Qui est là? » interrogeait un domestique dont on ne distinguait pas la figure. Enfin un verrou glissait, la serrure grinçait, et nous entrions. Le domestique refermait d'abord la porte, poussait le verrou, tournait la clef, puis, nous introduisant dans le salon, allumait deux bougies sur la cheminée, mettait une allumette sous un feu préparé, et nous attendions, sans nous parler, dans cette grande

pièce froide, éclairée comme pour une veillée mortuaire. Enfin la cousine arrivait, habillée de noir, les mains protégées par des mitaines, m'embrassait avec sévérité, m'examinait : j'avais grandi, ou bien j'avais engraissé, ou bien j'avais maigri, ou bien j'étais trop pâle. On s'asseyait, la cousine dans une bergère près du feu qui brûlait mal, maman près d'elle, moi en face de la cousine, et la conversation commençait, roulant, toujours la même, sur les innombrables ennuis de la vie. Silencieuse, un côté du corps chauffé par le feu, l'autre glacé par l'air qui filtrait de la porte mal jointe, je tendais toute mon énergie à ne pas m'endormir.

Une seule de ces vieilles parentes m'intéressait, Mlle de Wittert, qui avait perdu une immense fortune, qui avait eu un chagrin d'amour, et qui n'avait jamais voulu se marier. Elle habitait faubourg Saint-Germain, dans un pavillon qui dépendait d'un bel hôtel, un petit appartement de trois pièces, remplies de miniatures, de bibelots et de portraits anciens ; on

y accédait par un escalier aussi étroit et difficile qu'une échelle. Mlle de Wittert portait toujours une haute collerette empesée, un bonnet de dentelles et une palatine en grège. Malgré ses malheurs, elle restait gaie et curieuse du monde, ne se plaignant jamais de l'existence, racontant au contraire les plus amusantes histoires sur des gens que d'ailleurs je ne connaissais pas. Je ne pouvais m'empêcher de rire en les écoutant ; maman aussitôt me faisait les gros yeux, mais Mlle de Wittert s'écriait :

— Laissez-la rire, cette petite, c'est de son âge.

Et elle me baisait tendrement les joues, en me les piquant avec les poils de sa moustache.

Il y avait aussi les dîners du samedi chez l'oncle Gonneville. Rien ne me paraissait plus fastueux ; pourtant rien n'était plus simple : peu de plats, mais excellents, et au dessert une bombe glacée à laquelle je pensais souvent durant la semaine, car j'étais et je suis demeurée un peu gourmande. A table, je ne parlais que si l'on m'adressait la parole. Après

dîner, je m'installais au piano; je jouais *la Marche turque,* de Mozart, ou une valse de Beethoven; on m'écoutait avec plaisir, on ne m'accablait pas de compliments, et, pour me remercier, mon oncle Gonneville me versait tout bonnement, de sa main, un petit verre de guignolet d'Angers. Ma mère, mes tantes, mes cousines tricotaient autour d'une table éclairée par une haute lampe à huile qu'un domestique silencieux venait remonter de temps en temps et dont l'antique mouvement grinçait. Quand les hommes avaient fini leur whist, on causait de beaucoup de choses littéraires et politiques où je n'entendais rien, ce qui m'irritait secrètement; et toujours il régnait, même si l'on discutait, une politesse exquise. A dix heures, Mademoiselle me cherchait et m'emmenait, ravie.

Ringen, au contraire, c'était la liberté. Je ne songeais même plus aux dîners de l'oncle Gonneville, ni à la bombe glacée, ni au verre de guignolet. Deux heures de travail le matin ou l'après-midi, et j'en avais terminé avec

mon instruction. J'étais libre, libre, libre : on ne s'occupait plus de moi; tout le parc m'appartenait. Ivresse de l'absolue liberté et de la solitude, ivresse de courir, de m'étendre, de dormir sur l'herbe, de regarder les fleurs, les plantes, les arbres, les animaux, d'être mélancolique ou gaie, de me taire ou de parler à moi seule, sans souci d'être une petite fille correcte, distinguée, élégante. Le parc, c'était pour moi le vaste monde; j'y découvrais toujours quelque chose d'inconnu, et quand je voulais, téméraire exploratrice, en passer les limites, je n'avais qu'à franchir un pont de planches pour me trouver dans les champs et les prés, parmi mes vrais amis, les paysans, au milieu des bœufs couchés et des chevaux que le travail trempait de sueur.

Mais j'aimais par-dessus tout la rivière. Lente, ombragée et sinueuse, elle coulait au bas de la propriété, sous les peupliers chantant. Dans une manière de petit port mystérieux, une barque m'attendait, amarrée à la rive par une simple corde. J'y montais, je la

détachais et saisissais les rames. Aussitôt, la barque suivant le courant, je n'avais plus qu'à me laisser conduire au fil de l'eau qui s'ouvrait mollement. Eau claire qui montrait son lit de cailloux, ses poissons effrayés et ses racines tortueuses; arbres poussant vers le ciel leurs rameaux protecteurs et saules pleurant vers moi, prés odorants, champs de blé où rougeoyait le coquelicot, l'oiseau qui passe, le ciel silencieux, les mille bruits de la nature, et une petite fille qui rêve éperdûment dans une barque presque abandonnée et croit entreprendre un voyage sans fin : oh! non, je n'étais pas raisonnable.

Chaque matin ou chaque soir, je m'embarquais avec la même émotion craintive.

La jeune fille d'aujourd'hui qui prend le bateau pour les Iles, pour l'Inde ou pour le Japon, ne sent pas battre en elle un cœur plus enivré que le mien, lorsque je détachais l'amarre de mon bachot et plongeais les rames... Seule, sur mon petit banc, entre ces planches incurvées et vernies, il me semblait

que j'allais découvrir, au prix de mille aventures, des pays merveilleux... Il me semblait... que dis-je! j'en étais sûre. Or, mon voyage était toujours le même; toujours, si le ciel changeait, les rives entre lesquelles je voguais se déroulaient pareilles; et toujours, une heure sonnait où il fallait aborder au même endroit, si je ne voulais pas, remontant le courant, revenir au lieu d'où j'étais partie. Que m'importait? Mes yeux pleins d'imagination transformaient un paysage si familier, ou bien, se fermant, ils inventaient, autour d'eux, une nature magnifique, horrible ou irréelle, arbres et animaux exotiques, précipices, antres, forêts vierges, Niagaras, Mississipis, négresses à la démarche balancée, peaux-rouges aux plumes multicolores, ondines, sylphes et magiciennes, mystérieuses mélodies, toutes mes lectures et toutes mes fictions. Sans doute les plus lointains voyages finissent toujours. « Mais les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent — pour partir; cœurs légers, semblables aux ballons — de

leur fatalité jamais ils ne s'écartent — et sans savoir pourquoi disent toujours : allons! » Plus tard, bien plus tard, jeune femme, ouvrant pour la première fois *les Fleurs du mal,* je suis tombée sur ces vers, et j'ai compris ce qu'était cette barque de mon enfance, toute la poursuite qu'elle offrait à mon âme inquiète « de vastes voluptés, changeantes, inconnues — et dont l'esprit humain n'a jamais su le nom ».

Cette barque, voilà avec les lilas de Perse, où j'enfouissais, à mon retour, mon visage, ce qui ne m'a jamais déçue. Tout le bonheur que j'attendais, ils me l'ont toujours donné. Mais combien d'autres joies espérées m'ont trompée!

Il y avait à Ringen, dans le salon, une bergère à oreillettes. Le soir, après dîner, papa s'y asseyait, son petit verre de quetsche à la main, puis lisait les lettres et les journaux. C'était sa bergère : nul ne s'y asseyait que lui. Moi, je ne pensais qu'à m'y asseoir : cette bergère ce devait être le paradis! Si j'étais

libre d'agir à ma guise, je remplacerais, par exemple, le verre de questche par un bonbon de chocolat, je m'enfoncerais dans le coussin, une jambe repliée sous moi... et je lirais *les Malheurs de Sophie*... Oui, s'asseoir dans cette bergère, et de cette façon, le soir, après dîner, comme papa, ce serait la félicité suprême. Mais, hélas! c'était une félicité à jamais interdite. Or, l'été de ma onzième année, il advint qu'une vieille amie, se décidant à habiter de nouveau sa propriété, à trois kilomètres de la nôtre, pria papa et maman de vouloir bien dîner chez elle tous les samedis. Ils n'osèrent se dérober. Moi, petite fille qui n'allais pas dans le monde, je resterais à la maison avec Mademoiselle : le cœur me sautait de joie dans la poitrine.

Le premier samedi, le dîner à peine terminé, j'entre dans le salon; oh! loin de courir, pour raffiner mon plaisir, je ralentissais le pas. Enfin, le livre de Mme de Ségur et mon bonbon de chocolat à la main, je m'assieds dans la bergère, je m'y enfonce, je replie ma

jambe, je porte mon bonbon à la bouche, je le laisse fondre, j'ouvre le livre. Nul délice ne m'envahit, je n'éprouve même pas de confort, et ma jambe, bientôt, s'engourdit. Cependant, je demeure : j'attends... j'attends l'enchantement sur lequel je comptais. Enfin, je me lève, stupéfaite, vexée, accablée. Le second samedi, je recommence. Sans doute, je m'y serai mal prise : il était impossible que cette bergère me leurrât d'une telle espérance. Le second samedi me causa la même déception que le premier, et tous les samedis qui suivirent lui ressemblèrent, bien que je m'obstinasse, jusqu'à la fin de l'été, à vouloir tirer de ce siège la volupté qu'il devait contenir et qu'il me refusait.

Et je me rappelle une autre désillusion.

... A douze ans, je fis, à Ringen, ma première communion. Tous les grands événements de la famille devaient se produire à Ringen; on y naissait, on s'y mariait, on tâchait d'y mourir. Dans quel état d'exaltation me jetait l'approche de ce jour que chacun, autour de moi,

m'annonçait le plus beau de ma vie ! Sans doute tout alors s'ingénie à nous spiritualiser, les lectures, les récits, les sermons, surtout les longues heures de la retraite passées dans le doux silence d'une chapelle, en prières, en méditations, en subtils examens de conscience, cette sorte d'auréole aussi qui nous désigne : « elle fait sa première communion au mois de mai », et nous oblige à mesurer nos paroles, à calmer le bruit de nos jeux, à rougir de nos défauts, à déraciner ce qu'il y a de mauvais dans notre caractère, nous élève enfin au-dessus de la terre. Mais mon imagination ajoutait encore à ce trouble religieux ; je me préparais à un bonheur vraiment divin. Par contre de quels scrupules, de quelles alarmes, de quels désespoirs étais-je la victime ! Serais-je assez pure ? n'oublierais-je pas quelque péché, et, si je l'oubliais, ne fondrait-il pas sur moi un effroyable châtiment ? Si je n'avais pas pleuré en m'éloignant de la Sainte Table, j'aurais cru que Dieu, me dédaignant, n'habitait pas mon âme. Mais je pleurais de joie, de

reconnaissance, d'émotion, à la fois nerveusement et sincèrement, et les petites paysannes, mes blanches camarades, bien sages, bien tranquilles, me regardaient et se regardaient, étonnées.

— Oh! Mlle Marthe qui pleure! qu'est-ce qu'elle a donc?

Or l'usage voulait que toute première communiante, de famille aisée, choisît pour compagne, sinon une enfant pauvre, du moins une enfant, dont les parents payaient avec peine les frais de la cérémonie. La famille riche aidait l'autre, quand elle ne subvenait pas à toutes les dépenses. J'avais choisi Marie, fille d'un paysan qui exploitait mal une maigre ferme : elle était charmante, avec son front pâle sous les cheveux séparés en bandeaux plats, ses yeux rieurs, ses petites dents écartées. Maman lui avait donné la robe, le châle et le bonnet, papa le chapelet, le livre et la médaille, et l'on avait décidé que, le lendemain de la première communion, elle jouerait tout l'après-midi avec moi dans le parc.

Déjà ma tête travaillait : quelles bonnes heures nous allions vivre! Je montrerais à ma petite amie tous les coins et recoins du parc; nous monterions dans la barque et la barque glisserait au fil de l'eau; nous franchirions le petit pont et nous nous promènerions dans les prés; elle visiterait la maison du haut en bas; nous partagerions tous mes jouets. Ensuite quel excellent goûter! Elle emporterait du bonheur dans ses bras et dans son cœur pour des années, elle ne l'oublierait jamais, toute vieille elle le raconterait encore.

Le visage encadré par le grand nœud du bonnet, la jupe rouge froncée à la taille, son petit fichu serré sous le plastron à paillettes, elle arrive, conduite par sa mère qui se confond en remerciements. Je l'embrasse, je l'emmène. Nous voilà dans le parc; une épaule de travers, la tête baissée, elle me suit. Sans doute elle est intimidée, mais encore quelques minutes, et cette gêne s'évanouira. Je glisse mon bras sous le sien, j'invente des histoires, je ris, je veux qu'elle rie; elle ne rit pas,

elle dégage son bras, se mordille le bout des doigts, puis se les fourre dans le nez. Je lui prends la main, je l'entraîne vers la rivière, voici le bateau, je lui explique ce qu'on va faire. Comme on s'amusera! Elle baisse de plus en plus la tête, enfin elle éclate en larmes. Qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce qu'il y a? J'essaie de la consoler : je l'interroge, la moue allonge ses lèvres, je me fâche, elle pleure de plus belle. Nous regagnons la maison, j'entasse à ses pieds tous mes jouets, poupées, mercerie, épicerie, patiences, constructions, elle les repousse. Je lui cherche des gâteaux, elle les jette à terre.

— Enfin, lui dis-je, désolée, qu'est-ce que tu veux ?

Morveuse, les joues salies de larmes, tapant le sol avec son soulier à boucle, elle hurla :

— Je veux m'en retourner chez nous, je veux m'en retourner chez nous!

— Mais pourquoi, pourquoi? demandai-je.

Elle me regarda en dessous, et d'une voix

basse chargée de rancune, elle répondit :

— Je m'ennuie ici, je m'ennuie.

Et il fallut la ramener chez elle.

Le dimanche suivant, quand M. le curé vint déjeuner, je lui racontai, encore toute affligée, l'aventure. Il n'y prêta pas grande attention :

— Vous êtes trop sensible, mon enfant, dit-il simplement, et Marie est une bête.

Je dus me contenter de cette consolation.

D'ailleurs, à table, M. le curé n'aimait pas à parler de choses sérieuses, car il était gourmand et prétendait qu'un bon repas ne veut que des conversations aimables.

C'était un de ces prêtres solides et actifs comme on en rencontre beaucoup chez nous, qui ne se renferment pas dans les strictes limites de leur ministère, mais qui participent avec la même ardeur aux travaux des champs et aux luttes politiques. Maman, qui l'estimait beaucoup, lui préparait toujours les plats qu'il préférait. Il raffolait entre autres d'une cer-

taine crème au caramel et au café mélangés, un de ces plats de famille dont les générations se transmettent fidèlement le secret, car naturellement il y avait un secret. On la lui servait tous les dimanches, et tous les dimanches, quand il avait avalé la première cuillerée, il disait, d'une voix lente qui pesait chaque mot : « Ceci est un nectar. » Le domestique lui représentait le plat; M. le curé refusait, car s'il était gourmand, il ne voulait pas le paraître; maman insistait, M. le curé cédait, comme pour ne pas l'irriter, et chaque fois que le domestique lui représentait le plat, aussi bien la troisième que la seconde, la même comédie se répétait.

C'était lui qui m'avait appris la pêche aux trois hameçons, car il était grand pêcheur.

On s'en va le long de l'eau claire, la ligne à la main, légèrement, en étouffant ses pas, en retenant sa respiration, pour surprendre le poisson arrêté, soit à fleur d'eau, soit entre deux eaux. On l'aperçoit, on descend la ligne très doucement, très adroitement, puis hop!

d'un coup sec, — il y a un coup de main, que beaucoup n'attrapent jamais, — les trois hameçons glissent sous le cou et le harponnent. J'étais devenue rapidement très habile et j'aurais manqué rarement le but, si mon frère souvent n'avait goûté un détestable plaisir à me suivre en effrayant par ses cris le poisson.

M. le curé m'avait encore appris à pêcher les grenouilles dans l'étang où sourdait une source et qui était ainsi un peu courant. J'attachais un petit morceau de drap rouge au bout d'une ficelle, et j'en effleurais l'eau; une grenouille le happait, j'enlevais la grenouille, et elle serrait si fort le bout d'étoffe qu'il fallait tirer durement sur ses pattes pour la décrocher. Le soir, à la lumière d'un falot, on pêchait, tout le long de la rivière, les écrevisses avec les grenouilles attachées dans les balances.

Moi, je préférais une autre manière que M. le curé pratiquait à merveille. Vers neuf heures, par une belle nuit d'étoiles, lui, papa, mon frère et moi, nous gagnions l'étang, munis seulement d'un panier et d'une bougie. On

avait aménagé autrefois sur un bord une sorte d'embarcadère qui n'était plus utilisé, car on ne se promenait plus en barque sur l'étang. M. le curé, retroussant sa soutane, s'étendait, allumait sa bougie et la plantait dans l'eau, profonde à cet endroit de quelques centimètres, puis, reculant de façon à ne pas demeurer dans le faible rayonnement de la bougie, relevait sa manche et attendait. Je m'agenouillais à côté de lui, et mon frère s'allongeait sur la berge même, tandis que papa se dissimulait derrière un gros sapin. Un grand silence, et sous l'ombre du ciel et des arbres, cette petite clarté droite au ras de l'eau immobile. Cinq ou dix minutes s'écoulaient. M. le curé se tournait un peu vers moi, le visage fendu par un large sourire : « En voici une. » Je me penchais doucement, doucement. Les pattes nageant, inquiète à la fois et curieuse, aux écoutes vraiment, l'écrevisse avançait vers la lumière. M. le curé plongeait la main, vite, presque sans bruit, puis la retirait, tenant le crustacé, comme il disait, par

le corps même, entre deux doigts... Une seconde, une troisième suivait celle-là; il en venait de tous les points de l'étang. M. le curé plongeait la main, la retirait. Parfois mon frère poussait un caillou qui roulait ou papa derrière son arbre remuait ses jambes engourdies : « Chut », faisait M. le curé impérieux.

Tout ensemble, frémissante et angoissée, j'avais envie si une écrevisse, prévenant la main jetée vers elle, s'enfuyait à reculons, la queue repliée, de battre des mains parce que l'écrevisse trompait les ruses du curé. Il me semblait non seulement que je braconnais, mais encore que j'étais transportée en des temps très anciens ou bien en des contrées sauvages, petite fille de peuplades barbares obligée dans la nuit de pourvoir avec tous les siens à la nourriture de la tribu, ou petite fille de romanichels, rouée de coups, affamée, et qui, pour calmer sa faim, cueille le jour des mûres, et le soir, dans l'obscurité propice, maraude.

Ce brave curé devint, après mon mariage, tellement sourd, par suite d'un accident, qu'il

aurait fallu, au confessionnal, hurler ses péchés pour qu'il les entendît. Naturellement les pénitents n'y consentirent pas. D'un commun accord, les jours de confesse, ils se réunissaient tous dans le petit cimetière qui entoure l'église, les hommes causant des semailles ou des récoltes, les femmes encore préoccupées d'examiner leur conscience, et chacun n'entrait qu'à son tour dans l'église vide, où seul, avec le prêtre, il pouvait, sans danger, proclamer ses infractions aux commandements de Dieu et de l'Église. C'était une petite église romane, où souriait avec tant de bonté une Vierge en plâtre rehaussé d'or, confidente de toutes mes peines et de toutes mes joies. Je m'agenouillais dans le confessionnal en chêne bruni, le cœur serré, et dans ce silence désert ma voix criait, exaspérée et tremblante, mes fautes et mon repentir.

— Plus fort, plus fort, intimait parfois le curé...

Et mes péchés, qui retentissaient sous la voûte, me paraissaient formidables.

IV

... Si l'on me demandait quel est le plus beau mot de la langue française, le plus doux à prononcer et celui qui touche le plus le cœur, je répondrais sans hésiter que c'est le mot : souvenir. On le découvre, il est vrai, seulement vers la trentaine. Enfant, on ne le connaît pas; jeune fille ou jeune homme, on ne l'emploie même pas; on ne pense qu'à l'avenir, on ne désire que l'avenir : « Ah! qu'il vienne, cet avenir!... Qu'il se réalise!... Que sa possession est lente!... Ah! si j'avais vingt ans!... Quand j'aurai vingt-cinq ans, je ferai telle chose... » Des projets et sans cesse des projets... L'avenir semble infini, comme la jeunesse.

Un jour, sans qu'on sache pourquoi, le mot souvenir monte aux lèvres. On s'étonne, on le

répète, il ravit déjà par les lettres qui le composent et l'inflexion qu'elles lui donnent : cet *S* caressant, cette diphtongue qui prolonge la caresse de l'*S*, cet *E* robuste qui se dresse pareil à une colonne de soutènement, cette voyelle *I*, qui, suivie de l'*R*, vibre encore après qu'elle a été émise. Mais bientôt il n'est plus uniquement un vocable plus charmant que les autres; il s'anime et il anime : simple terme, souvenir, il éveille la troupe légère ou la théorie douloureuse des souvenirs, réalités vivantes. Et ils sont innombrables. Il y a des choses que la mémoire, se figure-t-on, ne garde pas : elles sont si lointaines, on était si petit... et soudain, pour une brusque émotion, même pour moins, pour une parole entendue, un geste ébauché, souvent pour rien, elles renaissent : on se souvient. Comment! l'on a tant vécu déjà! On compte derrière soi déjà tant d'années écoulées!... On ressent presque de la fierté; plus tard, cette fierté s'attriste; car beaucoup de souvenirs, c'est la vieillesse.

Aujourd'hui, par exemple, je ne me rap-

pelle pas sans mélancolie la fête du village. C'était, avant la guerre, une fête très brillante, et les vieilles gens, qui le tenaient de leurs parents, affirmaient qu'autrefois rien ne lui était comparable. Installée sur la place, elle envahissait la route avec ses tirs, ses loteries, ses manèges, ses Indiens mangeurs de verre, ses femmes à barbe, ses avaleurs de sabre, ses diseuses de bonne aventure. Deux bâtiments en planches, construits tout exprès, ornés de sapins et de drapeaux tricolores, portaient l'un cette inscription en lettres de feuillage : *bal de la société;* et l'autre, celle-ci : *bal des paysans.* La jeunesse dansait là tous les soirs, au son des violons et des clarinettes... Le premier soir, le maire ouvrait le bal des paysans en valsant avec maman, tandis que papa ouvrait le bal de la société avec la femme du maire. Seuls, les deux couples valsaient, tous les autres rangés autour de la salle. Quand ils avaient fini, alors seulement le bal commençait. On accourait de tous les environs, même de Saverne, de Was-

selone, de Molsheim, aussi bien des châteaux que des fermes, et des fermes que des maisons bourgeoises. Les officiers de Phalsbourg, la garnison la plus proche, ne manquaient pas de venir et avec leurs pantalons rouges, leurs tuniques froncées à la taille, leurs aiguillettes d'or, ils avaient joliment de succès; plus d'un même y trouvait femme.

Moi, des fêtes antérieures à la guerre, je ne me rappelle que la fête de 1870. Elle s'était inaugurée le 15 juillet, comme d'habitude, trois jours après l'anniversaire de ma naissance; j'avais donc juste neuf ans. Les petites filles du village m'accompagnaient : nous étions entrées dans les baraques et nous avions rendu visite à toutes les boutiques. Désirant si passionnément créer autour de moi du plaisir, j'avais bien vite dépensé avec elles toutes mes économies de l'année. Le 19, au soir, mon porte-monnaie vide, je pénétrais avec maman et Mademoiselle dans le bâtiment où dansaient les paysans. Je vois encore les musiciens rassemblés sur l'estrade, coiffés du chapeau de

feutre, le gilet rouge déboutonné sur la chemise blanche, le visage rasé : Claus qui était bossu, Aloys qui depuis trente ans jouait de mesti en mesti (1) à travers l'Alsace, Fritz qui avait le nez écarlate, et le père Vogt qui semblait pâmer quand il poussait son archet. De temps en temps, un des garçons de Mme Kappler, l'aubergiste de la Carpe d'Or, leur passait des choppes : ils buvaient à grands coups, les yeux souriants de contentement, s'essuyaient la bouche du revers de la main et reprenaient leurs instruments. Je les regardais, et je regardais les danseurs.

Brusquement, une batterie de tambour couvre le chant des violons et des clarinettes. Tout le monde s'arrête : la batterie continue; les hommes, laissant leurs danseuses, se précipitent au dehors. Il y eut un grand silence, puis des cris s'élevèrent : la guerre, c'était la guerre!... Le garde champêtre lisait la déclaration. La guerre! depuis deux ou trois se-

(1) Nom populaire des fêtes de village en Alsace.

maines, on en parlait bien, mais personne dans le village n'y croyait. Papa lui-même prétendait que tout s'arrangerait. En un instant la salle fut déserte; les musiciens dégringolèrent de leur estrade; des femmes — oh! deux ou trois seulement — pleuraient; les hommes discutaient, agitaient les bras. Et, soudain, *la Marseillaise* retentit. Elle était interdite en France depuis la proclamation de l'Empire; mais ce jour, où je l'entendis pour la première fois, nul gendarme n'osa appliquer la loi...

— Les Prussiens, disait Aloys, on les reconduira jusqu'à Berlin, à coups de pied dans le derrière...

Pauvre Aloys!

L'été suivant il n'y eut pas de fête. Le 15 juillet au matin, vers six heures, papa me réveilla :

— Lève-toi, ma petite!

C'était un dimanche. A moitié endormie, je murmurai :

— Qu'est-ce qu'il y a donc? Qu'est-ce qu'il y a donc?

Il répéta doucement :

— Lève-toi, ma petite, et habille-toi.

J'obéis.

Il m'avait dit aussi :

— Mets une robe noire.

J'en avais mis une.

Une heure plus tard, nous montions, maman, lui et moi, dans le train; deux domestiques portaient de grands paquets. Dans le compartiment, papa demeurait silencieux; de temps en temps il se tournait vers la portière et baissait la tête; je discernais qu'il avait envie de pleurer. Les employés, allemands désormais, criaient, dans leur langue gutturale, le nom des stations, que je reconnaissais à peine, et parfois un gendarme, coiffé d'un casque à pointe, tout gourmé d'autorité dans sa tunique verte à parements bleus et son pantalon noir au passe-poil rouge, nous examinait d'un œil soupçonneux. L'un d'eux même interrogea papa :

— Qui était-il ? comment s'appelait-il ? avait-il des papiers ?

Papa lui tendit une sorte de livret, le gendarme lut attentivement, puis il prononça avec déférence, car ces gens-là ne se montrent insolents qu'envers les pauvres gens : « Ah! bon, château de Ringen, château, château », et, touchant son casque pour saluer, s'éloigna. Comme nous arrivions à Reichshoffen, papa dit : « Nous descendons ici. » Alors je compris où nous allions et je devinais ce que renfermaient les paquets : nous allions sur le champ de bataille, et les paquets renfermaient des couronnes.

Une voiture nous attendait à la gare. C'était une belle journée pleine de soleil; la voiture traversa Reichshoffen, grimpa une côte à travers un bois, atteignit Frœschwiller où des maisons éventrées par le canon ou incendiées croulaient encore, et, laissant le village de Wœrth, dépassa le hameau d'Elsasshausen. Nous gagnâmes à pied un gros noyer.

— C'est l'arbre de Mac-Mahon, dit mon père; c'est d'ici que le maréchal suivait les phases de la bataille.

Nous nous taisions, et nous pleurions. Tout le pays, où s'était abattue la fortune de la France, s'étendait sous nos yeux, et, baigné de soleil, bordé par les forêts épaisses, il déroulait sous le ciel bleu la richesse de ses vignes, de ses prairies et de ses champs, et il semblait respirer le bonheur. C'était, dans une paix infinie, à notre gauche, la vallée de la Sauer, coulant de Langenzoulzbach, d'où les Bavarois avaient surgi, devant nous les hauteurs nues de Preuschdorf, à notre droite le Niederwald et Morsbronn, Wœrth enfin dans le fond. Et papa nous expliquait :

— C'est par là que l'attaque a commencé... ici, dans le Niederwald, le 3e zouaves a tenu jusqu'à la dernière cartouche et jusqu'au dernier homme... là les Bavarois ont été décimés... la brigade Michel était massée dans un ravin, à l'est; la division Bonnemain était tout près de nous... Et toujours des renforts réparaient les pertes des Prussiens... Ils occupaient les hauteurs, ils débordaient, ils franchissaient la Sauer dont les Français n'avaient même pas

détruit le pont... cent vingt-cinq mille hommes contre quarante-cinq mille...

Il n'eut pas la force de continuer.

Je n'avais que dix ans, mais je n'ai rien oublié, et je nous revois toujours dans nos vêtements noirs, regardant à nos pieds cette vallée de la Sauer, d'où s'élevaient dans une sérénité virginale les dernières vapeurs du matin. Les cloches de Frœschwiller et de Wœrth tintèrent, pour le service dominical, puis celles de Niederbronn et de Reichshoffen, et nous quittâmes l'arbre du maréchal. Nous marchions à travers le champ de bataille, cherchant les lieux où reposaient nos morts, les Français. Le grand monument construit depuis en leur honneur n'existait pas encore, et les Allemands non plus n'avaient pas encore dressé leurs colonnes, leurs rochers, leurs aigles, leurs lions. Il n'y avait que de longs ou courts renflements de terrain, avec de petites croix blanches, les unes marquées d'un nom, d'une date, d'un âge, d'un grade; les autres muettes. Nous nous arrêtions, nous déposions une

couronne ou des fleurs, et nous priions.

— Il faudra venir chaque année, dit mon père.

Il a fidèlement tenu sa parole, comme j'ai fidèlement tenu la mienne : seulement, nous vînmes désormais au jour anniversaire de la bataille. Pourquoi cette année-là a-t-il voulu me conduire sur ces tombes à peines comblées, le jour même où, les autres étés, je me réveillais avec tout le village dans la joie fiévreuse de la fête? Sans doute, pour frapper davantage mon esprit et que la tristesse de ce premier pèlerinage solitaire ne s'effaçât jamais de ma mémoire. Voici quarante années de suite que je reviens sur ce champ de bataille, au 6 août... D'abord nous étions peu nombreux, de pauvres femmes qui arrivaient de France, mères, épouses ou sœurs de soldats, de pauvres paysannes d'alentour, tous de pauvres gens craignant le gendarme hargneux qui nous surveillait... Durant la période terrible des passeports, nous n'allions sur les tombes qu'un par un, deux par deux, presque en nous ca-

chant, car des groupes auraient été accusés de manifester. Enfin, aujourd'hui, redressant la tête, revendiquant nos droits, nous voulons honorer hautement, sans peur, avec orgueil, les morts tombés pour nous. Mon cœur cependant n'a jamais battu plus oppressé que ce matin de juillet 1871 où, petite fille vêtue de noir, je suivais sur le plateau désert mon père et ma mère, à travers les humbles croix blanches.

Est-ce parce que je suis d'un pays si fidèle au souvenir, que j'éprouve une telle volupté à me rappeler?... Les années avaient beau s'écouler; à Ringen, on se souvenait toujours. On se souvenait du temps français, où le gendarme débonnaire portait bicorne, où l'on vivait tranquille et libre. On se souvenait du grand Napoléon, de l'époque où chaque maison d'Alsace comptait à l'année un conscrit, et chaque village un colonel ou un général. On se souvenait du voyage que le roi Charles X avait fait en Alsace; une vieille lui avait offert un bouquet; jeune alors et jolie, mais parlant

mal le français, elle lui avait tourné, avec mille excuses, un compliment en dialecte, et le roi, l'embrassant, s'était excusé à son tour d'ignorer le dialecte. On se souvenait de la Révolution de 1848, et de l'arbre de la liberté que le maire avait planté sur la place et que le curé avait béni. Des soldats de Crimée, d'Italie et du Mexique, qui n'avaient pas eu le courage d'abandonner leur clocher, s'occupaient dans la journée avec leurs vignes et, le soir, se réunissaient sur le talus de la route ou chez la mère Kappler pour se souvenir...

Il restait même un nonagénaire qui, voltigeur de la Garde, avait reçu une blessure à Waterloo; sa mémoire n'était pas trop affaiblie : lui aussi se souvenait.

Il m'a souvent raconté la bataille, et avec un terrible accent :

— Voyez-vous, mademoiselle Marthe, nous étions là en réserve, dans un creux (et avec sa canne il arrondissait un petit trou dans le sable). Les Englisches étaient là, sur une hauteur (et il touchait un caillou), nous encais-

sions des balles, des boulets, sans répondre; ça, c'est le plus dur... Enfin un officier d'état-major est accouru qui a dit : « Il faut charger. » Nous avons crié : « Vive l'empereur! » et ainsi qu'à la parade nous nous sommes avancés... De la cavalerie ennemie nous a foncé dessus, par le côté; un grand cavalier m'a asséné sur le shako un coup de sabre; ma tête s'est embouquée dans le shako jusqu'à la bouche; en même temps un coup de lance m'a percé le flanc, je suis tombé; on m'a relevé le soir. Voilà, mademoiselle Marthe, ce que c'est que la bataille de Waterloo.

On ne vivait que de souvenirs.

V

Mademoiselle, quand elle corrigeait mes narrations, me reprochait de ne pas savoir composer, ou, du moins, de ne pas m'en soucier.

— Toute narration, répétait-elle, comprend un commencement, un milieu et une fin. D'abord, il faut présenter les personnages ou produire le sujet qu'on va traiter, ensuite il faut développer, enfin il faut conclure.

C'était une personne très instruite que Mademoiselle. Fille d'un général sans fortune, elle avait dû, quand son père avait pris sa retraite, chercher une place d'institutrice. Elle possédait ses deux brevets, parlait l'allemand et l'anglais, jouait Beethoven à première lecture, et les fractions qui m'ont obstinément cassé la tête lui livraient tous leurs

mystères. Intelligente, mélancolique, elle souffrait de sa situation, car maman n'était pas toujours très tendre.

Que de critiques Mademoiselle m'adresserait si, vivant encore, elle lisait ce cahier!

— Eh quoi, Marthe, dirait-elle d'une voix affligée, voilà quatre cahiers où vous ne vous entretenez que de vous! Et vos parents? ne convenait-il pas de nous en tracer le portrait, dès le début? Comment était votre mère? et comment était votre père? Quelle influence ont-ils exercée sur votre caractère, et auquel des deux croyez-vous le plus ressembler?...

Enfin, elle m'obligerait à tout recommencer.

— Ne savez-vous donc pas, ajouterait-elle, avec quel art nos grands écrivains composaient?

Je ne suis pas un écrivain, même pas un petit écrivain de sixième ordre, et j'écris pour moi, afin de distraire mon ennui et d'occuper ma solitude : Mademoiselle aurait cependant raison.

Ma mère était très belle. Toutes les petites

filles sans doute trouvent très belles leurs mamans, et même elles les trouvent plus belles que toutes les autres mamans de la terre. Pourtant, il y a des mamans qui ne sont pas belles : mais les regards des petites filles sont pleins d'amour, et l'amour transfigure les êtres et les choses. Aujourd'hui, où je suis presque une vieille femme, je ne vois pas ma mère autrement qu'avec mes yeux d'enfant. De taille moyenne, les cheveux coiffés en bandeaux plats, le front haut et découvert, l'ovale du visage purement dessiné, elle était belle vraiment. Mais quelle sévérité s'alliait à cette beauté! Une sévérité d'ailleurs à laquelle elle se contraignait par principe, car elle pensait que l'on ne pouvait bien élever ses enfants qu'en se montrant sévère avec eux. Et sévère, elle se l'est joliment montrée envers moi.

Maman prétendait que le germe de tous les défauts existe chez les enfants et qu'il faut le détruire tout de suite par mesure préventive, avant même qu'il se soit révélé. Ainsi petite fille, je devais être déjà coquette, inconsciem-

ment ou non, puisque la plupart des femmes le sont. Il fallait donc me corriger par avance.

Je me souviens d'une horrible coiffure à la chinoise — les cheveux bien tirés, bien brillants — qu'elle m'arrangea avec soin un dimanche où nous allions, comme d'habitude, au concert. Par bonheur, une toque en chinchilla cachait cette coiffure; je me résignai donc facilement. Mais une fois au concert, maman m'ordonna d'ôter mon chapeau; j'obéis. Je ne doutai pas que tous les regards amusés de la salle convergeaient à l'instant vers moi, car ma tête ressemblait à la tête de ces poupées en carton peint et sans bras, qu'on donne aux tout petits. Rouge de confusion, je baissais le front; j'aurais pleuré... Cependant l'orchestre commençait la neuvième symphonie, et peu à peu, le cœur oppressé d'émotion, j'oubliais ma coiffure, maman, la salle, pour ne plus qu'écouter la divine musique. Mais quelques jours après, comme nous rendions visite à une cousine, je goûtai la joie inopinée d'une innocente vengeance. Le docteur Orget, un vieil

ami de notre famille, debout contre la cheminée, racontait qu'il avait assisté, le dimanche précédent, à ce même concert. Il parlait fort bien de la musique, car il l'aimait. Tout à coup il s'interrompit et demanda bonnement à ma mère pourquoi j'étais si mal coiffée ce jour-là, s'étonnant d'ailleurs qu'avec une pareille coiffure, je pusse rester encore jolie. Les autres dames voulurent des explications ; le docteur les fournissait : elles se récriaient d'indignation : quelle idée ! mais c'était abominable !... une petite fille si charmante !... Maman, très ennuyée, ne savait que répondre. Moi, dans mon coin, bien sage, je jouissais de cette réparation. Enfin maman se leva.

— Ne prête pas attention aux propos du docteur Orget, me dit maman dans l'escalier, il a toujours été un peu bizarre.

Elle me jugeait d'une nature trop indépendante. Un printemps elle m'avait emmenée à une exposition de peinture qui scandalisait par son originalité. Les visiteurs riaient, plai-

santaient, s'ébahissaient. Tous les tableaux — ceux de Manet surtout — leur paraissaient grotesques, monstrueux, un défi au bon sens et aux règles académiques. Ma mère ne riait pas, mais elle haussait les épaules... Je m'étais arrêtée devant une toile de Manet, et j'étais émerveillée... Je ne comprenais pas pourquoi cela était beau, mais mon cœur le sentait.

— Allons, venez, mademoiselle, me dit ma mère, en me tirant par le bras.

Quand elle était fâchée, elle cessait de me tutoyer et ne m'appelait plus Marthe, mais mademoiselle.

— Oh! encore un moment, suppliai-je, c'est si beau.

— Taisez-vous, mademoiselle, vous n'y entendez rien : je vous défends d'aimer de pareilles extravagances.

Je répondis avec toute la force de mon admiration blessée, et aussi avec impertinence :

— C'est très beau, je vous assure, c'est très beau.

— Vous êtes une petite sotte, fit-elle.

Et comme je ne bougeais pas, elle me claqua, puis m'entraîna, tout en larmes, dans la rue.

A Paris, nous sortions souvent en voiture. Assise à côté d'elle, je m'arrangeais de façon à la contempler tout à mon aise, et aussitôt une envie folle me saisissait de l'embrasser.

— A ce tournant, décidais-je, je l'embrasserai.

La voiture tournait et je demeurais immobile. Alors, je choisissais un autre point : un magasin, une boutique, une maison.

Là, certainement, je l'embrasserai.

La voiture dépassait le magasin, la boutique, la maison, et je n'osais jamais réaliser mon cher désir. J'avais trop peur d'entendre une voix étonnée et froide :

— Eh bien, mademoiselle, qu'est-ce qui vous prend?

Elle estimait qu'il était mauvais dans la vie d'avoir trop de sensibilité, et que j'en avais trop.

Certains jours où j'avais durement réprimé ce besoin plus fort de tendresse, où maman m'avait témoigné une sévérité inutile, où j'avais éprouvé l'horreur d'une injustice, je regagnais ma chambre, si nous habitions Paris, ou bien je m'enfonçais dans le parc, si nous habitions Ringen, et je murmurais d'une voix plaintive qui traînait les syllabes : « Je ne suis pas heureuse !... je ne suis pas heureuse ! » Il me semblait qu'il n'existait pas sur la terre une petite fille plus malheureuse que moi.

Mon chien, Stop, qui partageait, comme s'il les eût ressenties, mes peines et mes joies, gémissait lui aussi. Je l'avoue, si j'ai tant aimé *Pelléas et Mélisande*, c'est un peu parce que Mélisande se lamente avec les mêmes mots que moi, jadis : « Je ne suis pas heureuse... je ne suis pas heureuse... » Quand je l'entendis pour la première fois prononcer, en s'éloignant de Golaud, cette courte phrase où s'exprime une tristesse tout ensemble si vague et si profonde, je revis, dans les allées d'un parc familier, au bord d'un étang chargé de

nénuphars, le long d'une rivière claire, une petite fille, que je connais bien, et qui, ses cheveux dénoués, s'en allait, répétant sur un air de mélopée : « Je ne suis pas heureuse! je ne suis pas heureuse!... »

Un été, néanmoins, à la campagne, je pénétrai combien maman m'aimait.

Je ne sais comment un après-midi, où je jouais dans le parc avec les petites filles du village, je tombai dans la rivière... Je courais droit devant moi pour échapper à leur poursuite : l'eau affleurait la rive; je ne m'en aperçus pas; je croyais courir, et déjà je disparaissais. Mademoiselle me retira de là, après de grands efforts. On me rapporta grelottante à la maison, et la fièvre se déclara. Maman ne quitta pas de la nuit mon chevet; souvent elle se penchait et promenait doucement sa main sur mes joues et mon front. Quand au matin le médecin annonça qu'il n'y avait aucun danger, elle me saisit dans ses bras et me couvrit de baisers :

— Ma petite Marthe, ma petite Marthe.

— Ah! maman, murmurais-je en me serrant contre sa poitrine, je voudrais être souvent malade!

Le lendemain, hélas! elle était redevenue aussi froide.

Plus tard, bien plus tard, je lui ai demandé pourquoi elle agissait ainsi. Que de tendres heures perdues! Ne les regrettait-elle pas?

— Juges-tu que tu as été bien élevée? interrogea-t-elle.

Je hochai la tête :

— Sans doute.

— Alors, je n'avais pas tort, et si j'avais à te blâmer de quelque chose, ce serait de ne pas m'avoir imitée, quand tu as été mère à ton tour.

Aujourd'hui, je m'en rends mieux compte : si j'ai quelques qualités, je les lui dois.

J'aurais, par exemple, été une enfant très peureuse, si elle n'avait patiemment travaillé à m'insuffler le courage qui me manquait. De temps en temps, après dîner, le plus souvent par une nuit sans étoiles, tandis que dans un

coin du salon je lisais ou je songeais, mon chien Stop à mes pieds, la voix de maman rompait le silence :

— Marthe, j'ai oublié mon ouvrage sur le banc de l'étang...

Ou bien :

— Je crains que la petite porte en bois qui donne sur la route ne soit ouverte; veux-tu la fermer?

Stop se dressait, grognait, montrait les dents. Il savait ce que cela signifiait : je sortirais et il resterait; il était furieux de ne pas m'accompagner, et furieux aussi, je me le figure encore, parce qu'il devinait tout ce qu'agitaient en moi ces paroles impératives... J'essayais bien une timide prière, une confuse échappatoire : c'était inutile. Papa m'accompagnait, malgré maman, jusqu'à la terrasse, m'embrassait et je partais.

L'angoisse m'étouffait : un ciel épais, la masse sombre des arbres, et subitement, un d'eux, tout seul, avec une fantastique forme humaine; nul bruit que le bruit de mes pas

sur le gravier, ou le bruit des feuilles que remue le vent, ou le cri d'un crapaud. Je n'osais pas me retourner, et pourtant j'étais sûre qu'il y avait derrière moi quelqu'un, une bête monstrueuse, ou un homme noir qui se rapprochait, bientôt s'élancerait, me saisirait... J'aurais voulu courir, mes jambes tremblaient, et devant moi, d'ailleurs, l'ombre profonde des allées cachait mille objets d'épouvante... Enfin je touchais le banc ou la porte; je me baissais pour prendre l'ouvrage ou pousser le loquet, et rien qu'à me baisser, un long frisson me glaçait. Durant que je me baisserais, la bête monstrueuse ou l'homme noir ne se jetteraient-ils pas sur moi? Alors seulement, pour regagner la maison, je courais, à perte d'haleine; papa m'attendait sur la terrasse, me serrait contre lui, m'emmenait, et Stop bondissait vers moi, avec de petits gémissements heureux.

Parfois il arrivait, sans que maman en fût informée, que papa, me tenant par la main, me conduisait à pas lents jusqu'au banc ou jusqu'à la porte :

— Tu vois, disait-il, ma petite fille, il n'y a rien, rien du tout.

Avec lui, ma main dans sa main, j'aurais, par les ténèbres les plus compactes, marché jusqu'au bout du monde.

Il n'était que bonté.

La situation de grand propriétaire qu'il avait dans le pays l'obligeait à entretenir des chasses où il invitait ses voisins et quelques amis de Paris, et il nourrissait une très belle meute de chiens qui prenait le lièvre à courre. Les jours de chasse, je me levais dès l'aube. Les chiens aboyaient joyeusement dans le chenil, puis ceux qu'on laissait hurlaient avec désespoir. Les chasseurs, habillés de velours, les jambes guêtrées, montaient vers les bois, tandis que les gardes menaient les chiens couplés. Quand le dernier chasseur était sorti du parc, je me hâtais vers le chenil pour donner du pain et du sucre aux pauvres chiens qui se lamentaient de n'être pas de la fête. Miraut! Fanfare! Trompette! Je les connaissais tous par leur nom. Papa cependant accompagnait

sans fusil ses amis; les railleries ne le touchaient pas, il n'aimait dans la chasse que la musique de ses chiens, et très différent de mon frère sur ce point, comme en beaucoup d'autres, il ne cachait pas qu'il jugeait à la fois inhumain et assez ridicule ce plaisir de tirer des bêtes sans défense. Maman lui reprochait souvent cette bonté, affirmant que ses employés, ses fermiers, ses amis, chacun enfin en abusait. Il la laissait dire et tripotait en souriant ses favoris. Ah! lui, je n'avais pas peur de l'embrasser; je l'embrassais chaque fois que je pouvais, et c'était souvent. Il avait un cœur sensible, comme le mien, nous chérissions les mêmes choses, nos goûts étaient les mêmes, et, agent de change, il avait l'âme d'un artiste.

Un vieil ami avait rimé à notre sujet une chanson sur un air de chasse. Il y était question d'un brave gentilhomme qui aurait vécu absolument heureux dans sa propriété, si le sort ne lui avait refusé une fille.

Ce vieil ami ne venait jamais à Ringen sans

la chanter. Il s'installait au piano, et, la tête un peu renversée, il commençait... Mais, au reste, la voici :

Il est dans la verte prairie
Une bien charmante maison,
Toute blanche et toute fleurie;
C'est la maison du cher baron.

Du lundi jusques au dimanche
On vante dans tout le canton
L'aspect riant et l'humeur franche
Du baron et de sa maison.

Heureux nid, agréable gîte,
On vit loin du qu'en-dira-t-on.
Qui ne voudrait être l'ermite,
L'ermite de cette maison?

Aussitôt qu'il se met en marche
Avec Roger son compagnon,
Un lièvre part, il le fricasse
Et rentre heureux dans sa maison.

S'il a le gibier de la plaine,
Des ondes il a le goujon.
Ne plaignez donc pas la bedaine
Qui s'attable dans sa maison.

Pourtant il y manque une chose.
Une chose! Ah! grands dieux! Quoi donc?

C'est un tendron joyeux et rose,
Pour égayer le cher baron.

Quand j'étais née, papa avait composé lui-même le dernier couplet.

Cette chose est enfin trouvée,
Celle dont parle la chanson;
C'est une fille bien-aimée
Dont je vais vous dire le nom.

Quand le vieil ami en arrivait à ce couplet, papa, joyeux, se levait et m'embrassait.

— En vérité, mon pauvre Charles, disait maman, vous rendrez votre fille insupportable.

Il redoutait un peu maman, tout en l'adorant. Parfois, avant le dîner, si nous étions seuls dans le salon, il me prenait sur ses genoux, je lui racontais ma journée, il me racontait la sienne, et je cherchais dans la poche de sa redingote si un petit cadeau ne s'y dissimulait pas. Soudain, une porte s'ouvrait, se refermait; il me posait à terre :

— Soyons sages, disait-il, voici maman.

VI

Je n'avais pas encore dix-huit ans quand, le 5 février 1879, ma mère trouva, dans le courrier du soir, un carton de Mme de Malvégourt qui m'invitait à son premier bal. Ce fut un grand événement dans la vie de la famille et ce fut aussi un grand événement dans ma vie. On ne me permettait encore de danser que l'été, à la campagne ou, en hiver, à des matinées blanches, et je ne dînais hors de la maison que chez mon oncle Gonneville. Mais qu'était cela en comparaison d'un bal, d'un vrai bal, auquel je rêvais si souvent et dont je ne réussissais pas à imaginer la splendeur?

Ma mère, cependant, tournait et retournait entre ses doigts l'invitation; je redoutais qu'elle me jugeât d'une part trop jeune et de l'autre trop inclinée à aimer le monde. Mon père la

pressait d'accepter; sans dire un mot, immobile, raidie, j'attendais. Elle renvoya sa décision au lendemain. Quelle nuit j'ai passée! je me considérais comme la plus malheureuse des enfants; enfin, maman consentit. Ce jour-là, tout me parut plus beau, le ciel gris, les arbres sans feuilles, la Seine jaune, tant il y avait de joie dans mon cœur. Aussitôt, une grave question, la plus grave de toutes, se posa à mon esprit : quelle robe mettrais-je? Après avoir visité mon armoire, je me convainquis aisément qu'une robe neuve était nécessaire. Je n'osais cependant interroger personne là-dessus, craignant qu'on m'accusât de coquetterie, quand, un après-midi, mon institutrice m'annonça que nous devions rejoindre ma mère chez une grande couturière, une couturière dont je connaissais la renommée. Des vendeuses s'agitaient autour de nous et drapaient sur des chaises de claires étoffes soyeuses. Ma mère préféra une gaze de Chambéry. La première proposait des modèles : sage, mais toute fiévreuse, j'écoutais, je regardais. Le choix s'ar-

rêta sur une tunique garnie de valenciennes qui, boutonnée par des boutons en perle blanche et décolletant en carré le cou et la naissance de la poitrine, tombait sur une jupe à volants. J'avais, à cette époque, la passion des traînes, et je m'amusais parfois dans ma chambre à m'en fabriquer avec du papier. Ma mère recommanda avec autorité que la robe rasât à peine le sol. Le manteau tout en velours blanc et bordé de cygne était délicieux.

Le soir tant désiré arriva. Ma vieille bonne, qui avait préparé avec tendresse ma toilette sur mon lit, s'extasiait sur mes petits souliers de satin, mon éventail, mon carnet d'ivoire. Un coiffeur était là. A l'ordinaire, mes cheveux, simplement, descendaient, bouclés, sur mes épaules; pour la première fois, une partie en fut ramassée au sommet de la tête, et deux boucles seulement pendirent au milieu du dos. Je portais un léger bouquet de muguet dans les cheveux et un autre au corsage. J'avoue que je m'examinais avec complaisance dans la glace : je ne savais pas si j'étais plus jolie que

la veille, mais je savais bien que, désormais, les grandes filles ne me traiteraient plus en gamine, puisque j'allais au bal. Dans la voiture qui nous emmenait, papa me contemplait avec un bon sourire, et de temps en temps me donnait de petites tapes affectueuses en me demandant si j'étais contente. Maman observait une volontaire froideur.

Nous voici devant l'hôtel de Mme de Malvégourt ; un escalier majestueux, des domestiques en livrée, de la lumière, des bruits, des rires. Tout contre papa, qui tenait ses gants à la main, je montais les marches, baissant un peu la tête, intimidée et frémissante aussi ; maman nous précédait ; on entendait des violons. Nous pénétrâmes dans une vaste galerie, sur laquelle s'ouvraient les portes du salon. Immobiles, beaucoup d'hommes, en habit noir, obstruaient le passage ; ils se retournaient à notre approche et nous considéraient ; je baissais davantage la tête. Enfin, nous avions salué la maîtresse de maison, et j'étais à peine assise devant maman, sur une chaise dorée et

capitonnée de soie cerise, comme toutes les autres jeunes filles, que Mme de Malvégourt nous présenta des danseurs. Ils saluaient, je saluais, les joues roses d'émotion; ils sollicitaient une danse, je la notais sur mon carnet; ils prononçaient leur nom, qui m'échappait, je les priais de le répéter, et je l'inscrivais en lettres minuscules, car j'appréhendais qu'ils pussent distinguer que j'en ignorais l'orthographe.

Bien vite, sans doute, mon trouble et mes craintes s'évanouirent; j'adorais la danse. Il me faut confesser que je discernais rapidement ceux qui dansaient bien et que je refusais de danser avec les autres : c'était très mal. Mais comment valser avec un mauvais valseur? J'en eus, par bonheur, un excellent, de taille moyenne, brun, le teint un peu sombre, la mine à la fois si brave et si solide, la boutonnière ornée d'un camélia. Nous dansions une valse à trois temps, lente, glissée; à certains moments, nous dansions presque sur place. On avait formé cercle autour de nous; même

on applaudissait un peu. Ce fut encore avec lui que je dansai le cotillon. Je ne savais où ranger toutes les menues choses sans valeur et charmantes que l'on offrait à cette époque; je les déposais sur les genoux de ma mère, sur les genoux de ma tante, sur ma chaise, sous ma chaise; finalement, le jeune homme ouvrit son claque et y enfouit pêle-mêle rubans, tambourins, mirlitons.

Tout de même, il fallut partir; mon danseur m'accompagna jusqu'en bas. Nous montons en voiture; dans le coupé nous écrasions des objets de cotillon.

— Tu as été la reine du bal, dit mon père.

— Parce qu'elle danse assez bien, corrigea ma mère.

Soudain, une voix crie, éperdue :

— Arrêtez, cocher, arrêtez!

Et c'est sans chapeau, sans pardessus, très rouge d'avoir couru, mon valseur qui passe le visage à la portière, salue, s'excuse :

— C'est votre bouquet, mademoiselle, votre

bouquet de muguet... Vous l'avez laissé tomber... Alors, je vous le rapporte.

Je glisse la main sous mon manteau; en effet, le bouquet n'était plus au corsage. Je remercie le jeune homme, et il demeure là, tout drôle, à balbutier des mots vagues, si bien que maman lui ordonne, un peu sèchement :

— Voulez-vous dire au cocher de continuer? et relève le carreau de la portière.

— Pauvre garçon! murmura papa.

Et il ajouta d'une voix gaie :

— Avait-il l'air amoureux!

Maman s'indignait :

— Je ne vous comprends pas! De telles expressions devant cette enfant!

Papa, grondé, se taisait.

Amoureux! Amoureux! Quel mot nouveau pour moi!... Il y a quelqu'un qui est amoureux de moi... Alors il pense à moi, il se souvient de moi...

J'étais une jeune fille très candide... Aujour-

d'hui il n'y a plus de robes de jeunes filles : elles portent les robes de la dernière mode, si audacieuse que puisse être cette mode... Nous avions encore, nous, des robes de jeunes filles, des robes que seules portaient les jeunes filles, et dont les plis avaient, comme notre âme, une touchante ingénuité. Jusqu'alors, si l'on parlait devant moi de personnes qui s'aimaient, cela ne présentait à mon esprit qu'un sens : ils étaient mariés. « Ils s'aiment » signifiait : « ils sont mariés »; amour et mariage, c'était tout un.

Mon institutrice me fournit un jour, sans le vouloir, l'occasion de démêler à peu près ce que c'était que l'amour.

Mademoiselle gardait toujours avec elle dans le train, en voyage, ou dans la ville durant ses courses, ou dans le parc, quand nous travaillions à des ouvrages de femmes, un vieux petit sac. Il était horrible, ce sac, avec son cuir noir dont le vernis s'écaillait, sa fermeture de cuivre blanchi et bossué, ses coins ramollis, sa petite clef pendue à une pe-

tite ficelle rose d'épicier. Elle ne s'en séparait jamais. En vain maman, qu'il irritait, lui avait-elle offert de lui en acheter un autre à l'occasion de sa fête ou du nouvel an : Mademoiselle avait toujours refusé. De guerre lasse, un beau jour, maman, d'autorité, lui en donna un tout neuf, en cuir jaune un peu sombre. Mademoiselle se confondit en remerciements, mais ne s'en servit jamais. Où qu'elle se rendît, elle conservait son petit sac noir.

— Mais enfin, Mademoiselle, lui disait parfois maman, comment pouvez-vous y tenir si fort? C'est une passion.

Mademoiselle répondait :

— Il m'est si commode.

Puis elle l'entr'ouvrait :

— Voyez tout ce qu'on peut y mettre.

En effet, quand j'y plongeais mes regards, j'étais émerveillée : tout son ouvrage y entrait, broderie ou couture, avec le ciseau, le dé et les aiguilles, son mouchoir, ses gants, sa voilette, son crayon porte-mine et son carnet de dépenses, et enfin, au fond d'une poche

intérieure pratiquée sur le côté, un gros paquet mystérieux qu'enveloppait du papier. Mais sitôt que mes yeux se fixaient sur ce paquet, elle refermait le sac.

— Marthe, nous perdons notre temps.

Moi, je pensais souvent au petit sac : qu'est-ce qu'il pouvait bien contenir?

Or, un mois de septembre, un après-midi, — je me rappelle exactement la date : c'était le 12 — Mademoiselle, après déjeuner, au lieu de nous accompagner dans le parc, remonta dans sa chambre. Je descendis dans ma barque la rivière. Deux heures plus tard, quand je rejoignis maman, Mademoiselle n'était encore pas là.

— Va donc jusque chez elle, me dit maman. Je crains qu'elle ne soit malade. Elle avait, pendant le déjeuner, l'air très fatigué.

J'obéis. Mademoiselle habitait, au premier, une chambre contiguë à la mienne. La porte était entre-bâillée, je la pousse doucement. Un crucifix posé dans un cadre doré sur une étoffe de velours protégeait le lit d'acajou. Mademoi-

selle était assise; le petit sac, pareil à une épave, gisait devant elle, sur la table, et le gros paquet mystérieux était déficelé. Ce gros paquet se composait de plusieurs paquets plus petits, paquets de lettres, les uns encore liés de faveurs aux couleurs éteintes, les autres épars. Mademoiselle lisait ces lettres, et elle les lisait avec une telle attention qu'elle ne se doutait pas de ma présence. Quelle tristesse baignait son visage! Elle ne pleurait pas, cependant...

Alors je toussai... Mademoiselle se retourna brusquement.

— Comment, vous êtes là?

Vite, de ses mains affolées, elle essayait de rassembler les lettres. Mais j'étais déjà près d'elle, et, à la fois émue de son trouble et curieuse de son secret, je répétais :

— Il faut me dire... il faut me dire...

Peut-être comprit-elle que je ne m'en irais pas sans avoir découvert ce que je voulais découvrir; peut-être aussi touchait-elle à une de ces minutes où le cœur ne réprime plus son besoin de s'épancher.

— Eh bien! Marthe, puisque vous n'êtes plus une enfant, je peux maintenant...

Elle s'arrêta, puis elle ajouta :

— Ce sont mes lettres d'amour... J'ai aimé... J'ai été aimée...

Je la contemplais, toute bouleversée. On pleurait donc, quand on aimait ; c'était donc triste, l'amour ; ce n'était donc pas le bonheur!

— Vous êtes mariée? questionnai-je.

Elle secoua la tête avec mélancolie.

— Non. J'ai été fiancée quand j'étais jeune, avant que mon père ne quittât l'armée. Celui que j'aimais a été tué, stupidement, à la chasse, par un maladroit. C'est aujourd'hui l'anniversaire de sa mort. Il m'avait donné ce petit sac, qui est si laid et qui a été si joli. J'y abrite les lettres que nous nous écrivions, nos lettres de fiançailles.. et c'est pourquoi je ne m'en sépare jamais..

— Alors, demandai-je, pleine d'étonnement, vous vous aimiez?

Elle voulut dire quelque chose, il ne sortit de sa bouche qu'un sanglot, et elle se mit à pleurer.

En rentrant du bal, j'avais rangé précieusement dans un coffret le bouquet. Je ne dis pas que ma tête n'ait pas durant quelques jours un peu travaillé : je ne songeais jamais au bal sans songer au valseur, mais je songeais à lui sans coquetterie, sans légèreté, tantôt avec effroi, parce que je me persuadais qu'il était mal de songer à un jeune homme, tantôt avec un tranquille bonheur, comme si rien n'était plus naturel. L'amour naissait en moi, sans que je m'en doute. Je dansais à tous les bals avec mon danseur, mais je croyais ne goûter que le plaisir de la danse. Quand je le rencontrais au Bois ou dans Paris, je croyais ne goûter que le plaisir de l'amitié — l'amitié est un beau mot. Si les cœurs timides se mentent peut-être à eux-mêmes avec le plus de franchise, je ne peux même pas dire que je mentais. Deux ans s'écoulèrent ainsi, et mon valseur s'en alla passer dix mois en Angleterre. Alors, triste ou bien gaie, je m'inquiétais de moi-même, je m'ennuyais, je me sentais seule, loin de lui, et souvent, dans le monde, je me

surprenais à chercher son visage. Mais il m'arrivait aussi de prétexter un malaise pour ne pas figurer à un bal où j'étais trop sûre de ne pas le trouver.

Enfin, de retour en France, il fit à maman une visite mystérieuse.

— Je suis le jeune homme au bouquet de muguet, vous vous rappelez, madame... et j'aime votre fille. Je m'en suis aperçu durant mon absence. Et si vous le vouliez... et si elle le voulait... je la rendrais heureuse...

Maman me rapporta sa demande. Toute pâle, j'écoutais; soudain je ressentis au cœur un petit coup presque douloureux.

— Oh! maman, maman! balbutiai-je en me jetant dans ses bras.

— Tu l'aimes donc? interrogea-t-elle.

Je cachai mon visage de mes mains, des larmes mouillaient mes joues, et je ne répondis rien. Me gronderait-elle, parce que je découvrais que j'aimais! Pourtant j'atteignais ma vingt et unième année... Mais elle ne me gronda pas.

VII

Ma mère tenait à prolonger les fiançailles, pour soumettre à l'épreuve du temps les sentiments de Pierre et les miens. Nous étions en avril; peut-être serais-je fiancée un an, quinze mois même. Je voulais bien être de longues semaines fiancée : j'estimais que je n'avais pas assez d'amies à qui écrire : « Ma chère amie, je t'annonce que je suis fiancée... M. Pierre Desaulmin a demandé ma main... Il est de Lille, et son père est, comme le mien, agent de change. »

Ces fiançailles, c'est le plus tendre souvenir de ma vie. Ni mon mariage, ni la naissance de mes enfants ne m'ont donné une joie si pure, et ce mot de joie me semble bien faible pour exprimer tout ce qu'il y avait d'ingénu, de frémissant, de divin dans ce que j'éprouvais.

J'aimais, et j'étais étonnée d'aimer, et j'avais peur d'aimer, et j'avais peur de ne pas assez aimer. Ce qui me frappait aussi bien de ravissement que de terreur, ce n'était pas que j'allais me marier, mais c'était que j'aimais. J'aimais, comme maman avait aimé, comme Mademoiselle, comme tant de femmes dont j'avais entendu parler. Maman peut-être ne soupçonnait-elle pas la profondeur de mon amour : moi je savais que c'était un grand amour, et souvent je devenais toute grave, tant je le sentais peser sur mon cœur. Hier, j'étais une petite fille, et maintenant j'aimais un jeune homme, et un jeune homme m'aimait. Il y avait un jeune homme qui, tout d'un coup, occupait dans mes pensées plus de place que mon père et ma mère... J'avais dansé avec lui, nous avions échangé quelques phrases, et cela suffisait... Quand je songeais à lui, j'étais si émue que de petites larmes, qui ne jaillissaient pas, me piquaient les paupières. Quand je le voyais, mon cœur battait plus vite ou il battait plus lentement, je rougissais ou je pâlissais,

j'étais gênée, troublée, mais j'étais toujours heureuse. Cependant, je n'étais jamais tranquille, je me tourmentais : pensait-il à moi comme je pensais à lui, aussi souvent, aussi ardemment? La dernière lettre reçue me paraissait plus courte que la lettre de la veille; et pourquoi avait-il, devant moi, tout de même plus d'assurance que moi devant lui?

— Être sans cesse inquiète, c'est donc cela, l'amour? dis-je à mon père.

— Mais oui, fit-il en souriant, c'est cela.

A peine fiancée, je demandai à Pierre :

— Vous connaissez Ringen, n'est-ce pas?

Personne ne pouvait ignorer, me semblait-il, qu'il y eût un Ringen et ne l'avoir au moins traversé.

— Non, hélas, répondit-il, je ne connais pas Ringen.

Aussitôt je lui montrai des photographies, auxquelles je joignis quelques dessins à la plume ou au crayon et qui étaient mon œuvre.

— Ce doit être bien joli, dit-il.

Je fus très émue par ces mots si simples...

S'il m'avait dit : « Comme c'est joli! », j'aurais bien compris qu'il se débarrassait de Ringen par une phrase banale. Ni les photographies, ni les dessins ne donnaient une idée exacte de Ringen, mais ils laissaient deviner ce que Ringen pouvait être, et lui ne s'y trompait pas.

— Il faudra venir cet été, lui dis-je.

Il fut décidé entre mes parents et les siens que Pierre passerait tout le mois d'août à Ringen. Un petit pavillon, qui appartenait à une tante de maman, se dressait à une extrémité du village, au milieu d'un beau jardin; Pierre descendrait là et prendrait ses repas chez nous...

Il arriva le 1er août, tout au matin...

La vapeur de la nuit s'élevait au-dessus des prés et des bois, et le soleil répandait sur la campagne ses premiers rayons encore faibles. Les minces bergeronnettes couraient au bord de la rivière, et, plus audacieux, les pinsons sautillaient sur la route. Partout une fraîcheur délassante, et, parce que l'été, cette année, n'était pas ardent, les feuillages des chênes,

des tilleuls et des hêtres, si jeunes encore, parmi les feuillages plus sombres des grands pins violacés. Accompagnée de papa, j'attendais à la gare avec une véritable angoisse. Qu'allait dire Pierre? Aimerait-il ce pays? Aimerait-il ce que j'aimais? D'habitude, il villégiaturait dans le Nord, où sa famille possédait une propriété. Goûterait-il la beauté d'une nature si différente de celle qui lui était accoutumée? Et quelle tristesse pour mon amour, si elle n'ébranlait pas son cœur! Il descendit du train; il était fatigué, mais, dès qu'il m'aperçut, son visage s'éclaira. Il voulut gagner à pied la maison. Les beaux châtaigniers de la route, les rochers et la terre rose, le village et ses toits rougeâtres, les vignes pressées au pied des montagnes, les prés, les champs, il ne voyait rien, mais je ne lui en voulais pas, contrairement à ce que je me figurais, car il ne voyait que moi.

Il entra dans le parc, il monta sur la terrasse, et il regarda. Devant lui, des fils de la Vierge s'accrochaient encore aux branches. La

prairie ressemblait à un jardin; la vapeur, maintenant, flottait tout en haut des forêts, découvrant leur cime moutonneuse, et très loin, sinueuses, accolées les unes aux autres, les Vosges se confondaient presque avec le ciel bleu.

Il se tourna vers moi :

— Comme je comprends que vous aimiez tant votre pays!

Ce fut ce jour-là, à cette heure, qu'il commença d'être Alsacien. Il contempla l'Alsace pour la première fois un matin, à l'heure où elle s'éveille; elle se montra dans sa virginale fraîcheur, enveloppée encore un peu de mystère, et elle toucha son cœur. Il lui fut jusqu'à sa mort fidèle. Je n'ai jamais oublié cette minute. Quelle communion entre nous! Et autour de nous, quel silence!

... Voilà trois semaines que ma fille s'est mariée, trois semaines qu'elle est partie. Elle a traversé l'Espagne, en s'arrêtant à Madrid, à Séville et à Cadix, elle a passé le détroit de

Gibraltar, elle est à Tanger, elle va gagner Oran, et, si le consul ne s'y opposait pas, elle accompagnerait une caravane jusqu'à Fez. Elle m'a bien envoyé vingt et une cartes postales, une par jour, mais pas une lettre. Elle n'a pas le temps d'écrire. Il faut prendre des trains, franchir des kilomètres, parcourir en voiture une ville, voler en auto jusqu'à un site renommé, visiter des musées, des églises, des monuments. Toujours plus loin, toujours plus vite. Alors, elle achète une carte, y griffonne quelques mots :

« Magnifique, superbe, inouï ! »

Ou bien :

« Nous nous portons à merveille et nous t'embrassons. »

Ou bien :

« Nous avons décidé de revenir par l'Algérie. »

Ou bien :

« Mille tendres pensées. »

Mille tendres pensées !

La chère petite, elle pense tout juste à moi quand elle m'adresse la carte.

Je l'entends d'ici :

— Jacques ! et maman que nous oublions !

— Ah ! c'est vrai.

— La boutique est là, tout près... Vite, vite, une carte.

— Maman a de nos nouvelles ; elle sait que nous ne sommes pas morts. La voilà rassurée. Cela suffit. Pourtant ma fille m'aime beaucoup, mais elle est de son époque : il y a en elle un continuel besoin de s'agiter, un périlleux désir de nouveauté, tout ce que résume enfin ce mot à la fois ironique et indulgent : la *bougeotte*.

La bougeotte ! Quand Suzanne était fiancée, je l'écoutais qui formait de grands projets pour son voyage de noces. Le train et l'auto ne la contentaient pas : elle regrettait que l'aéroplane ne fût encore qu'un genre héroïque de locomotion permis à quelques téméraires, et son futur mari l'approuvait en tous points, parce qu'il l'aimait, et aussi parce qu'il avait le même esprit — l'esprit de sa génération. Timidement, à plusieurs reprises, je leur avais

conseillé de passer quelques jours dans notre vieille maison de Ringen : je leur donnais les clefs, je disparaissais, ils étaient les maîtres aussi longtemps qu'ils le voudraient. Ils refusèrent avec un sourire un peu dédaigneux... Ringen ! est-ce qu'on allait à Ringen, dans ce trou ! D'abord, elle connaissait Ringen, et réclamait de l'inconnu. Lui, hypocritement, me répondait qu'il agirait selon le vœu de Suzanne.

Cela m'a fait beaucoup de peine ; je puis l'avouer aujourd'hui, puisque Suzanne n'en saura rien. Ringen, c'était pour moi, et c'est encore tout l'univers. Les femmes de mon temps avaient toutes quelque part, en province, un coin où fixer leur vie. Nous nous dispensions fort bien de voyager et, en vérité, nous n'y songions même pas... Si nous voyagions, nous nous bornions à l'Italie, à la Suisse, au duché de Bade... on était une grande voyageuse, presque une exploratrice, si l'on avait été à Rome. L'Europe ne suffit pas à la curiosité de nos filles : l'Inde, le Japon, l'Afrique, les Amériques, il leur faut toute la terre, et encore

la jugent-elles petite. Je crains, tant elles se hâtent, qu'elles ne gardent rien de tant de choses. Le principal ne consiste pas à pouvoir raconter avec intelligence et finesse ce qu'on a vu, mais à dire seulement : « J'ai été aux Indes. » Cela sonne, cela éblouit, à moins qu'une petite amie, plus vaniteuse, ne dise à son tour, pour ramener sur elle toute l'attention jalouse : « Nous avons été, nous, cet hiver, dans l'Alaska. » Les Indes, sans doute ce n'est pas mal, mais l'Alaska, c'est mieux. Je devine le succès qu'aurait obtenu Suzanne si elle avait pu lancer d'un air négligent : « Moi, j'ai été à Fez. »

Nous ne faisions qu'un voyage chaque été, nous, et toujours le même ; nous partions pour notre maison de campagne... Là se rassemblaient tous nos souvenirs, tous nos intérêts, toutes nos tendresses. Nous n'étions pas de ces passagères qui naissent, vivent et meurent n'importe où. Nous tenions à un bout de terre par des racines profondes. Nous n'étions pas égarées sur le vaste monde, pareilles à ces

bohémiens qui ne connaissent de l'univers que les grandes routes. Si nous souffrions, nous savions où chercher une consolation : si nous étions heureuses, nous savions où épanouir notre bonheur. Nous possédions une maison, bâtie par nos ancêtres, toute imprégnée de leur présence, patiemment embellie, objet de notre travail, de notre affection, de nos désirs... nous l'appelions « la maison », et par elle nous avions la sensation que nous durerions encore au delà de la mort. Aujourd'hui, une maison, c'est un lien, une charge, un ennui. On lui préfère l'hôtel, et l'on dirait volontiers, avec un mépris étonné, à celui qui s'obstine à en garder une ce que dit le loup au dogue de la fable :

Vous ne courez donc pas
Où vous voulez ?...

Je connaissais mon fiancé depuis trois ans, puisque je l'avais rencontré pour la première fois chez Mme de Malvégourt, mais je ne le connaissais qu'à la ville... Me fais-je bien entendre ? Je le voyais dans le monde, à des

bals, à des matinées dansantes, à de petites réunions. Or, j'avais très vite démêlé que le monde — ce qu'on appelle le monde — dérobe les caractères. Personne ne s'y montre dans sa vérité : chacun veut briller, et cache tout ce qui pourrait l'en empêcher. On se ment les uns les autres par devoir, et avec une sorte d'ingénuité. Ainsi se forment entre jeunes gens des sympathies qui finissent en mariage et qu'une année de vie conjugale change en vigoureuses antipathies. Il a suffi d'un peu d'intimité pour que les vrais caractères se révèlent. Il n'était plus question de séduire : la jeune fille avait trouvé un mari, le jeune homme avait trouvé la dot, tous deux découvraient leur nature profonde et chacun s'apercevait qu'il avait épousé tout le contraire de ce qu'il croyait.

A la campagne, les âmes peuvent plus difficilement se mentir les unes aux autres : c'est pourquoi je désirais tant que mon fiancé vint à Ringen. L'amour rendait avisé mon cœur ardent : j'aimais, mais je voulais que l'objet de

mon amour fût réellement tel que je l'aimais. Je ne me dissimulais pas que moi-même, bien souvent, à Paris, devant Pierre, je me dominais pour réprimer un de ces mots, une de ces phrases par où s'échappe le naturel. Et quand bien même on ne songerait à rien tenir secret, les habitudes mondaines, la nécessité de peser par courtoisie ses paroles, la contrainte presque physique qu'elles imposent, inclinent à une tromperie incessante et qui n'étonne d'ailleurs personne. A la campagne, — et j'entends la pleine campagne, comme était Ringen, — c'est tout de suite la liberté. Peu, très peu de relations de voisinage; nul souci de toilette. Un homme qui n'aime pas la nature pourra bien se maîtriser quelques jours : au bout d'une semaine au plus, lassé, irrité, il produira tous ses défauts, tous ses ridicules, tout ce qu'il celait avec soin et qui était lui-même.

Pierre ne m'avait pas dit, à Paris, quand nous causions : « Oh! j'adore la campagne, les champs, les paysans! » comme tant de jeunes gens qui désiraient me plaire et qui, s'ils

m'avaient épousée, m'auraient, chaque été, emmenée dans quelque Trouville pour m'exhiber en robe magnifique sur les planches, ou dans la rue de Paris, dîner au casino, jouer aux petits chevaux et aux courses. Il me disait simplement : « J'ai si peu habité la campagne; mais je sens que je l'aimerai. » Il me parlait aussi parfois de son pays du Nord, qui est plat et monotone, avec ses immenses cultures, ou si triste avec ses dunes plantées de pins et d'oyats. Il n'habitait pas depuis dix jours Ringen que j'étais à jamais sûre de lui.

D'abord j'avais promené Pierre dans le parc. Je voulais lui montrer mon enfance, ses jeux, ses plaisirs, ses rêves, toutes ses sentimentalités : je voulais en l'épousant lui appartenir vraiment tout entière... Or, ce parc renfermait mon enfance; je la retrouvais à chaque pas, derrière un arbre, près d'un buisson, au bord de la rivière, au coin d'une allée, près d'une source... Je la lui racontais, et il me semblait que je lui offrais le plus rare des cadeaux. Il ne souriait pas de mes récits, il

ne s'ennuyait pas non plus et mes souvenirs réveillaient en lui des souvenirs qu'il croyait évanouis et qu'il me confiait. Ainsi, dans cette solitude, nous ne savions rien nous taire de nous-mêmes, mais, à ne rien nous trahir, nous éprouvions davantage combien nous avions raison de nous chérir.

Le soir, un peu fatigués, nous montions parfois dans le bateau. Il était vieux, mais encore solide, nous le parions de fleurs et de feuillages, comme il convient à un bateau de fiancés, et nous refaisions ainsi l'éternel voyage vers le bonheur, où, petite fille, je m'aventurais déjà.

Maman, de temps en temps, disait à Pierre :

— Marthe vous a encore emprisonné toute la journée dans le parc. Ah ! elle s'y est livrée à bien des bêtises !

Lui n'appelait pas cela des bêtises.

Ce fut un matin, dans ce parc, que Pierre me donna ma bague de fiançailles. Il m'en avait déjà donné une à Paris, mais une bague

d'attente, disait-il, très simple, avec cinq petites perles fines. J'étais seule au bord de la rivière, près d'une passerelle jetée entre le parc et la prairie. On marchait; je me retournai : c'était lui. Il souriait.

— Pourquoi souriez-vous? lui demandai-je.

Il me tendit un écrin qu'il tenait à la main. Je l'ouvris; une bague ancienne, faite d'un beau diamant serti dans de l'or délicatement travaillé, reposait sur un coussinet de velours.

— C'est la bague dont mon grand-père fit présent à ma grand'mère pour leurs fiançailles, dit-il. Elle est très vieille; l'anneau s'était cassé, on a dû le réparer et le doubler. Voilà pourquoi je vous avais prié d'attendre.

Nous allions aussi dans la montagne et dans la forêt. Mon frère ne nous accompagnait presque jamais : il détestait ce rôle de mentor, qui, d'ailleurs en lui ôtant sa liberté, le rendait notre captif. La plupart du temps, papa, sa canne à la main, marchait à quelques mètres derrière nous. Que de promenades! que de kilomètres! Pierre, qui n'avait pas l'habitude

de la forêt, de ses petits sentiers, si raides et si rapides, que l'on monte en courbant le dos, qu'on descend en courant, se plaignait gaiement, les premiers jours, de courbature. Nos arbres auxquels je ne prêtais plus attention l'émerveillaient. Ce fut lui qui me montra leur beauté, cette légèreté jusque dans la force la plus puissante, cette forme si simple, et pourtant d'une variété si riche, leur air d'épouvante ou de souffrance avec leurs bras tordus, leur tronc éventré, leurs bosses ouvertes, le labeur de leurs racines agrippant et aspirant la terre, l'allégresse de leur élancement vers le ciel, le calme de leurs grands rameaux protecteurs, et toutes les caresses changeantes du soleil à travers les branches, sur les feuilles, sur l'écorce.

Je désirais aussi présenter Pierre tout de suite aux paysans du village.

Nos paysans d'Alsace sont très dévoués, mais très fiers. Chez nous le terme de « paysan » a gardé toute sa grandeur, et aucun d'eux ne s'estime inférieur à un bourgeois ou à un noble,

et au reste, chez nous, toutes les classes de la société se sont constamment confondues. Je connaissais tous ceux de Ringen, et beaucoup m'avaient vue naître; je me suis toujours considérée leur amie, non leur maîtresse. Nous les aidions : par exemple nous tricotions des calottes ou des gilets pour les garçons, des bas, des jupons, des châles pour les filles; nous partagions leurs inquiétudes et leurs joies; comme il n'y avait pas de médecin à Ringen, papa avait installé dans la maison une petite pharmacie où l'on trouvait de quoi remédier aux maux les plus ordinaires, en attendant le docteur. — Le dimanche, le concierge ouvrait toute grande la porte du parc, où chacun pouvait se promener. Il venait surtout de jeunes filles avec leurs mères : nous leur dressions alors vers quatre heures, dans le hall, un goûter, et c'étaient Mademoiselle et moi qui les servions. Le visage encadré par le grand nœud en faille du bonnet, elles portaient toutes encore le costume, la jupe rouge froncée à la taille et fermée sur le côté, le fichu en soie à

longues franges croisé sur le plastron à paillettes d'or et d'argent, le tablier assorti au fichu, les bas blancs tricotés à la main et les chaussures ornées d'une bouffette de velours. Quand elles se penchaient, les grands nœuds avaient des mouvements d'ailes éployées. — Nous nous efforcions, autant que nous le pouvions, en nous cachant du gendarme, d'apprendre le français aux enfants. Mais si maris et femmes avaient cru deviner que nous agissions ainsi par devoir ou par intérêt, et non simplement par affection, comme cela est naturel entre frères de la même famille, ils n'auraient jamais plus rien accepté. Ils sont défiants encore, nos paysans, on les a tant exploités et rançonnés depuis des siècles. Un étranger leur est toujours suspect. Pierre parlait assez bien l'allemand, mais les paysans détestaient qu'on leur parlât dans cette langue : il fallait leur parler en alsacien. Je donnai à Pierre quelques leçons de patois.

Nous voilà donc en route vers le village. Nous entrons dans la première maison, chez

Peter Vogel. Je présente Pierre; Peter Vogel lui serre la main et lui dit :

— Vous pouvez vous vanter d'épouser la meilleure des demoiselles.

Et il entame mon éloge.

Pierre comprenait suffisamment. Je ne savais où me mettre. Je l'entraîne. Nous frappons à une autre porte, chez Aloys Waltz. Je présente Pierre. Aloys Waltz lui serre la main et... comme Pierre Vogel...

— Ah! vous épousez la meilleure des demoiselles.

Chez Paul Lutz, accueil à peu près identique.

La confusion m'accablait. Je voulais retourner chez nous, mais Pierre, maintenant, m'entraînait :

— Venez, venez, ô la meilleure des demoiselles, que nous écoutions encore ceux qui vous aiment.

Seul, le vieux Schæffer, un de nos fermiers qui m'avait fait sauter et courir, examina Pierre longuement, puis lui tint un long dis-

cours sur la terre, le labourage, les récoltes. Pierre me regardait : il ne comprenait pas un mot, car dans la bouche du vieux Schæffer qui n'avait plus une dent, les termes se déformaient par d'extraordinaires accents.

— Alors, mademoiselle Marthe, dit le vieux Schæffer, voilà le garçon que vous épousez.

— Oui, répondis-je, c'est celui-là.

— Mais il ne sait même pas l'alsacien, fit-il en élevant sa canne, qu'il laissa retomber... Enfin... enfin.

Et il me contemplait stupéfait, comme si je lui avais amené un fiancé bancal, bossu ou borgne.

VIII

En relisant ce vieux cahier, en l'ordonnant, en le complétant, il me semble que j'ai cent ans au moins, si différente de l'époque présente est l'époque, récente pourtant, qu'il évoque. Quand j'étais enfant et que j'entendais ma grand'mère célébrer le temps de sa jeunesse, je m'irritais. Tout, quand elle avait vingt ans, était beau et honnête; je n'en voulais rien croire, et me persuadais assez facilement qu'elle-même n'y croyait pas beaucoup et ne parlait ainsi que pour s'attribuer de l'importance. Parfois, devant une réflexion qui m'échappait, ma mère lui disait : « Ma pauvre maman, nous ne sommes plus dans le mouvement! » Dans le mouvement! Expression qu'une génération hérite de l'autre et dont ma fille s'est souvent servie à mon sujet. Voilà

qu'à mon tour je ne suis plus dans le mouvement, mais pareille à une bonne grand'mère qui commence à radoter.

Je ne m'en plains pas. Quand nous sommes petits, nous n'avons qu'une envie : prendre de l'âge, et presque toutes nos phrases débutent ainsi : « Lorsque je serai grand. » Lorsque je serai grand! Quels rêves, quelles ambitions, quels désirs dans ces quatre mots! Et l'on désespère de jamais devenir grand, les rêves s'envolent, les ambitions s'écroulent, les désirs s'éteignent. Il demeure de la vie quelques joies, beaucoup de soucis, de profondes tristesses; la vieillesse approche, alors on se réfugie dans le passé et l'on découvre qu'il renferme les seuls vrais bonheurs.

L'on s'aperçoit aussi que les vieilles grand'-mères n'avaient pas tort. Le siècle des chaises à porteur et des robes à paniers ne pouvait pas produire les mêmes femmes que le siècle de l'automobile et de l'aéroplane. Moi qui appartiens à une période de transition, où il y avait déjà des chemins de fer, mais raisonnablement

rapides, pas d'autos, pas de biplans, et encore des diligences, je sais bien que je suis un être mal défini, où se mêlent, dirais-je, si j'étais politicien, la réaction et le progrès. J'aime toutes les inventions modernes, j'admire leur audace, mais elles m'effraient : je conçois qu'il ne faut pas obstinément s'attacher au passé, que cela est le propre d'un esprit rétrograde, et que le passé avait, lui aussi, ses laideurs et ses incommodités ; mais je ne peux m'empêcher de m'y retirer.

A cette heure surtout où je revis les journées les plus tendres de mon existence, j'éprouve combien tout de même les choses allaient plus calmes et plus simples en ce monde.

Ma matinée de contrat avait eu lieu à Ringen, et un bal, un bal de paysans, l'avait suivi. C'était la coutume, dans le pays, et pour rien au monde nous n'aurions voulu y manquer. On avait disposé sur la grande pelouse du parc un plancher mobile, et accroché aux arbres des

lanternes vénitiennes. Montés sur une estrade décorée avec des branches de sapin, les ménétriers jouaient, flûte, violon, contrebasse et clarinette, et le plus vieux était l'un de ceux qui, en juillet 1870, faisaient danser le village, quand la nouvelle de la guerre avait éclaté. Tous, joueurs et danseurs, portaient le costume : les hommes, le pantalon et la veste noire à deux rangées de boutons, le gilet rouge, le grand chapeau de feutre ; les femmes, la jupe rouge, le corselet avec le plastron brodé de perles, le fichu à ramages, le tablier en soie, la coiffe dorée avec son grand nœud. Je portais une robe en mousseline blanche à pois, et j'avais épinglé à mon corsage un petit bouquet de roses rouges et de roses blanches, couleurs de mon pays, que mon fiancé m'avait donné quelques heures auparavant. Nous ouvrîmes tous deux le bal, puis je dansai avec le fils de Joseph Heintz, un de nos fermiers qui était maire de Ringen, tandis que Pierre dansait avec Catherine Suttler, la fille de l'adjoint, et ensuite tout le monde dansa. Les

étoiles emplissaient le ciel ; nul gendarme, sous prétexte de surveillance, ne montrait son casque, puisque nous étions chez nous, et nous pouvions croire que l'Alsace était encore une terre de France.

Mon mariage, non plus, ne ressembla pas beaucoup à un mariage de Paris.

Jadis, avant la guerre, rien n'était, en Alsace, plus gai et, pour employer un mot que je n'aime pas, plus pittoresque qu'un mariage. On n'avait pas délaissé les anciennes coutumes.

Quelques jours avant la célébration des noces, le fiancé, revêtu de ses plus beaux habits, un flot de longs rubans à la boutonnière de sa veste noire, s'en allait à cheval dans les villages, accompagné de trois amis, enrubannés et à cheval comme lui, faire ses invitations. Il arrivait au grand trot, s'arrêtait net, sautait à terre, tandis que ses amis demeuraient en selle, et, enlevant son tricorne ou son bonnet de fourrure, annonçait à ses connaissances son mariage prochain et les priait d'y assister. La

veille de la cérémonie, toujours escorté de ses cavaliers, il cherchait sa fiancée. Elle montait avec sa mère dans un grand char orné de branches de sapin et que traînaient au pas deux fortes juments fleuries conduites par un paysan. La fiancée, toute rougissante dans le traditionnel costume, emportait avec elle son rouet, son lit et le coffre où s'entassaient les trente-cinq jupes dont ses parents, fidèles aux vieilles mœurs, devaient la doter. Le fiancé se tenait à sa droite, et la voiture traversait ainsi le village pour mener la jeune fille à sa nouvelle demeure. Si la jeune fille appartenait à un autre village, le voyage durait plus longtemps sur la route plantée d'arbres fruitiers.

Le lendemain, c'était la messe. Les hommes quittaient la petite veste noire pour endosser la longue redingote à deux rangées de boutons. La messe finie, le cortège sortait avec solennité; mais il n'avançait pas bien loin. Des enfants tendaient sur le chemin une corde, et il fallait, pour passer, que chacun des époux déposât une pièce blanche dans l'as-

siette que l'un d'eux présentait. Les garçons du village tiraient alors en l'air des coups de fusil qui faisaient crier les femmes. Plus le mari était riche, plus on tirait de coups de fusil.

On ne gagnait la grange, où était préparée la table du banquet, que lorsqu'on avait acquitté ce droit de passage. L'appétit des Normands est célèbre : les Alsaciens n'ont, sous ce rapport, rien à leur envier. Assis à midi, les invités ne se levaient guère avant cinq heures, et, tandis que les musiciens jouaient, les plats succédaient aux plats : truites au bleu, choucroute garnie, canards à l'étouffée, perdreaux sur canapé, cuissots de chevreuil, écrevisses, crêpes, tout cela abondamment arrosé des innombrables vins d'Alsace, volxheim glacé, kitterlé, ribeauvillé, turckheim un peu âpre à la langue, vins dorés, si clairs, et pleins de soleil. Imaginez, ces deux jours-là, dans les rues, à l'église, à table, les vives couleurs des costumes, le rouge des gilets et le rouge des jupes, l'or des coiffes et l'or des plastrons, le noir des grands nœuds et le noir des grandes

redingotes, tout délicatement harmonisé avec les couleurs des maisons et les couleurs de la nature.

Ce sont des coutumes qui disparaissent, qui sont même presque complètement disparues. Pour nos chers costumes, on ne les rencontre plus guère que dans certains villages de la Basse-Alsace. Dans tout le reste de la province, les jeunes paysannes, comme partout, préfèrent les chapeaux à plumes qu'on leur vend dans les villes, et les paysans le complet de confection. J'aurais aimé me marier habillée du costume de mon pays. Ma mère me traita de folle : j'étais une demoiselle, bien mieux, la demoiselle du château : je me marierais comme se marient toutes les demoiselles, en robe blanche à traîne, et la robe blanche à traîne serait faite à Paris. Nous nous lamentons, parce que les vieilles coutumes meurent, et nous n'offrons même pas l'exemple qui pourrait les conserver. C'est parce que nous sommes habillées « à la parisienne » que les paysannes veulent nous imiter, se figurant

ainsi gravir un degré de l'échelle sociale.

La petite église de Ringen était toute tapissée de branches de sapin avec des drapeaux aux couleurs d'Alsace. M. le curé disait qu'il ne l'embellissait pas mieux pour la fête de l'Assomption. Il avait fallu inviter des amis de Strasbourg, les châtelains des environs, des amis de France. Leur présence me causait sans doute du plaisir, mais je fus émue jusqu'aux larmes quand je vis l'église remplie de nos paysans, vêtus, parce qu'ils connaissaient mon goût, de leurs costumes. Mon père avait voulu mander de Strasbourg un petit orchestre assez réputé, mais cette fois je tins bon : j'exigeai les musiciens du village qui avaient fait danser quelques jours auparavant, et je les eus. Petite musique grêle! les musiciens ne savaient point de morceaux religieux ; ils ne savaient que des airs de danse ; et ces airs me remuaient le cœur plus fortement que les plus beaux oratorios. Je n'essayais point de prendre la mine timide que prennent d'habitude les jeunes mariées. J'étais heureuse ; j'ai-

mais Pierre, je me mariais dans mon village; pourquoi aurais-je caché mon bonheur?

Une voiture nous avait conduits à l'église : je la refusai pour regagner la maison; je voulais rentrer à pied. Maman n'approuvait pas ce qu'elle appelait une lubie, et prétendait que je ne gardais pas mon rang, mais Pierre m'approuvait, et cela me suffisait. A peine sortions-nous de l'église que des coups de fusil retentirent : les garçons me saluaient. Les paysans se pressaient sur les marches, agitaient leurs chapeaux, poussaient des vivats. En bas des marches, des enfants tiraient, en riant, la corde. Je serrai les mains tendues vers moi, j'embrassai les enfants, je payai le droit du passage : tous me souhaitaient du bonheur. L'un d'eux me dit :

— Maintenant que vous êtes mariée, mademoiselle, vous n'allez pas nous quitter?

Ce fut Pierre qui répondit :

— Soyez tranquille, nous reviendrons toujours.

C'était un beau jour de septembre. L'air

avait cette limpidité un peu humide qui donne à l'Alsace une douceur recueillie. De la petite place, au loin devant moi, la plaine resserrait ses villages rougeâtres dans une vapeur où le soleil jouait, et sur la droite s'allongeaient, rampantes, les montagnes pâles.

Ainsi nous nous acheminions doucement vers le château, à travers la rue et ses petites maisons peintes, aux poutrages apparents. Il n'y avait point de curieux, il n'y avait que nos amis; il n'y avait pas non plus, comme au mariage de ma fille, des photographes, leur appareil braqué sur nous...

Nous ne fîmes pas un voyage de noces; du moins nous le fîmes que beaucoup plus tard. Pierre m'avait demandé d'y renoncer pour demeurer à Ringen : je ne désirais que cela. Papa et maman s'en allèrent pour nous laisser seuls.

IX

— Bonjour, madame.

Le lendemain de mes noces, la Griffon-Mayer me salua ainsi en m'apportant le petit déjeuner.

Je n'ai pas encore parlé de la Griffon-Mayer.

La vieille Kettel, qui remplissait en quelque sorte dans la maison la charge de surveillante générale, était morte dix ans plus tôt. Presque le même jour, un certain Mayer, qui tenait une auberge à l'enseigne du Griffon, s'était tué, ruiné par de mauvaises spéculations. Il laissait avec trois enfants une femme plus âgée que moi d'une vingtaine d'années, et que la vieille Kettel employait beaucoup. Papa lui offrit la place de lingère, mais très vite de la

lingerie elle étendit sa surveillance à la maison entière où elle demeurait toute l'année. Elle était le dévouement même, aussi attachée à Ringen que nous-mêmes, et elle m'avait souvent gardée, quand j'étais toute petite, dans le parc. On la nommait la Griffon-Mayer, en souvenir de l'auberge où son mari vendait à boire et à manger, et aussi pour la distinguer des autres Mayer. En Alsace d'ailleurs on attribue volontiers des surnoms.

Elle voulait m'appeler madame la première et, craignant que la femme de chambre ne la devançât, elle avait réussi à l'éloigner. Je fus à la fois enchantée et confuse. Mon mari, cachant sous un sourire son émotion, se pencha vers moi :

— Je vous jure que, de toutes les madames de la terre, vous serez la plus heureuse.

J'ai vu, depuis, bien des jeunes filles se marier. Le mariage apparaissait à la plupart comme une sorte de libération. Enfin, elles seraient libres, elles feraient tout ce qu'elles voudraient, liraient tous les livres, fréquente-

raient tous les théâtres, souperaient au cabaret, exhiberaient les robes les plus outrées, fumeraient des cigarettes... je ne sais quoi encore. On ne leur dirait plus : « Ce n'est pas un livre pour jeunes filles... ce n'est pas une pièce pour jeunes filles... les jeunes filles ne fument pas... » Enfin, elles ne seraient plus des jeunes filles! Elles rejetaient avec une volupté ardente la dépouille gênante de leur jeunesse.

Je ne me crois pas meilleure que les autres, et cependant le mariage ne me semblait pas une émancipation. J'aimais : pour une femme, l'amour, c'est toute la douce fierté d'être un peu une esclave. J'étais soumise à celui que j'aimais, parce que je l'aimais; il était mon maître, un maître plein de tendresse, en qui j'avais confiance et sur lequel je m'appuyais parce qu'il était plus fort que moi, plus expérimenté, et que ma vie lui appartenait. Il était là, j'étais près de lui, j'étais heureuse, je ne voulais qu'être toujours près de lui, avec lui.

— Mon seigneur et maître, lui disais-je parfois, en riant.

Il riait aussi, car il savait que ce seigneur et maître n'avait rien de terrible.

Un des premiers actes qui affirmèrent mon existence nouvelle consista à pénétrer dans la bibliothèque de la maison et à en prendre possession. C'était, au rez-de-chaussée, une grande pièce éclairée par trois fenêtres et qui servait à mon père de cabinet de travail. Ma mère et moi n'y entrions guère. Les livres, protégés par un léger grillage, couvraient tout un mur. S'il m'arrivait de rester devant les rayons et de lire les titres des volumes, mon père me disait :

— Marthe, cela ne peut pas t'intéresser.

Je comprenais et je m'éloignais.

Or, un jour que mon mari me récitait des vers, un de ces beaux soirs de septembre finissants où l'été prolonge un dernier éclat et qui ébranlent dans le cœur l'éternel besoin de la poésie, je confessai ne point les connaître et je lui demandai si par hasard ils se trouvaient

dans la bibliothèque. Ils s'y trouvaient : c'étaient des vers de Ronsard.

Je plante en ta faveur cet arbre de Cybelle,
Ce pin, où tes honneurs se liront tous les jours...
J'ai gravé sur le tronc nos noms et nos amours
Qui croîtront à l'envi de l'écorce nouvelle.

— On ne vous a jamais, dit-il, montré les livres de la bibliothèque.

— Je ne les ai jamais regardés, répondis-je, qu'à travers le grillage.

— Eh bien, demain, je vous les montrerai.

Il tira de sa poche une petite clef :

— Votre père, avant de partir, me l'a remise.

Je nommais livres jusqu'alors les livres de classe, les livres de prix, les romans ennuyeux, fades et mensongers qui constituent la littérature pour jeunes filles, et voilà tout. Le beau papier, les beaux caractères, les belles marges, les belles reliures, les belles gravures, comment aurais-je eu souci de tout cela, puisque je l'ignorais? La bibliothèque contenait des merveilles, surtout des œuvres illustrées du

dix-huitième siècle, *Télémaque*, *les Fables de La Fontaine, les Saisons*, *la Bible*, *les Métamorphoses d'Ovide,* entre autres, avec les gravures de Moreau le jeune, d'Oudry, de Marillet, d'Eisen, et des œuvres romantiques illustrées par Tony Johannot, Raffet, Gustave Doré, Charlet, Granville. Les reliures me causaient, à les toucher, une véritable volupté, reliures en maroquin plein, reliures à la dentelle, reliures aux armes, reliures jansénistes, reliures à la gaufre, reliures à la cathédrale, que les années avaient patinées, lissées et polies. Je m'extasiais de ce que tant d'art pût s'enfermer dans un livre, et que des artistes si divers collaborassent à sa perfection. Pierre laissait quelques livres sur le rayon, par exemple l'édition des *Contes* de La Fontaine, dite des Fermiers généraux, et je n'insistais pas pour les feuilleter, me devinant jeune femme trop récente pour les ouvrir.

Que les jours s'écoulaient vite ! Cette grande maison ne me semblait pas vide, tant j'y avais d'occupations. J'ordonnais les repas, fixant

chaque matin les menus et m'ingéniant à les varier; je payais les fournisseurs; je commandais par lettre à Strasbourg ce dont nous avions besoin... Si mon mari était mon seigneur et maître, moi j'étais la maîtresse de maison, et j'en concevais un candide orgueil. Il aurait fallu me voir quand, à huit heures, la cuisinière entrait dans ma chambre. Je me mettais sur mon séant, si j'étais encore couchée, ou je m'asseyais dans le grand fauteuil, si j'étais levée. Graves instants! Suivant le désir de maman, je vérifiais chaque matin le livre de cuisine, appliquée à refaire les additions, comme si Mademoiselle était devant moi, dans la salle d'études.

— Et le déjeuner? disait, poliment narquoise, la cuisinière, quand je lui avais remis son livre.

Ah! oui, le déjeuner! Qu'allait-on décider pour le déjeuner? Des côtelettes de mouton?... on en avait déjà mangé la veille... Un perdreau rôti?... Il y en avait eu un deux jours plus tôt... J'ai toujours soupçonné cette cuisi-

nière de se moquer de moi. Elle me poussait à chercher, chercher, puis, d'un air ingénu, elle proposait quelque chose de très simple à quoi naturellement je n'avais pas songé.

L'après-midi, nous partions pour de longues promenades. Papa m'avait offert deux poneys et un petit panier abrité par un parasol en toile blanche. Pierre ne connaissait que Ringen et ses environs immédiats. Nous remisions souvent la voiture dans une auberge, et nous montions à travers la forêt vers un de ces vieux châteaux écroulés d'où l'on découvre la plaine magnifique, les bois immenses, la ligne bleue du Rhin. Octobre était venu, le mois peut-être où l'Alsace apparaît le plus belle. Sous un ciel un peu humide, la forêt déploie sur la montagne sa pressante frondaison d'or rouge qu'anime encore le doux contraste des sapins verts, tandis que, dans la plaine, les vignes étendent sur le sol même la pâleur d'un or plus fragile. Les vapeurs du matin, que perce lentement le soleil, mettent dans la plaine une grâce mélancolique, et dans les

bois les feuilles tombent en tournant sur les myrtilles, les fougères, les branches cassées et les feuilles mortes de l'autre année, avec un bruit frémissant, le seul bruit qu'on entende dans le vaste silence. Je n'ai jamais senti chez nous aussi complète qu'en automne l'accord entre la nature et notre demeure : tout s'y harmonisait, avec une incomparable délicatesse, jusqu'à la couleur du feuillage et de la maison en grès rose.

Parcourant ainsi la montagne et les champs, parlant avec les vieux paysans, Pierre comprenait tout ce que la France avait perdu. Il le comprenait mieux que moi, car, moi, je n'aimais l'Alsace, pays de mon enfance, qu'avec mon cœur. Lui, il l'aimait encore avec sa raison. Il m'expliquait pourquoi fidèlement nous devions, chaque année, y habiter quelques mois. Notre présence fortifierait le souvenir de la France, et c'était à nous, à nos amis, — à tous ceux enfin que notre maison recevrait, — de montrer par nos manières et par notre bonté combien la civilisation fran-

çaise était supérieure à l'allemande. Le gendarme ne pourrait jamais nous empêcher de parler de la France, aux petits Alsaciens... Nos enfants continueraient la même œuvre et, Alsaciens de France intimement unis aux Alsaciens d'Alsace, maintiendraient entre l'Alsace et la France les liens les plus puissants... Nos enfants!...

X

Nos enfants! Que de projets nous formions, avant leur naissance, et que de rêves nous caressions! Les projets ne se réalisent pas, et les rêves demeurent des rêves.

Dans ce petit carnet en cuir jaune, marqué au chiffre de Suzanne, que j'ai retrouvé dans la chambre de ma fille, le jour de son mariage, et où elle consignait en phrases laconiques ses impressions à la fois et ses occupations, certaines pages datent de sa quinzième année :

— Je m'ennuie, écrit-elle, à Ringen... Que Ringen est ennuyeux!... On y vit dans la solitude... Il n'y a pas de tennis... Maman ne veut pas acheter une automobile. Elle veut garder ses vieux chevaux... J'ai reçu une lettre de mon amie Jeanne; elle est à Trou-

ville, elle a bien de la chance; elle s'amuse beaucoup.

Suzanne est née seize mois après mon mariage.

Nous avions loué, à Passy, une maison avec un jardin. A cette époque, en 1885, Passy était encore bien éloigné de ce qu'on appelle le vrai Paris, et en y habitant on habitait presque la campagne. On s'y retirait à l'ordinaire quand on atteignait la vieillesse et qu'on voulait vivre loin du bruit. Aussi, ni les critiques, ni les railleries ne nous furent épargnées. Mais nous y demeurions indifférents, tant nous étions sûrs de notre bonheur.

J'avais tout de suite préparé dans cette maison la chambre de notre enfant, et nous l'avions meublée tous deux avec les meubles qui, autrefois, servaient à nos propres chambres.

Cet enfant, il est vrai, n'était pas né, mais je ne doutais point que je l'aurais, puisque j'étais mariée. Si, deux jours après mon ma-

riage, mon mari m'avait dit : « Nous aurons demain un enfant », je l'aurais cru peut-être.

Enfin, je connus que je serais mère; j'éprouvais une joie à la fois puérile et grave, de l'inquiétude, du ravissement, de la surprise, et je ne pouvais me représenter cet enfant que je portais qu'âgé de deux ou trois ans, petit garçon en maillot ou en costume de marin, petite fille en robe blanche, avec de longs cheveux blonds et bouclés. Mon mari désirait un garçon, naturellement; moi, je n'avais pas de préférences : je voulais seulement que cet enfant ne fût pas le seul, car j'ai toujours pensé que rien n'offre un tableau plus charmant qu'une jeune mère autour de laquelle la confiance presse de petits garçons et de petites filles. Elle va, elle vient, elle est jolie encore et jeune, et, près de ses jupes, un petit monde s'agite, protégé, amusé, heureux. Il faisait beau aussi que ma mère et mon mari et papa m'accablassent de recommandations : je me sentais très forte d'abord, et ensuite quoi de

plus naturel que mon état, et, puisqu'il était si naturel, pourquoi prendre tant de précautions? J'en pris si peu que Suzanne naquit plus tôt que le médecin ne le pronostiquait. Tout était prêt cependant : j'avais moi-même taillé et cousu la layette. Nous allions partir pour Ringen, afin qu'elle y vît le jour, mais elle voulait être une petite Parisienne, et elle hâta un peu son arrivée pour y réussir.

Il faut que je fasse un grand aveu ; je m'attendais à une prodigieuse émotion. Le premier enfant, combien sa naissance doit bouleverser le cœur d'une jeune mère! Quel orgueil aussi elle doit provoquer, et quelle tendresse épanouir! Maman m'apporta Suzanne. Je regardai ce petit être avec étonnement : eh quoi? c'était là ma fille! Qu'elle était petite, et qu'ils étaient petits ses petits pieds et ses petites mains! Sa main, surtout, me remplissait de stupéfaction, si petite et pourtant si joliment faite, avec ses petits doigts roses et ses petits ongles si brillants!

Ma mère souvent m'avait dit :

— Ah! quand tu entendras le premier cri de ton enfant...

Suzanne était à mon côté, sur le lit, encore tenue par ma mère; elle se mit soudain à crier, et ses cris, qui résonnaient en moi, réveillaient les souffrances que j'avais endurées et qui me laissaient encore si abattue. Je renversai la tête, des mots s'arrêtèrent sur mes lèvres : « Enlevez-la, éloignez-la. » Je ne les prononçai pas, mais ma mère devina et emporta Suzanne.

Je n'ai goûté que deux ou trois jours plus tard cette joie annoncée, une joie où il entrait beaucoup de fierté, la fierté d'avoir souffert, et la fierté de posséder quelque chose qui n'était pas seulement à moi, mais de moi. Néanmoins dans ces deux ou trois semaines qui suivent la naissance, la mère ne joue qu'un rôle assez effacé. Il y a la mère de la mère, il y a sa belle-mère, il y a la sœur garde-malade, il y a la nourrice, il y a le médecin. Comme la mère est convalescente, chacun s'occupe de l'enfant : de temps en temps on le prête un peu à la mère,

pour quelques minutes, par faveur. Ce sont les grand'mères ou la chère sœur qui l'emmaillotent, le démaillotent, le bercent, le calment, et l'on croirait que ce sont elles qui l'ont mis au monde. Je n'aimai vraiment ma fille, que seule enfin avec elle, lorsque la responsabilité de sa vie pesa sur mes bras. Encore aujourd'hui je ne me rappelle pas, sans que des larmes me mouillent les yeux, la première fois, où, la serrant dans mes bras, je la promenais pour l'endormir. Qu'il me tardait de l'entendre m'appeler maman! Un jour je m'imaginais saisir ce mot sur sa bouche : ce n'était qu'un inintelligible balbutiement, mais je répétai, comme si elle l'avait prononcé : « Maman... maman... »

Quelle mère naïve j'étais!

Je me souviens qu'un matin je tremblai d'épouvante. Je découvre sur le crâne de Suzanne un petit endroit mou, où s'interrompait l'ossature du crâne. Je tâte plus longuement. Si j'avais pressé, mon doigt se fût enfoncé. Et puis, il y avait un battement étrange. Mon mari était à son bureau; j'avais envoyé la

nourrice faire une course. Affolée, je dépêche vers le médecin un domestique. Déjà ma stupide ignorance évoquait Suzanne infirme. Le médecin arrive. Devant mon visage, il s'alarme :

— Qu'est-ce qu'il y a, madame ?

— Ah ! docteur, c'est horrible !

Je le conduis au berceau, et je pose sa main sur ce petit endroit mou, où continuait la même pulsation.

— Vous voyez, docteur, il manque là quelque chose... c'est très grave... il y a un trou.

Il me considéra en souriant : c'était un vieux médecin, ami de la famille, et qui m'avait reçue à ma naissance.

— Rassurez-vous, chère madame, c'est la fontanelle.

— La fontanelle ! la fontanelle !

Je n'avais jamais entendu ce mot.

— Oui, madame, expliqua-t-il, la fontanelle ou partie membraneuse que présente le crâne avant son entière ossification.

Le moindre malaise d'ailleurs me boulever-

sait. La gorge un peu enrouée, un soupçon de fièvre, un léger mal de tête, et, malgré les sages avis de la nourrice, je redoutais les plus graves maladies : c'était le croup, c'était une bronchite, c'était une méningite... Je courais dans le cabinet de mon mari, je m'emparais du Larousse, je cherchais l'article qui expliquait la maladie appréhendée, et toujours mes yeux découvraient sur le corps de ma fille les signes infaillibles qu'indiquait le dictionnaire : la maladie ne faisait que commencer, mais elle commençait... Enfin le médecin arrivait... me calmait... se moquait.

Je ne rougis pas de toutes ces craintes ridicules; je regretterais plutôt qu'elles ne me soient plus accordées :

— Marthe, continuait à me dire maman, tu n'es pas raisonnable...

C'est vrai, je n'étais pas raisonnable... je ne l'avais jamais été... pouvais-je m'y contraindre maintenant? « Mademoiselle trop de cœur », m'appelait parfois naguère mon oncle Gonneville... « Maman trop de cœur », aurait-il dit, s'il avait encore vécu.

Tout me ravissait d'ailleurs, avec la même facilité que tout m'alarmait : le bain du matin, alors que Suzanne, battant l'eau de ses mains, riait de ce rire fou des enfants, si communicatif que bientôt sa nourrice et moi nous riions comme elle ; la première mèche dorée que j'avais formée de ses cheveux frisés et qui, ramenée sur son front, dépassait la ruche de son chapeau.

Tous les après-midi je sortais avec nounou, suivant la température, tantôt dans le coupé, tantôt à pied, la nourrice poussant la petite voiture où reposait Suzanne, et nous gagnions par la Muette l'avenue du Bois. Il n'y avait pas sur la terre une jeune mère plus fière que moi : assurément chaque passant admirait ma fille, bien qu'on la distinguât à peine sous ses couvertures et ses voiles... assurément aussi chaque passant lisait mon bonheur sur mon visage...

En vérité, je sentais — et je n'avais pas tort — que, devenue mère, j'étais devenue quelqu'un de très important... Mes amies ne

me comprenaient pas, et se plaignaient : on ne me voyait plus, je ne faisais plus de visites... si j'avais une nourrice, n'était-ce pas justement pour qu'elle me remplaçât auprès de ma fille? J'avais un peu l'air d'une modeste bourgeoise. Tant mieux! la meilleure des nourrices ne vaut pas une mère, et puis c'était ma joie que de ne pas quitter Suzanne.

Le soir, quand Pierre rentrait :

— Eh bien, demandait-il avec une tendre gaieté, qui est-ce qui a encore admiré Suzanne aujourd'hui ?

Je racontais :

— Un gardien du Bois, en aidant la nourrice à porter la voiture sur un trottoir, l'avait complimentée de la petite...

Ou bien :

— Sur l'avenue, comme nous étions arrêtées, une jeune femme avait souri à Suzanne...

— Ma pauvre enfant, disait maman, si elle était là, mais toutes les jeunes mères se figurent des choses pareilles...

Elle hochait la tête et répétait :

— Tu ne seras donc jamais raisonnable!

Quand, trois ans plus tard, je mis au monde un gros garçon, qui fut nommé Paul, on s'inquiéta dans la famille... « Cette pauvre Marthe, qui n'avait pas assez de toutes les heures de la journée pour les consacrer à sa fille, comment ferait-elle, maintenant qu'elle avait un fils? » Mon Dieu, tout s'arrangea le mieux du monde : je vécus avec deux enfants, au lieu de vivre avec un seul, tout simplement, et rien, grâce à leur légère différence d'âge, ne fut changé dans mon existence.

Il ne faudrait pas croire cependant que les soucis d'une double maternité rendissent notre intérieur moins agréable ou moi-même moins élégante.

Une de mes cousines, qui n'avait qu'une fille, s'en occupait avec une passion si absolue, et si maladroite aussi, qu'elle ne réussissait jamais à être coiffée et habillée pour le déjeuner, et que, ne surveillant rien dans sa maison, elle y laissait les domestiques installer un désordre souverain.

L'amour de mes enfants ne touchait pas l'amour que j'avais pour mon mari : l'un n'était que le prolongement de l'autre, et tous deux se complétaient en se fortifiant... Jeune fille, il me paraissait que mon amour pour Pierre ne pourrait jamais s'accroître, tant il était grand, et j'ai encore plus aimé Pierre quand j'ai eu mes enfants... Ils étaient, en effet, l'image même de notre tendresse, et ils nous apportaient une nouvelle et puissante raison de vivre... Ils nous représentaient des années dont nous nous souvenions à peine, et ils contenaient tout l'avenir. Encore plus unis par eux, nous partagions, Pierre et moi, la joie et l'inquiétude qu'ils nous causaient...

Jamais nous ne nous couchions, sans entrer dans leurs chambres pour les voir reposer; nous ouvrions la porte doucement, en cachant avec la main la lumière, et doucement encore nous avancions... Ils dormaient, leurs petits poings fermés un peu recouverts par le feston de la chemise, les lèvres allongées par une petite moue, leur figure ronde, innocente et

fraîche, et nous demeurions là, appuyés l'un sur l'autre, à les contempler, émus d'un bonheur que rien ne peut exprimer.

Suzanne, qui était assez délicate, dut, vers sa sixième année, prendre, par ordre du médecin, des leçons de gymnastique, rue du Colisée. Nulle autre personne que moi ne l'y accompagnait. La leçon finie, nous remontions à pied les Champs-Elysées. Il fallait que Suzanne, après ses exercices, ne se refroidît pas. Alors, toutes deux, si mon mari n'avait pu nous rejoindre, et tous trois, s'il l'avait pu, nous jouions à cache-cache derrière les arbres, sans nous soucier des passants, et comme s'il n'y avait, du rond-point à l'Étoile, que Pierre, ma fille et moi... Mais une fois rentrés chez nous, quelle bonne fatigue, quel appétit, et quelle gaieté!

Ainsi les années s'écoulaient. Suzanne grandissait, la petite fille peu à peu s'évanouissait... Il fallait allonger ses robes, ne plus lui laisser les cheveux épandus sur le dos... Sa toilette commençait à la préoccuper. Son ins-

titutrice la jugeait très intelligente. Son frère se dépêchait de pousser, pour la dépasser... Ils s'entendaient tous deux à merveille, trop bien même peut-être, car Suzanne subissait l'influence de ce garçon ardent, téméraire, risque-tout, qui à dix ans ne rêvait que d'explorations africaines, parlait automobile comme un mécanicien et achetait les revues scientifiques pour y suivre avec enthousiasme les premiers essais de l'aviation. Il avait ainsi dégoûté, par ses moqueries, Suzanne de tout travail à l'aiguille, et lui avait donné par son exemple le goût des sports...

Et soudain, un jeudi, dans ce calme bonheur, un matin de printemps, vers midi, par un jeune soleil, un corps qu'on rapporte dans une voiture d'ambulance, le corps de mon mari... Pierre était parti une heure plus tôt, à cheval, pour le Bois... Devant la grille du jardin, comme il s'était mis en selle, il se penchait encore vers moi et baisait la main que je lui offrais. Mes enfants étaient près de moi, un peu tristes, parce qu'il n'avait pas voulu les

emmener avec lui, comme il le faisait souvent, sur deux petits chevaux de manège, mais ce matin il avait envie de sauter.

— Faites bien attention! lui dis-je.

Il sourit, tendre à la fois et raillant ma prudence. Quand je le revis, il était déjà dans le coma... Que s'était-il passé? Ses amis m'ont raconté qu'après avoir sauté une haie au tir aux pigeons la jument avait buté, et que Pierre, désarçonné du coup, avait été lancé, la tête en avant, contre un amas de grosses pierres que la négligence avait entassées là. Son chapeau ne l'avait même pas protégé, car il était tombé, dès que la bête avait buté... Maintenant Pierre n'avait plus que quelques heures à vivre, et il ne me reconnaissait pas, il ne me voyait pas, il ne m'entendait même pas. On l'avait étendu sur son lit, qui était très bas; maman et papa étaient venus; deux médecins aussi étaient accourus; rien de ce qui m'entourait n'existait. A genoux, devant lui, je tenais une de ses mains, je touchais son corps de mes bras misérables, je l'appelais par

son nom, je ne pouvais croire et cependant je savais que tout était fini. Et, cruauté de notre impuissance à diriger nous-mêmes les profonds mouvements de notre être, tandis que je me désespérais, ma mémoire, à laquelle je ne commandais plus, me présentait, à travers mes larmes, les plus chers paysages de Ringen, les paysages de mon enfance, paysages de mon amour, paysages de mon bonheur.

Une main se posa sur mon épaule, et la voix de mon père me dit :

— Marthe, tes enfants sont là.

Je me relevai.

— Maman, maman, balbutièrent Suzanne et Paul.

Je les avais oubliés.

Eux pourtant devaient me rattacher à la vie.

XI

J'avais ramené le corps de mon cher mari à Ringen, selon un désir qu'il avait souvent exprimé, et je restai là jusqu'en novembre.

Je serais morte, si je n'avais eu mes enfants : j'ai vécu non seulement pour eux, mais par eux.

Suzanne atteignait sa quinzième année.

Toute enfant, elle était toute ronde et n'endurait jamais, sans crier ou pleurer, que je la quitte; dès que je revenais, elle se blottissait contre ma poitrine avec une telle passion, qu'on ne l'enlevait de mes bras qu'en déchaînant une colère affreuse. C'était maintenant presque une jeune fille, très mince, un peu maigre même, mais aimant les sports, musclée, avec un corps de jeune garçon qui se passait

de corset. Son cou souple portait haute et fière la tête; ses cheveux, d'un blond doré à la fois et cendré, nattés et attachés en catogan sur la nuque, se relevaient à la chinoise, découvrant tout le front et s'harmonisant de la plus rare façon avec ses yeux noirs, vifs, au regard un peu dur. A la moindre contrariété, deux lignes volontaires se dessinaient au-dessus du nez, entre les sourcils. Elle était charmante, mais sans vanité, même sans coquetterie : elle regrettait, par exemple, que ses cheveux ne fussent pas coupés courts, car les instants que la femme de chambre consacrait à la coiffer l'excédaient. Au reste toute contrainte l'irritait, et elle ne pouvait jamais cacher son irritation. Je me désolais de son air trop décidé, de son ton facilement tranchant, de son sourire un peu ironique. En vain la réprimandais-je : son désir de me plaire cédait à sa nature et souvent, à entendre une de ses réponses trop brusques ou une de ses affirmations trop catégoriques, je me figurais écouter une personne plus âgée que moi, et non ma fille.

Ce fut cette année-là que j'éprouvai combien peu me ressemblait Suzanne.

Jusqu'alors les traits propres de son caractère se confondaient pour moi avec les traits communs aux enfants. Dans ce long séjour à la campagne, dont notre deuil augmentait encore la solitude, il fallait vivre un peu de soi-même. Sans doute c'est beaucoup demander à une jeune fille de cet âge, et pour ma part, je n'ai jamais prisé les âmes qui nourrissent, comme on dit, une vie intérieure. Mais il était aisé de vivre de ce qui nous entourait : du moins, jugeant par moi-même, je le croyais : la nature nous offrait sa beauté, sa richesse, son calme, et sous les ciels changeants les changeants aspects de son visage, et tous ses souvenirs.

Je m'aperçus vite que Suzanne s'ennuyait. Quand elle avait fini de travailler avec son institutrice, elle ne savait où se prendre... rien ne l'attirait de ce qui m'avait naguère amusée ou ravie. Lorsque je lui montrai ma vieille barque, qui, à l'amarre sous des feuil-

lages et envahie par les mousses et les herbes, mourait lentement et que je lui racontai tout ce qu'elle avait porté de rêves, Suzanne sourit avec une compassion un peu dédaigneuse. En vain avions-nous depuis la naissance de ma fille passé tous les étés et la moitié de l'automne à Ringen : née à Paris, Suzanne demeurait une Parisienne. Son frère, qui se perfectionnait en Bavière dans la langue allemande, n'était plus là pour l'associer à ses jeux violents... Elle détestait coudre ou broder; elle ne s'intéressait pas au village, et, quoique très gentille avec les paysans quand elle les rencontrait, elle aurait très bien habité Ringen sans leur donner une pensée. Je laisse à deviner si elle méprisait la pêche aux écrevisses et la pêche aux grenouilles, distractions enfantines. Enfin elle n'avait pas d'imagination et la réalité lui apparaissait dans sa vérité nue : elle n'y ajoutait rien d'elle-même qui l'embellît ou seulement la transformât.

De là ce besoin du nouveau que je commençais à sentir en elle si fort, parce qu'on se

figure que le nouveau contient des sources abondantes d'émotion ou de plaisir. De là, aussi, cet éloignement à se mettre en peine pour de petits sujets quotidiens : on ne veut s'agiter que pour des sujets considérables. Une femme du village accourut un jour au château : ses enfants s'étaient grièvement brûlés, le médecin habitait à cinq kilomètres, elle venait me demander des remèdes. Je n'étais pas là ; Suzanne partit avec elle. Quand je rejoignis ma fille chez la paysanne, Suzanne avait lavé les plaies à l'eau de chaux, elle les avait préservées du contact de l'air, elle avait agi enfin avec une science qui me déconcerta, et, loin d'être rebutée par la chair boursouflée et son odeur, avec une sorte de joie. Ce fut elle qui pansa les petits jusqu'à la guérison, si habile et si délicate que le docteur se débarrassait de tous ces soins sur elle. Cependant, si Suzanne traversait le village, elle n'avait pas l'idée d'échanger quelques mots avec les paysans sur les récoltes ou les vignes.

Il n'y a pas d'enfants brûlés tous les jours,

et Suzanne s'ennuyait. Je lui conseillai d'écrire son journal, et me proposai en exemple. Elle ne déguisa pas d'abord son étonnement :

— Eh quoi! elle relaterait chaque jour ses actions, ses pensées, ses impressions. Et pour qui? pour elle! Et pourquoi? pour son plaisir!... c'était donc un plaisir!...

Elle y consentit pour ne pas m'affliger. Oh! cela ne dura pas longtemps. J'ai conservé ce premier journal : il a tout juste cinq pages et il débute ainsi :

— Maman m'a conseillé d'écrire mon journal. J'obéis... Qu'est-ce que je vais bien écrire?...

On dirait d'un pensum que je lui inflige. De petites phrases courtes qui suent la lassitude :

— J'ai été à la messe, ce matin, à neuf heures... Nous avons déjeuné à midi... J'ai lu un roman anglais... Mademoiselle est tombée dans le parc et s'est donné une entorse...

Un soir, tandis que nous étions dans le salon, Suzanne se leva du fauteuil où elle lisait,

avec un air si désolé, que je lui demandai :

— Mais où vas-tu donc, ma petite, avec cette mine-là?

— Je vais, répondit-elle en faisant la moue, écrire mon journal.

— Mais, mon enfant, m'écriai-je, si ce journal n'est pour toi qu'un supplice, il ne faut pas le continuer... J'espérais que cela te divertirait... Je me suis trompée, voilà tout.

— Vraiment, dit-elle, toute réjouie, tu n'exiges pas que je le poursuive?

— Mais non.

— Ah! tant mieux!

Elle était dans mes bras, contre mon cœur, reconnaissante d'un grand bonheur.

— Alors, lui dis-je, en souriant, et tout de même au fond de moi mélancolique, il ne t'amusait pas, ce journal?

Elle croisa ses mains et secoua la tête :

— Oh! non, maman.

Pourtant, plus tard, trois ans plus tard environ, Suzanne a acheté ce carnet en cuir jaune qui est là devant moi. Il note surtout des

heures de cours, de conférences, de jeux sportifs, des rendez-vous avec des amies le matin, pour faire du « footing » au Bois, — du footing! — ce que nous nommions simplement, nous, marcher — ou l'après-midi pour visiter une exposition, jouer au golf, prendre le thé chez Rumpel, chez Colombin, dans un Palace quelconque; enfin le carnet d'une jeune fille entre 1905 et 1912, Parisienne et très occupée. Mais, de temps en temps, par quelques lignes d'une grande écriture régulière, le caractère de Suzanne se révèle plus longuement :

« ... Maman me racontait hier que, petite fille, elle appelait de tous ses vœux le jour où elle s'habillerait comme une dame; en attendant ce jour fortuné, elle attachait à sa robe, pour simuler une traîne, quand elle se trouvait seule, un morceau d'étoffe ou du papier... Voilà un désir qui me tourmente peu... je n'ai même ressenti aucune joie, quand la couturière a allongé mes robes.

« ... Notre génération ne sait pas mentir :

nous disons ce que nous pensons, et nous montrons ce que nous éprouvons, et ainsi nous affirmons notre caractère.

« ... Le 1er janvier est un jour assommant ; il faut embrasser de vieux parents, oncles, tantes, cousines, être embrassée par eux, répondre à leurs questions. Sous prétexte qu'on ne les voit guère le reste de l'année, ils vous examinent, à l'égal d'une bête curieuse... Ils s'affligent de constater que je ne leur ressemble pas ; maman les écoute, les approuve secrètement et s'afflige aussi.

« ... J'ai dîné hier à côté de mon cousin Raoul : il est stupide. Il se lamentait, parce qu'il avait tué son premier chevreuil ; quelle âme sensible ! « Ah ! disait-il, quand j'ai vu ce chevreuil arrêté tout près du sentier, le courage m'a manqué. — Mais tirez donc, monsieur, m'a dit le garde... J'ai pressé sur la gâchette, le coup est parti, le chevreuil est tombé, mais je n'étais pas fier, et je n'ai même pas avancé d'un pas pour regarder ma victime. » Il ne veut plus chasser... Après avoir

tourné quelques compliments sur ma « toilette », il m'a demandé si, comme certaines jeunes filles qu'il rencontre dans le monde, je serais capable de faire une robe... Moi, qui ne sais même pas bien conduire une aiguille ! J'ai dit cela très haut. On a ri, il y a eu aussi des « ah » stupéfaits, des « oh » révoltés, et maman m'a considérée sévèrement.

« — Suzanne, ma petite, on n'avoue pas ces choses-là.

« Mon oncle aussitôt a déploré l'éducation moderne : « De mon temps... de mon temps... » chacune de ces phrases débutait ainsi. De son temps les jeunes filles n'étaient que perfection : il exagère ; aujourd'hui les jeunes filles ne sont que défauts : il exagère encore. Après dîner, on a dansé. Mon oncle a déploré les danses modernes : il a célébré la mazurka, la scottish, la valse à trois temps ; son indignation commençait avec le boston, et se changeait en fureur avec le tango. J'ai dit que j'avais mal à la tête, afin de regagner ma chambre...

« ... A vingt ans, je demeure pour maman une petite fille. Pour maman, mon Dieu, je veux bien, car c'est de la tendresse... mais que les oncles et les tantes, et les vieilles dames, qui sont mes parentes éloignées, sans que je sache même à quel hypothétique degré, me traitent ainsi, non, je ne peux pas l'endurer... Ils parlent toujours de leur expérience... L'expérience, c'est le résultat de la vie; or, ils n'ont pas vécu; leurs années se sont écoulées dans de petites habitudes tranquilles, et ils ont toujours redouté de se pencher à la fenêtre pour regarder ce qui agitait la rue... J'ai bien plus d'expérience qu'eux... Et puis l'expérience, c'est en somme la peur; pour vivre — pour vivre fortement — il ne faut pas avoir d'expérience.

« ... J'aime le mouvement... Maman, pour me retenir à la maison, m'a arrangé un petit salon charmant, pour moi seule. J'ai essayé de m'y enfermer quelques heures, car je voudrais la contenter; au bout de quelques minutes je bâillais. Maintenant j'invite parfois mes amies

à y prendre le thé, mais je préfère le prendre dehors, au milieu du bruit, des lumières et de la foule.

« ... Mon peu d'inclination pour le mariage ébahit maman. J'ai vingt-deux ans : à cet âge, elle était mariée depuis un an, et elle juge qu'elle s'est mariée un peu tard. Pourquoi serais-je pressée de me marier? Je suis très heureuse, assez libre, sans soucis et sans responsabilités... Mariée, je pourrai, sans doute, faire des choses qui sont interdites à une jeune fille... les petits théâtres, les soupers, tous les livres... peuh! tout cela ne me tente pas follement. Mais j'aurais un compagnon qui, malgré toutes les belles promesses des fiançailles, ne tardera pas à vouloir m'imposer sa volonté. Or, s'il veut toujours commander, je me révolterai; si c'est moi qui commande toujours, je le mépriserai. Où trouver un mari intelligent sans pédantisme, mondain sans snobisme, de goûts sportifs... qui ne sera pas jaloux, qui aimera voyager, qui respectera ma liberté? Parmi les jeunes gens que je connais, je n'en

distingue pas un seul à qui je confierais mon bonheur : je discerne toujours leurs ridicules avant leurs qualités. Et pourquoi ne resterais-je pas vieille fille?.. Une vieille fille qui a de la fortune, aujourd'hui, c'est tout autre chose que les vieilles filles des vieux romans... Liberté absolue, point de maris pour les gêner, nulle préoccupation d'avenir, pas d'enfants pour leur créer des émotions, des peines. Elles vont où elles veulent, arrivent et partent quand elles veulent, aujourd'hui à Paris, demain à Rome, après-demain en Égypte, ensuite au Japon... Personne ne se moque plus d'elles : on les traite comme on traite les vieux garçons. Si je me faisais vieille fille.

« ... Vivre, vivre, par tout ce qui est extérieur, tout ce qu'apporte le jour qui passe, différent de la veille, avec toutes les surprises du lendemain.

« ... Ce n'est pas la peine de vivre, si l'on ne vit pas intensément.

« ... Mon amie Jeanne prétend que la vie

est une fantaisie. Beaucoup de littérateurs, romanciers ou auteurs dramatiques, et d'artistes fréquentent le salon de sa mère : c'est le seul salon où j'ai plaisir d'aller, car je ne m'y ennuie jamais. Là on est intelligent, on est de son époque, on discute sur tout; rien ne résiste à la critique; parfois même les discussions sont vives. Hier on y parlait d'un scandale qui agite le monde universitaire. Les femmes proclamaient le droit souverain de l'amour, les hommes le droit souverain au bonheur. L'épouse trahie n'éveillait aucune sympathie, car elle se bornait à être bonne épouse et bonne mère; sa rivale, au contraire, belle, célèbre, ne trouvait qu'excuses et approbations. Un seul homme, très jeune encore, a défendu le foyer, la famille, ridiculisé le droit à l'amour et le droit au bonheur : il n'a obtenu aucun succès. On le considérait même avec quelque pitié.

« ... Tante Laura se lamente, parce que ses confitures sont manquées; en vain les a-t-elle faites elle-même, comme toutes les années.

Que ne les achète-t-elle chez Potin! elle s'épargnerait cette douleur. »

Les proverbes, qui expriment, dit-on, la sagesse des nations, ne sont pas toujours vrais. *Tel père, tel fils,* en voilà un auquel je ne crois plus. Moi, qui faisais encore mes confitures moi-même, j'aurais compris et plaint tante Laura.

XII

Suzanne avait, comme moi, naguère, une institutrice. Mais cette institutrice ne suffisait pas à son éducation : elle n'était guère qu'une répétitrice qui accompagnait ma fille aux cours. Ces cours n'étaient pas, ainsi qu'au temps de ma jeunesse, de braves cours familiaux où une vieille dame enseignait, maternellement, la littérature, l'histoire et un peu de sciences, — à moins que ce ne fût un vieux monsieur à cheveux blancs qui avait déjà seriné les mêmes choses à nos mamans. Le siècle avait marché : des hommes, professeurs notoires, faisaient à nos enfants, du haut d'une chaire, ainsi que dans une faculté, ce qu'on appelle pompeusement des conférences, et nos enfants, pareils à des étudiants, prenaient des notes. Nulle explication : un professeur parle,

les crayons des élèves courent sur le papier, le professeur cesse de parler, salue et s'en va. Mais c'était « chic » d'aller à ces cours...

J'étais stupéfaite aussi de tout ce qu'on leur apprenait, et que j'ignorais.

Il naissait et se développait chez Suzanne un individualisme qui m'inquiétait. L'individualisme aura été pour la France le grand fléau des vingt dernières années du dix-neuvième siècle et des toutes premières du vingtième. Les Français de mon époque avaient encore été élevés dans cette idée que l'intérêt de la nation dépasse infiniment l'intérêt de chaque individu, et que le second doit être, quand il le faut, sacrifié sans regret et sans hésitation au premier. Tout en n'étant qu'une femme, je me rends bien compte que, pour un pays qui se veut fort, c'est là un principe fondamental. Mais, après les années employées à préparer inutilement une revanche de 1870, les théoriciens de l'individualisme, étrangers pour la plupart, ont prêché que la vie individuelle possédait une valeur incomparable, et

que seul le bonheur de l'individu importait : doctrines écoutées avec complaisance, parce qu'elles flattent les appétits et les passions et qu'elles autorisent chacun, sous couleur de philosophie, à se désintéresser de ses compatriotes et de sa patrie. Elles perçaient jusque dans les cours que suivait Suzanne, édulcorées, certes, mais enfin réelles. Sans doute, l'esprit de ma fille ne s'aventurait pas jusqu'aux extrêmes limites de ces théories, et la pauvre petite eût été consternée si on lui avait démontré où elles aboutissaient. Mais enfin j'étais effrayée de l'assurance que Suzanne avait en elle-même, en son intelligence, en son savoir. Elle admettait encore difficilement qu'on entravât un de ses désirs ou qu'elle dût se gêner pour quelqu'un; elle avait le goût naturel de l'indépendance. Oh! tout cela, gentiment, tendrement. Mais, enfin, je ne me reconnaissais pas en ma fille.

« Il faut vivre sa vie. »

En feuilletant ce petit carnet de Suzanne,

voilà ce que je trouve encore. Il n'y a d'écrit sur toute la page que cette courte phrase. C'est bien peu, et pourtant c'est beaucoup. Que de pensées, que de désirs, que de résolutions sont contenus dans ces quelques mots ! Ce n'est pas seulement un caractère qu'ils expriment, mais toute une époque.

Cette phrase, je l'ai souvent entendu prononcer par de jeunes femmes, et toujours avec le même saisissement.

Elles parlaient d'une femme qui avait quitté son mari, abandonné ses enfants, et qui bientôt se remarierait. Elles la blâmaient un peu d'abord, puis elles haussaient les épaules :

— Après tout, disaient-elles, ne lui jetons pas la pierre : il faut vivre sa vie.

Elles parlaient d'un homme âgé, qui, père de grandes filles, menait une existence trop légère, si légère qu'il ne craignait pas de recevoir à sa table la dame de son cœur et d'en faire même l'amie de ses enfants. Elles le critiquaient, elles raillaient son ardeur de cinquan-

tenaire, puis, à demi riant, à demi sérieuses elles disaient :

— Après tout, il a raison; il faut vivre sa vie.

C'était la grande excuse, l'excuse contre quoi rien ne prévaut, l'excuse devant laquelle chacun doit s'incliner. La recherche du bonheur est le seul but des efforts, et, comme la recherche du bonheur n'est aujourd'hui que la recherche du plaisir, on discerne où cela conduit.

Un soir, où je m'étais laissée entraîner à souper dans un cabaret à la mode, on me désigna à la table voisine une jeune Américaine. Elle était fort jolie, et pouvait compter à peine vingt années. Les coudes sur la nappe, elle fumait une cigarette blonde; de temps en temps elle tournait dans sa coupe de champagne une sorte de spatule, dont le mouvement enlevait au vin son gaz. Elle était fiancée depuis deux ans, et, tandis que son futur mari restait aux États-Unis pour travailler, elle venait chaque été à Paris courir, en compagnie d'autres

jeunes gens, les théâtres, les concerts, les restaurants et les champs de course. Elle connaissait par leur nom toutes les demi-mondaines qui étaient là, et il s'en fallait de bien peu qu'elle ne leur adressât de petits signes amicaux. Je ne veux point avancer que nos jeunes filles françaises ressemblent à cette jeune fille américaine, mais je ne doute pas que la vue, et aussi la fréquentation fortuite de ces libres étrangères d'outre-mer, n'aient exercé sur elles une fâcheuse influence. Les vieux Français assuraient que la jeune fille était un être à part, ignorante, candide, et que son charme infini naissait justement de cette ignorance et de cette candeur. Fleur éclatante et fragile, ils la protégeaient contre tous les dangers du ciel et de la terre, ils l'entouraient de soins, ils la surveillaient, ils la cachaient et ils lui cachaient la réalité. Nos jeunes filles d'à présent ne veulent point de cette sollicitude. La pratique des sports, le vif sentiment qu'elles ont de leur personnalité, la comparaison des mœurs françaises et des autres, développent en elles le

besoin de ne plus être traitées selon des règles spéciales. Il est fini, le temps des petites filles à qui l'on donne la confiture en tartines.

Sans doute, certaines réformes me paraissent utiles, et, par exemple, j'estime très raisonnable qu'on inculque à nos jeunes filles les éléments du droit et des notions ménagères. Suzanne s'en allait trois fois par semaine aux environs de l'Étoile, dans une institution nommé le Home, où une maîtresse suédoise et diplômée lui enseignait cette science du ménage que Montaigne affirme quelque part la plus utile et honorable occupation d'une mère de famille. Autrefois, il est vrai, nous apprenions à la maison même tout ce qui concernait la tenue d'une maison : c'était, je crois, la vraie méthode, mais elle n'est plus en faveur. Après avoir confectionné un plat, ou drapé un rideau, ou recueilli quelques préceptes sur les bons maîtres et les bons serviteurs, Suzanne écoutait dans une salle voisine un jeune maître de conférence exposer à ses

auditrices la condition légale de la femme. Soit; depuis la mort de mon mari, j'ai souvent souffert de mon ignorance juridique. Mais quelle nécessité de bourrer ces jeunes cerveaux de physique et de chimie ou de leur révéler les mystères de l'algèbre? et si la littérature est une chose excellente et agréable, quel besoin, pour être une honnête femme, bonne épouse, bonne mère et qui sache rendre plaisant son intérieur, de disserter avec subtilité sur les tragédies de Voltaire ou les romans de Mme de Staël? Quand je me plaignais d'une instruction si vainement étendue, Suzanne ne me dissimulait pas que j'étais une retardataire. Elle citait avec orgueil certaines de ses compagnes qui préparaient non seulement leur baccalauréat ès lettres, mais encore leur baccalauréat ès sciences, et qui manifestaient l'intention de passer plus tard tous les examens de droit ou de médecine.

Je me taisais, craignant trop d'avoir un jour une fille bachelière, ou peut-être interne des hôpitaux.

Cependant il fallut bien suivre des cours d'anatomie.

Tout d'abord, la première fois que Suzanne m'en parla (elle atteignait sa dix-huitième année), je bondis. Des cours d'anatomie? comme un carabin! pourquoi pas tout de suite la mener à un amphithéâtre de dissection? C'était moi-même offenser sa pudeur, détruire son innocence : je refusai net.

Un an s'écoula, et Suzanne recommença ses supplications : toutes ses amies suivaient les cours d'anatomie, car elles voulaient toutes appartenir à la Croix-Rouge... elle seule, très humiliée, ne les suivait pas... Et qu'imaginais-je donc qu'elle y apprendrait? rien que de très simple, de très naturel... Plusieurs de ses camarades ne dessinaient-elles pas à l'Académie Léon, d'après le nu, et tout tranquillement, en bonnes élèves appliquées? c'était cependant autre chose qu'un cours d'anatomie. Enfin, pressée par elle et ses amies, je consentis, prévoyant que cette concession ne serait pas la dernière.

Ce fut encore au Home (car on y trouvait tout, depuis le cours de cuisine jusqu'au cours de littérature) que je conduisis Suzanne. Aux murs de la salle pendaient des planches anatomiques, horribles, rouges, blanches et jaunes, ventres ouverts, poitrines écartelées, membres écorchés, crânes à nu; un lit de pansement s'allongeait dans un coin, et en face de ce lit un squelette articulé fléchissait sur les jambes. Mon cœur se soulevait de dégoût; Suzanne s'assit, écouta, prit des notes, attentive, bien mieux, captivée. Durant l'année, le professeur expliqua la structure et le fonctionnement du corps humain, le diagnostic, la marche des principales maladies et la manière de les traiter; un médecin montrait à tendre les différents bandages, enseignait les principes de l'antisepsie, à secourir un blessé, à aider un chirurgien. Suzanne ne manqua pas une leçon, elle était la meilleure élève, et elle subit avec un beau succès les épreuves du diplôme.

Le diplôme conquis, Suzanne ne voulut pas se contenter de le posséder : puisqu'elle avait

un diplôme, elle tenait à l'utiliser. Plusieurs de ses amies, déjà diplômées, fréquentaient chaque jour un dispensaire, situé près de l'École militaire, sur l'avenue de la Motte-Picquet. Elle me prouva, par des arguments qui ne me convainquirent point, mais auxquels je cédai néanmoins, qu'elle ne devait pas se singulariser en dédaignant leur exemple.

De mon temps, nous nous bornions à faire la charité. Mot suspect aujourd'hui, car on prétend que faire la charité, c'est faire l'aumône. Or, l'aumône est trop souvent pour ceux qui la pratiquent un moyen facile de se débarrasser rapidement des devoirs que leur situation leur impose envers les malheureux. Il est convenu qu'une certaine fortune oblige à un certain chiffre d'aumônes : tant de revenus, tant d'aumônes. L'aumône payée, on est quitte envers la misère. Que de personnes non seulement sont en paix avec elles-mêmes, mais s'estiment et se louent, parce que dans la journée elles ont remis quelques sous aux pauvres ! Cette dîme légère prélevée sur les biens permet, une

fois qu'elle est versée, de ne plus penser à ceux qui souffrent. L'aumône, d'une part, loin de supprimer la barrière qui sépare le pauvre du riche, la consacre et la solidifie, car elle laisse toujours sensibles l'écart des rangs, la hauteur souvent même inconsciente de celui qui donne et l'infériorité de celui qui reçoit : bien plus, elle les rend plus sensibles encore, car elle entraîne quelque humiliation pour celui qui en est l'objet. De l'autre, — et c'est là peut-être le grief le plus grand qu'on lui adresse, — l'aumône ne sert à rien ni de rien : vite épuisée, elle ne soulage qu'un instant, ou quelques heures, n'abolit pas la pauvreté, et l'entretient. Elle encourage même à la paresse : dans toutes les grandes villes, de nombreux individus, sûrs de recueillir toujours de droite et de gauche quelques pièces de monnaie, préfèrent mendier plutôt que travailler. La vraie charité chrétienne ne consiste pas dans l'exercice de l'aumône : elle est tout entière dans ces paroles du Christ : « Aimez-vous les uns les autres. » S'aimer les uns les autres, c'est

ne plus croire qu'il y a dans la société des classes formées par les différences de naissance ou de ressources, mais croire que, si haut que le sort vous ait placé, on est le frère plus heureux de celui à qui le sort est cruel; s'aimer les uns les autres, c'est réaliser, aussi profondément qu'on le peut, la fraternité que Jésus prêchait.

Voilà ce qu'on dit; je ne disconviens pas qu'il n'y ait dans ces propos une âme de vérité. En tout cas, c'était ce que pensait Suzanne. Visiter les malheureux, les aider, les consoler, tout cela lui paraissait trop simple. Elle me citait souvent une jeune fille du monde qui, abandonnant sa famille, s'était installée dans un faubourg populaire et, vivant dans un atelier de menuiserie transformé en humble habitation, avait créé de nombreuses œuvres d'assistance maternelle et infantile, une école d'infirmerie, des logements hygiéniques à bon marché... Craignant que, si je contrariais trop ses desseins encore modestes, Suzanne, par esprit d'opposition indépen-

dante, ne résolût de l'imiter, j'acquiesçai à ce qu'elle prît le chemin du dispensaire... C'était la mode alors, parmi les jeunes femmes et les jeunes filles de la société, que d'aller, comme elles disaient, vers le peuple, et les maîtresses de maison offraient dans leurs salons, au lieu de musique, de chant et de danse, une conférence sur l'action sociale que suivait d'ailleurs toujours un excellent goûter.

... C'est un matin de juillet. La salle d'attente du dispensaire est pleine de petites filles que leurs mères ou leurs grandes sœurs accompagnent. Une pièce sert aux consultations; à côté une grande salle de pansements, un vestiaire et une salle d'orthopédie. Dans la salle de consultation plusieurs jeunes filles, revêtues de la blouse blanche des infirmières, entourent un médecin. Le médecin demande les nouvelles. Quelques minutes s'écoulent.

— Eh bien! dit-il, nous pouvons commencer.

On ouvre la porte de la salle d'attente. Une petite fille entre, un médecin l'examine :

— Oh! oh! il faudra couper ces cheveux

avant de l'envoyer dans la colonie de vacances.

Suzanne se penche et aperçoit sur la nuque ce qui détermine l'exclamation du docteur. La petite fille s'éloigne. Une autre se présente, puis une autre, il en vient cinq, dix, quinze... Ce sont les petites filles des écoles du quartier qui doivent se rendre dans les colonies de vacances et qu'on examine auparavant, pour savoir si elles n'ont rien de contagieux. Que de misères se déroulent ainsi sous les yeux des jeunes infirmières, les unes héréditaires, les autres simplement produites par le manque de soins ! Deux petites filles, deux sœurs, se déshabillent, elles ont d'extraordinaires déviations de la colonne vertébrale... Le médecin n'est plus que médecin, et il s'écrie :

— Oh ! que cela est curieux ! Que cela est intéressant !

Et il se renseigne.

Les deux petites répondent et sourient tristement. Combien de fois déjà ont-elles éveillé par leur infirmité la même curiosité !...

Cependant la succession des petites filles

s'arrête. Un gamin arrive, ses deux mains sont brûlées; après l'examen du médecin, une jeune fille lui fait, dans la salle voisine, le pansement ordonné. Puis c'est un garçon de café, un grand garçon aux yeux troubles et hardis, qui rit au milieu de ces jeunes filles. Une maladie de peau lui ronge les deux mains, et, en les montrant, il plaisante avec des allusions gaillardes, des clignements d'yeux, et il offre de payer l'apéritif aux infirmières et au docteur, quand il sera guéri. Nul étonnement chez Suzanne, nulle révolte : chaque jour elle en entend et en voit bien d'autres : ou plutôt, elle n'entend pas, elle ne voit pas, elle ne voit que les deux mains rongées qu'il faut soigner. Et l'homme, soudain gêné, se tait.

Un petit garçon le remplace. Sa mère, qui le conduit, expose le motif de sa visite. Ce garçon a quatorze ans, il est aussi enfant qu'à six, et elle l'avoue sans euphémisme, il est complètement abruti. Il a toujours envie de dormir. Asseyez-le sur une chaise en pleine fête des Invalides, quand ronflent les orgues

des manèges, quand retentissent les cuivres des parades, quand rugissent les fauves des ménageries : il s'endort aussitôt, et rien ne pourra l'empêcher de s'endormir. De plus, ses pieds enflent de la cheville au genou. Médecin et infirmières interrogent la mère...

— Quels sont les ascendants de ce garçon?.. Son père vit-il encore ?

— Il est mort, répond d'une voix sourde la femme.

— Y a-t-il longtemps? De quoi est-il mort ?

Elle se dérobe, elle ne sait pas.

— Il est mort à l'hôpital, dit-elle enfin, dans une espèce de folie, la bave à la bouche...

— Ah ! oui, le *delirium tremens*.

Et tout s'explique...

— Mademoiselle Desaulmin, dit le docteur, vous voudrez bien vous charger de cet enfant.

Je regardais, j'écoutais; les sentiments les plus divers se partageaient mon âme.

Cette promiscuité, cette révélation des misères humaines, la familiarité de certains malades ou leur impudeur m'offensaient et comme

femme et comme mère... C'étaient des jeunes filles, qui voyaient cela, qui entendaient cela, et ma fille se trouvait parmi ces jeunes filles! Et je me rappelais ma jeunesse, alors qu'on s'interdisait de raconter devant moi des histoires qu'on ne jugeait pas convenables et qui n'étaient pas bien terribles, alors qu'on évitait de prononcer jusqu'aux moindres mots qui auraient pu me jeter quelque lumière sur la laideur du monde... Je me rappelais les « Marthe, j'ai dû oublier mon mouchoir dans ma chambre », ou les « va jouer dans le parc, ma petite », ou les « si tu allais étudier ta musique », que maman me lançait de son air le plus naturel, quand elle désirait causer avec une amie de choses que je ne devais pas entendre. Je me rappelais ses mouvements d'yeux et de lèvres, si par hasard mon oncle Gonneville, oubliant ma présence, commençait une anecdote un peu légère... On nous entourait d'ignorance. A notre mari de nous apprendre plus tard la vie dans la mesure où il le jugerait bon. Nous n'étions élevées que pour le

mariage... une jeune fille se préparait au mariage comme un garçon à l'École polytechnique ou à Saint-Cyr. Incomparable charme de l'innocence! Cependant la vie est là, qui n'est pas innocente. Et j'admirais ces jeunes filles qui connaissaient les détresses physiques et morales, non pas même de leurs égales, compagnes de fortune, de jeux et de leçons, mais surtout des plus malheureux de leurs semblables, passants et enfants de la rue, et qui n'en ressentaient ni effroi, ni dégoût, mais au contraire, souriantes, vives, s'empressaient à des soins intelligents. Je les admirais encore, parce que je ne surprenais chez elles nul désir d'étonner; il y avait de la joie dans leur activité sérieuse : certes elles ne se livraient pas à un amusement, mais elles remplissaient un devoir avec une belle humeur... Sans doute il était préférable de posséder sur la vie de si larges clartés : que d'erreurs prévenues, quelles dures expériences conjurées, que de désillusions impossibles, quelle sûreté dans la conduite de son existence! Pourtant il demeu-

rait en moi une sourde protestation, fruit de ma première éducation, de mes préjugés, de mon âge...

— Ma petite maman, me dit Suzanne, à voix basse, tu sais, le docteur n'aime pas beaucoup que les mères des infirmières viennent ici... et surtout qu'elles s'y attardent.

Et docile, je m'éloignai.

Aujourd'hui les mères quittent la place devant leurs filles.

XIII

Le temps n'est plus de ces femmes qui vivaient dans leur maison, absorbées par les soins que nécessitent la direction d'un ménage et l'éducation des enfants. Celles de nos filles qui auront encore vu un peu vivre leurs grand'mères auront connu les dernières. Vives, spirituelles, elles ne détestaient ni la toilette, ni les plaisirs, et cependant elles s'intéressaient à la grande lessive annuelle, aux confitures de juillet, au raccommodage du linge, surveillaient les études de leurs petits garçons et de leurs petites filles, et inscrivaient, au jour le jour, sur le livre de maison les dépenses et les événements. Elles ne vivaient que pour les leurs, et il ne leur semblait pas qu'il y eût une vie plus aimable que la vie de famille. Sans doute elles avaient des relations, mais

ces relations ne leur dérobaient que les heures dues à la politesse et à l'amitié. Embellir leur intérieur et y rendre l'existence commode à ceux qui l'habitaient, administrer au mieux de l'intérêt commun la fortune, et transmettre aux enfants les agréables vertus qu'elles avaien héritées, c'était toute leur ambition. Elles n'avaient pas fait ce qu'on appelle de bonnes études, elles n'étaient ni des féministes, ni des intellectuelles, elles possédaient une certaine instruction, voilà tout; mais elles avaient toujours su écouter, regarder, et leur intelligence naturelle, leur bon sens spontané, leur tact instinctif valaient mieux que tous les brevets et tous les diplômes.

Et elles vivaient beaucoup chez elles. Aujourd'hui, les femmes vivent toutes au dehors, et tout leur est prétexte à s'enfuir de la maison... leur prison.

Celles qui ne sont que frivoles courent les thés. Le grill-room, noble conquête du vingtième siècle! Les femmes vont au grill-room, comme les hommes au café. Rien n'est plus

amusant d'ailleurs qu'un grill-room, vers cinq heures de l'après-midi. De beaux équipages et de beaux autos rangés contre le trottoir; de gros cochers qui se raidissent en de graves attitudes, et de farauds chauffeurs prenant leurs aises, et toutes les minutes presque, une voiture qui arrive, tourne, s'arrête, la portière qui s'ouvre; et une jeune femme qui descend jolie et joliment habillée, à moins que ce ne soit une vieille horreur fardée, enfarinée, maquillée et minaudière. La salle est pleine de bruits, de rires et de voix. Les lumières brillent, des violons soupirent, de petites bonnes ou de glabres garçons apportent avec empressement sur les larges plateaux la théière, les tasses, le pot à lait, le sucrier, les toasts rôtis et beurrés selon les règles. Il y a les plus ravissants chapeaux sur les cheveux les mieux oxygénés, les plus lourdes fourrures sur les épaules les plus frêles, les sourires les plus conventionnels sur les lèvres les mieux teintées de pommade rosa. Ce sont des amies qui s'offrent à goûter et qui causent de leurs

petites affaires ; ce sont des Anglaises qui viennent là uniquement pour boire à l'heure traditionnelle la boisson nationale; c'est une petite femme, assise à une table, toute seule, qui semble bien occupée à savourer sa moffine et qui, tout à l'heure, affectera une mine très étonnée quand un jeune homme, avec lequel elle a du reste un rendez-vous, s'avancera, et la saluera, tout comme s'il la rencontrait par le plus curieux des hasards...

Celles qui ne sont pas que frivoles et qui ambitionnent aussi une certaine réputation d'intelligence se ruent aux conférences. Conférence par-ci, conférence par-là, que de raisons pour ne pas demeurer chez soi ! Puisqu'une femme moderne doit toujours perfectionner son instruction, quel meilleur moyen pour y réussir que de courir les conférences ? Ici on lui parle de Racine; là on lui parle de Gogol, ailleurs on lui présente la danse à travers les âges, et plus loin Thaïs, la célèbre courtisane, dans ses habits de morte et momifiée. Paris n'est qu'une infinité de salles où conférencient

de jeunes hommes, des hommes mûrs, des vieillards. En une seule semaine, bien mieux en une seule journée, on a la facilité de comprendre la tragédie classique, de pénétrer les mystères de la littérature russe, de caresser son regard à d'esthétiques spectacles, et de sonder la vanité de toutes choses, devant le cadavre embaumé de celle qui fit perdre la tête aux débauchés, aux philosophes et aux ascètes.

Une jeune femme qui assiste aux principales conférences de Paris, quel puits de science, si elle gardait un peu de ce qu'elle entend! mais elle y trouve surtout une occasion de briller. Quand, la conférence terminée, elle se précipite au jour d'une amie, elle détient un admirable sujet de conversation : la conférence, le conférencier, le public; et si quelque visiteuse avoue ne point fréquenter ces causeries littéraires, elle se lamente sur une si prodigieuse infortune...

J'avais suivi, assise sur l'estrade, avec Suzanne, les conférences de M. Jules Lemaître

sur Racine. Il y avait dans la salle, juste en face de moi, au troisième rang, une jeune femme. La première fois, je constatai seulement qu'elle était élégante et jolie. Je remarquai la seconde fois qu'elle n'avait pas le même chapeau; la troisième fois, j'observai qu'elle arborait encore un autre chapeau. Dès lors, elle piqua ma curiosité. J'attendais son arrivée avec impatience. Elle entrait toujours un peu en retard, elle dérangeait beaucoup de personnes, forçait le conférencier à s'interrompre, mais elle exhibait toujours un chapeau neuf. Ainsi, M. Jules Lemaître lui coûta dix chapeaux, puisqu'il fit dix leçons, mais ces chapeaux causèrent sensation : elle avait créé le chapeau-conférence. Faut-il croire qu'elle se rendait à la salle du boulevard Saint-Germain, parce qu'elle aimait Racine? Que Racine, pour une femme, est peu de chose, en comparaison d'un chapeau!

Nous assistions donc, Suzanne et moi, comme tout le monde, à beaucoup de conférences, et nous allions aussi à la Sorbonne et

au Collège de France. Il y a chaque hiver au quartier latin un professeur dont la renommée passe les ponts et pénètre jusque chez les mondains. Les autres parlent devant quelques étudiants ou devant des banquettes vides; lui, de sa chaire, peut contempler, emplissant la salle, le Tout-Paris des snobs, femmes chargées de fourrures, clubmen, cotillonneurs, tous amateurs de beau langage, sorte de précieux ridicules qui par avance font occuper leur place par les valets de pied, laissent avec de pieux efforts entrer les mots dans leurs oreilles, et se répandent ensuite dans les salons en chantant hosanna. Dans ma jeunesse, c'était Caro; puis ç'avait été Larroumet, Brunetière... Maintenant c'était un philosophe, M. Bergson.

Je n'ai jamais eu de goût pour la philosophie : le propre de la philosophie ne serait-il pas d'exprimer en termes obscurs des choses très simples? Elle déclare, par exemple, avec solennité, et comme une trouvaille rare, que l'existence dont nous sommes le plus assurés,

c'est la nôtre : je m'en doutais. Les femmes, qui sont toute sensibilité, ne peuvent rien entendre à la métaphysique, qui n'est, peut-être, qu'une suite d'acrobaties spéculatives, capables d'intéresser un petit nombre d'initiés... Je donne mon avis pour ce qu'il vaut... avec humilité... Or jeunes filles et jeunes femmes, contemporaines de Suzanne ou un peu plus âgées, célébraient sur le mode lyrique ce philosophe et sa philosophie. Lisaient-elles ses livres et écoutaient-elles sa parole avec intelligence? je commets à d'autres le soin d'élucider ce point.

En tout cas, disaient-elles, les jeunes gens de vingt à trente ans étaient tout pénétrés de sa doctrine. M. Bergson leur avait prouvé la faiblesse de la doctrine universitaire qui s'imagine faussement n'exister d'autre sorte de connaissance que la connaissance scientifique, et, en opposant à l'intelligence qui explique les seuls phénomènes l'intuition qui comprend la vie même, il leur avait montré l'erreur grossière du matérialisme officiel;

enfin en les délivrant du préjugé rationaliste, il leur avait rendu les exaltantes beautés de l'idéalisme : le cœur de ces jeunes hommes battait pour lui d'une frémissante gratitude. Elles disaient encore que les théoriciens syndicalistes, ardemment hostiles d'une part aux intellectuels gonflés de scientifisme et de l'autre fervents panégyristes des producteurs manuels, se réclamaient de ses idées et de sa méthode, comme d'ailleurs, dans un domaine différent, les poètes symbolistes et les peintres néo-impressionnistes. A une époque où il n'y a plus que des professeurs de philosophie, bornés à étudier l'histoire des systèmes antérieurs, lui seul était un philosophe, bien plus le seul philosophe de premier ordre qu'aient eu la France depuis Descartes et l'Europe depuis Kant. Elles ajoutaient que ce philosophe se doublait d'un artiste, par la subtilité de ses analyses, par la séduction de sa pensée, par son aisance à exprimer clairement ce qu'il y a de plus mystérieux dans la conscience. Enfin la fortune lui accordait ce suprême hon-

neur d'être suspect à la Sorbonne, qui, elle, s'obstine à idolâtrer la science desséchante des fiches, des documents et des conjectures... S'il professait au Collège de France, c'est qu'on ne pouvait pas décemment lui refuser une chaire, mais, en le reléguant dans la vieille maison, on indiquait bien que son enseignement n'avait pas reçu l'estampille officielle et que les étudiants auraient tort de s'en trop nourrir...

Voilà ce que j'ai retenu (si ma mémoire peu habituée à ces entretiens ne se trompe pas) de tant de conversations entendues à des dîners, à des goûters, à des soirées, car on rencontrait toujours, dans n'importe quel salon, un thuriféraire du dieu. De charmantes Françaises, qui semblaient au premier abord ne se soucier que de toilettes, de visites, de théâtres, vous disaient le plus sérieusement : « Hier, j'ai suivi, comme d'habitude, le cours de M. Bergson » et en discutaient... pas trop mal... Celles même qui ne s'étaient pas risquées jusqu'à la rue des Écoles et qui n'avaient entr'ouvert

aucun des livres du professeur, murmuraient d'un air compétent, si quelqu'un citait son nom : « Ah! oui... Bergson... » Quelle immense réputation représentaient ces trois mots, prononcés par de telles lèvres, dans ce milieu, pour un philosophe, homme généralement admiré par une dizaine de disciples, mais ignoré de la foule! Si l'on confessait qu'on n'avait jamais assisté à un de ses cours, on ne le confessait pas une seconde fois, tant on avait éveillé, à la première, d'étonnement et peut-être de pitié.

Suzanne souhaitait entendre une fois au moins M. Bergson. Je pris donc avec elle le chemin du quartier latin.

Habitant la rive droite, j'adore la rive gauche : là vraiment est Paris, le vieux Paris du pouvoir royal, des écoles, des églises, le vieux Paris autour duquel s'est faite la France, le cœur même de la patrie. Le Paris des riches n'est qu'un amas de maisons confortables, un agencement de rues bien aérées, propres à contenter les étrangers qui veulent électri-

cité, ascenseur, chauffage central, téléphone, théâtrophone, mais point de souvenirs. Tout, au contraire, de ce côté de l'eau, revêt un air calme, simple, honnête. Dans ce jardin du Luxembourg, par exemple, si différent du parc Monceau, nulle recherche d'élégance britannique : l'art français y triomphe; même chez ceux qui le fréquentent, nul souci de parader. Bien plus grand que le parc Monceau, il a la digne coquetterie de continuer à porter ce beau et vieux nom de jardin. Ses habitués y viennent réellement pour voir du ciel, des arbres et des fleurs, se reposer, rêver. Ce ne sont ni de magnifiques nourrices, ni des gouvernantes anglaises qui y conduisent les enfants, mais les mamans mêmes. Tout en surveillant leurs petits garçons et petites filles qui jouent, elles cousent, reprisent, bavardent, et ne s'offensent point que les étudiants, en face d'elles, causent tendrement avec leurs légères amies... Des professeurs, sortant du lycée, s'attardent quelques minutes, avant de regagner leur demeure, et de jeunes hommes

pauvres, tout seuls avec leurs songeries, passent, cherchant un coin solitaire pour lire ou espérer. C'est la province à la fois et c'est Paris.

J'avais voulu traverser le Luxembourg, mais nous le traversâmes trop lentement. C'était une de ces journées grises de janvier que j'aime tant, où le ciel bas, chargé d'humidité, enveloppe, en les éloignant un peu, arbres et maisons d'une vapeur bleuâtre et encore transparente. Je n'ajoutais pas foi d'ailleurs aux amis bienveillants qui nous conseillaient, si nous souhaitions être assises, d'arriver au Collège de France deux heures avant l'ouverture du cours... Nous arrivâmes, tranquillement, une demi-heure auparavant... Non seulement une aiguille jetée en l'air dans l'amphithéâtre n'aurait pas dans sa chute touché le plancher, mais les auditeurs s'écrasaient à la porte et encombraient le couloir, d'où, s'ils ne pouvaient rien distinguer, ils pouvaient au moins entendre la voix de M. Bergson. En vain Suzanne cherchait-elle à se glisser dans

la foule : il lui fut impossible d'avancer. L'appariteur se montra incorruptible, parce que même corrompu il n'aurait pu nous être d'aucun secours. Elle maugréant, moi amusée, nous partîmes.

Le lendemain, comme il y avait cours encore, et à quatre heures, Suzanne me contraignit d'arriver à deux heures battant. Cinq ou six auditeurs occupaient déjà leur place. Nous avions chacune emporté un livre pour tuer le temps. A quoi bon? Je laissais Suzanne lire le sien, qu'elle avait acheté le matin même et qui était l'*Éthique* de Spinoza, sujet du cours, et auquel assurément elle ne comprenait rien. Moi, je regardais.

Les auditeurs ne cessaient de se succéder : de vieux messieurs décorés, à barbe blanche, et très corrects, et aussi, tout simplement, de bons vieux, pas très propres, qui venaient là sans doute pour dormir ou se chauffer ou attendre que la pluie ne tombât plus; de timides institutrices, de vieilles dames drôlement attifées et qu'on s'étonnait de ne point voir serrer

sous leur bras un roquet blanc. Enfin des étrangers. Certes ceux-là constituaient les deux tiers du public. Beaucoup de femmes, des étudiantes russes et polonaises pour la plupart, d'odeur forte, le cou et les bras nus, les cheveux dépeignés et pendants sur les joues, coiffées de chapeaux assez pareils à des bonnets cosaques qu'elles enlevaient et tenaient droit sur leurs genoux, s'interpellant dans leur langue, d'un banc à l'autre, bruyantes, envahissantes... chez elles. Des Anglais silencieux qui étudiaient un vocabulaire de conversation : « Donnez-moi le menu du déjeuner... Faites enregistrer mes bagages... J'ai tué le moineau du concierge... » De jeunes Slaves maigres aux luisants cheveux noirs, de jeunes Allemands, la joue coupée d'une cicatrice, porteurs de lunettes, et le crâne roux; des Turcs, des Roumains... Tout vraiment, l'accent, le costume, les manières manifestaient trop dans cette salle l'étranger et, malgré moi, je ressentais de la gêne, même une sorte d'hostilité.

Cependant, Suzanne, qui avait fermé son

Éthique, reconnaissait quelques amies, jeunes femmes amenées là, par curiosité, ou jeunes filles, sérieusement enthousiastes, qui tiraient de leur manchon leurs cahiers de notes et leurs crayons et attachaient déjà leurs yeux sur la chaire vide, mais qui était *sa* chaire; deux académiciens; un célibataire charmant, que son esprit boulevardier faisait inviter partout à dîner et qui, ouvrant une grosse serviette noire, y puisait des papiers, des livres, un stylographe, tout un attirail de travailleur.

Quatre heures allaient sonner; la pluie cinglait les vitres, l'électricité brûlait mal, on étouffait. Soudain il y eut un frémissement, puis des applaudissements discrets, puis un vaste silence : la chaire contenait M. Bergson.

Je confesse que j'étais pour lui dans une disposition peu favorable, car d'une part je n'aime point qu'un professeur recueille près des mondains un tapageur succès, et de l'autre je m'irritais de ce que tant d'étrangers se pressassent à son cours : j'ai en politique des idées très solides, mais très étroites; je

déteste les étrangers chez nous. Enfin, j'estimais ridicule que nous fussions là toutes deux, Suzanne et moi, qui n'entendions rien à la philosophie. Les leçons de droit, d'anatomie, l'enseignement ménager, la pratique du dispensaire, mon Dieu, à la rigueur, j'admettais tout cela, parce que j'en discernais l'utilité. Mais quelle nécessité — je ne dis pas pour moi, car moi je ne comptais pas, mais pour Suzanne — d'écouter un cours sur Spinoza, et quel profit même? Qu'importe Spinoza à des jeunes filles!

M. Bergson cependant se penchait et s'inquiétait des fenêtres de droite qui étaient fermées, alors qu'on avait convenu de les entr'ouvrir; il s'en inquiétait si vivement, qu'il restait debout, jusqu'à ce qu'on eût accédé à son désir, occupé de la corde qu'on tirait, et du vasistas rabattu. Enfin il s'asseyait et commençait à parler. Je regardai autour de moi d'abord; un silence passionné, des crayons et des plumes courant fiévreusement sur le papier, des yeux fascinés, des visages, comme

celui de Suzanne, crispés de contention. Ah! oui, j'étais d'une autre époque. Je le regardai ensuite. Il y avait dans ce corps mince, frêle, sur cette figure très fine, même émaciée, une sorte de spiritualité... il y avait aussi de l'ironie sur sa bouche. Sa voix, qui traînait sur les finales, était lente, simple et précise, avec une douceur que parfois coupait une rapide brusquerie. Tout à coup pour une idée effleurée, ou un mot répété, une vue large et pleine de poésie. Je ne m'aperçus pas tout de suite que cette parole claire me séduisait : je subissais le charme, sans m'en douter, non pas le charme de Spinoza, qui m'était complètement indifférent, mais le charme de son commentateur... Suzanne au contraire confondait dans son enthousiasme Spinoza et M. Bergson... Tout l'hiver elle lut l'un et l'autre. Je n'oserais pas lui demander s'il lui en est demeuré quelque chose.

XIV

J'espérais que Ringen serait pour Suzanne le paradis comme il l'avait été pour moi; j'espérais que Ringen lui donnerait, comme à moi, l'amour du repos bienfaisant, des mœurs simples, des bois, des prés, des champs, de la nature.

Hélas! le parc de Ringen, qui me semblait si grand, lui sembla trop petit; la rivière, qui me semblait un fleuve, lui sembla un ruisseau; ma pauvre barque, qui me semblait la nef des contes de fée, lui sembla un bachot ridicule. Toute seule à Ringen, elle ne savait pas y remplir son cœur, étant déjà de ces femmes modernes qui ne trouvent point le bonheur en elles-mêmes et qui le cherchent toujours au dehors et très loin. Suzanne ne comprenait pas qu'on pût se confiner dans les

limites étroites de Ringen, du parc et du village. Il lui fallait l'espace.

Tout d'abord, elle me supplia si bien et s'entêta si fort que je me débarrassai de mes chevaux pour acheter une automobile. Mon pauvre mari, qui aimait beaucoup les chevaux, se plaisait, quand nous habitions Ringen, le matin à monter, et presque chaque après-midi à conduire un phaéton. Il ne restait plus maintenant que trois chevaux dans l'écurie : deux, d'un bel âge déjà, ne servaient guère qu'à tirer un coupé ou une victoria pour de courtes promenades; on utilisait le troisième, plus jeune, pour la leçon d'équitation que donnait à mon fils un villageois, ancien dragon français, qui pris de nostalgie, une fois son service terminé, avait regagné le pays; solide comme un chêne, ce brave homme conservait, à quarante-huit ans, la légèreté de sa jeunesse et enfourchait à cru les chevaux les plus durs de la ferme.

Je gardai ce dernier cheval. Quant aux autres, dans la crainte que, vendus, ils ne

fussent ou maltraités ou astreints à des besognes trop pénibles, je les fis abattre. Je vendis le coupé, et la victoria, couverte d'une bâche, fut isolée dans un coin de la remise, derrière la limousine énorme, vernie, astiquée, toute reluisante. Le cocher, promu chauffeur, ne tirait de ce nouveau titre aucune vanité : au contraire. Entré chez nous en 1868, à quinze ans, il ne s'était toute sa vie occupé que de chevaux. « Ça ne vit pas, Madame, cette machine-là ! » disait-il avec mépris quand je lui demandai s'il s'accoutumait à ses fonctions. Au bout d'un mois il abandonna le volant, sa pelisse et nous-mêmes pour se réfugier dans un château de la Haute-Alsace où une vieille demoiselle s'obstinait à considérer l'automobile comme une invention diabolique. Vieux chevaux, vieilles voitures, vieux serviteurs, la limousine chassait tout le passé.

Dès lors commencèrent à travers l'Alsace de grandes randonnées. On renouait, de Wissembourg à Bâle, des relations avec les châtelains, on allait goûter à trente kilomètres, dîner

à soixante, on revenait dans la nuit. Et sans doute cela m'a permis de ne pas connaître de l'Alsace que mon village de Ringen. Mais nous marchions à cinquante ou soixante à l'heure; la nature filait à notre droite et à notre gauche, pareille à un film de cinématographe : est-ce bien là connaître un pays? et ne connaissais-je pas mieux l'Alsace en ne connaissant que Ringen, tous ses habitants, tous ses arbres, tous ses prés?

L'automobile achetée, il fallut, à un bout du parc, installer un tennis : concevait-on une maison de campagne sans tennis? Le tennis installé, il fallut plus tard convertir un grand champ accidenté en terrain de golf : concevait-on une maison de campagne sans golf? Je m'étonne, quand régna la mode du skating-rooling, qu'on n'ait pas transformé une grange en piste pour patins à roulettes.

Enfin, lorsque mon fils atteignit sa dix-huitième année, il réorganisa, sur les conseils de mon frère, célibataire endurci et ardent chasseur, les chasses qui étaient complètement

négligées depuis la mort de son père. Dans mon enfance, et même, tant que mon mari vivait, on chassait sans apparat. Ce fut désormais compliqué, minutieux, presque solennel : invitations par séries, grand déjeuner vers dix heures, départ en automobiles et dans un ordre hiérarchique, places de tir, rabatteurs, gardes, rien ne manquait de ce qui devait, à mes yeux, changer ce plaisir en corvée. Suzanne, un petit feutre à plume sur la tête, chaussée de gros souliers ferrés sur lesquels tombait sa jupe courte, abattait, le mieux du monde, sans la moindre hésitation compatissante, lapins, faisans, perdreaux et brocarts.

Nous n'étions plus seuls. Dès le début de septembre arrivaient des amis, les femmes avec leur femme de chambre, les hommes avec leur valet de chambre, quelques-uns avec leur automobile et le chauffeur. Il fallut agrandir la maison trop petite et construire une aile sur la droite. Je ne vis pas, sans en avoir le cœur serré, se modifier ainsi cette pauvre maison qui n'avait pas bougé depuis le dix-septième siècle

et qui avait renfermé, dans sa simplicité, tant de bonheur.

Des modifications intérieures suivirent cette modification de la façade. Nous nous contentions jusqu'alors, pour nous éclairer, de lampes à pétrole, qui avaient remplacé les lampes à huile. Si on les allumait mal, si on ne les surveillait pas, elles fumaient et les domestiques, bien différents des anciens serviteurs, se plaignaient de la besogne salissante que leur occasionnaient le nettoyage et la préparation de ces lampes. Suzanne et son frère raillaient cet éclairage suranné. On installa donc l'électricité. Si j'avais écouté mes enfants, j'aurais établi le chauffage central. Mais là je tins bon : pour rien au monde je ne me serais séparée de mes poêles en faïence peinte. Plusieurs générations, après tout, s'en étaient parfaitement trouvées. Comme l'administration avait pourvu le village du téléphone, un fil rattacha la maison au bureau. Alors nous ne fûmes plus du tout chez nous. De tous les environs et même de très loin, de Wissembourg aussi bien que de

Mulhouse, des amis, qui ne savaient comment tuer leur journée, nous téléphonaient le matin : « Pouvaient-ils dans l'après-midi venir goûter? »

— Invite-les à déjeuner, disait presque toujours Suzanne.

Et je les invitais, car je ne cessais pas d'être faible.

Ils arrivaient dans leurs doubles phaétons, au son des trompes ou à l'aigre musique des sirènes, couverts de gros manteaux et poussiéreux, les hommes coiffés de casquettes et les yeux protégés par des lunettes épaisses, les femmes le visage enveloppé de voiles, la tête parfois entourée d'une sorte de casque à oreillettes, tous assez pareils vraiment à des barbares; les mamans, plus sages, à l'abri du vent, de la poussière et du soleil au fond d'une limousine... Tout le village se précipitait sur la rue. Ils sautaient à bas des voitures, et proclamaient avec un orgueil de jeunes fous l'allure vertigineuse à laquelle ils avaient marché... Les grands manteaux et les voiles

tombaient, et d'élégants jeunes gens apparaissaient, souliers jaunes, pantalons retroussés sur chaussettes de couleur, gilets de fantaisie, vestons de flanelle, robes étroites et légères, bas de soie, petits souliers de drap ou de velours, tout ce que la mode la plus savante inventait pour les jeunes hommes et les jeunes filles. Et c'était charmant, autour de la table, ou sur la terrasse, ou dans le parc, ces robes fragiles, ces béguins de paille ou de soie, ces souliers perchés sur de hauts talons, ces visages roses, ces jeunes cheveux blonds ou bruns, mais je me figurais que je passais l'été à Trouville, à Dinard ou à Cabourg. Tout à l'heure on jouerait au tennis ou au golf; la mer devait par là quelque part rouler des vagues; on irait au casino ce soir. En attendant ils racontaient les mêmes potins que racontaient, à la même heure, sur des plages, ou en des stations thermales, d'autres jeunes gens tout semblables à eux.

— Ah! Madame, se plaignait souvent en joignant les mains, la Griffon-Mayer, déjà

toute blanche, mais qui ne se voûtait pas encore, quel changement! Si Madame votre pauvre mère pouvait ressusciter, qu'est-ce qu'elle dirait!

Parfois, les amies de Suzanne parlaient de longs voyages qu'elles avaient faits, ou qu'elles projetaient, et l'une d'elles lui demandait :

— Et vous, Suzanne, avez-vous voyagé ce printemps?

Ou bien :

— Voyagerez-vous, cet automne?

— Oh! non, répondait Suzanne. Nous ne voyageons jamais.

De quel petit ton pincé, elle jetait cette petite phrase! Ses amies voyageaient : elle s'irritait de ne pas, comme ses amies, voyager. J'affectais de n'avoir pas entendu, et surtout de n'avoir pas compris, mais je ne me cachais pas que bientôt il faudrait, dans la bousculade d'une gare, prendre des trains, découvrir dans les compartiments une place sous l'œil hostile des premiers occupants, franchir des frontières, subir des douanes, visiter avec fièvre

tous les musées, mal coucher, manger mal, enfin voyager.

Je sais tout ce qu'on peut écrire en faveur des voyages, qu'ils instruisent la jeunesse, qu'ils élargissent l'horizon des grandes personnes, qu'ils étendent l'intelligence, qu'ils affinent la sensibilité. A ne jamais quitter son coin, on se réduit à des idées étroites, à des sensations régulières, et l'esprit s'épaissit. Aujourd'hui, qui n'a été ni à Venise, ni à Rome, ni à Munich, ni à Séville, ni à Londres excite la compassion ou le dédain. Aussi ceux qui n'y sont jamais allés n'osent-ils l'avouer, et se répandent-ils souvent sur ces villes fameuses en plus de détails précis que ceux qui y séjournèrent. Ce n'est pas, je m'empresse de le dire, un besoin de vaine imitation qui me décida : le désir de Suzanne me paraissait très naturel. Et puis, me souvenant de la sévérité que me témoignait maman, j'ai toujours souhaité que mes enfants conservent plutôt le souvenir de ma tendre faiblesse que d'une rigueur inutile.

Nous partîmes donc, une année, pour Ve-

nise, à la fin de septembre. Montées dans le train à Strasbourg, nous traversâmes toute la Suisse, et, après une semaine passée sur les lacs et une courte halte à Milan, le temps de voir la cathédrale et le musée de la Brera, nous débarquâmes, un soir d'octobre, à la gare de Venise, dans le tintamare hurlant des portefaix, devant l'eau clapotante du Grand Canal, tandis que les gondoliers, penchés à l'extrémité de la gondole, lançaient leur monotone appel. Une gondole silencieuse nous emporta vers l'hôtel... Suzanne regardait avidement cette obscurité inquiétante où vacillaient des lumières rouges, ces palais et ces églises qui profilaient sur le ciel encore un peu clair leur masse mystérieuse.

Venise! Italie! Que de littérature nourrit notre première émotion! et de quel effort impérieux nous nous commandons d'être émus, parce que d'autres, avant nous, des poètes, des musiciens, des artistes l'ont été si profondément!

En route donc pour la terre sainte : nous

n'allons pas la découvrir, mais la retrouver. Aussi, à peine avons-nous franchi les Alpes, que nous ne savons plus juger. Notre admiration n'est plus libre : elle nous est imposée par tout ce que nous avons lu, écouté, appris; nous sommes la proie d'un mirage. Non seulement nous redoutons nos sensations personnelles, mais nous les étouffons, car nous ne voulons pas en avoir : ce serait un crime. L'exemple est célèbre de ce jeune homme qui pleurait, à Milan, devant un portrait de jeune fille, sans grand caractère, et faussement attribué au Vinci : il ignorait encore que ce portrait avait été restitué à son véritable auteur et il en était touché, simplement parce qu'il le croyait de Léonard. Nous ressemblons tous à ce jeune homme. C'est le cœur surtout que trouble l'art, et il semble que nous oublions d'emporter le nôtre. Nous n'osons pas nous promener au hasard dans ces vastes musées, la tête vide de tous souvenirs, jusqu'à ce que, brusquement, nous nous arrêtions, sans nous soucier du nom, devant un tableau qui n'est peut-être pas

d'une facture sans reproches, d'un coloris éclatant, d'un extraordinaire métier, mais qui nous émeut. Nous craindrions de nous tromper.

Heureux celui qui visiterait l'Italie sans avoir rien lu de tout ce qu'on a écrit sur elle depuis des siècles, et qui, sans ignorer les noms des plus grands artistes, ignorerait au moins la liste de leurs œuvres et ce qui les caractérise. Il ne saurait pas qu'il faut louer chez Tintoret une fougue robuste, chez le Titien une simplicité superbe, chez Raphaël une volupté sereine et la perfection dans la mesure, chez Vittore Carpaccio un charme adorable de naïveté, chez Véronèse un faste éblouissant, chez Botticelli une tendresse maladive et la frêle délicatesse des formes. Il saisirait lui-même la beauté sous tous ses aspects, celle qui émeut, celle qui exalte, celle qui déroute, celle même qui révolte. Il ne s'efforcerait pas de constater devant tous les chefs-d'œuvre la vérité des opinions qui lui furent enseignées; il jugerait par lui-même et, ne répétant plus une leçon à la manière d'un éco-

lier, il pourrait être à son tour un artiste.

Le lendemain de notre arrivée, nous rencontrions sur la place Saint-Marc, au palais des Doges, dans notre hôtel même, des amis, tous nos amis de Paris, qui, chaque année, en octobre, se rendent, par une immuable habitude, à Venise, comme, à d'autres époques, en Angleterre, en Égypte, à Trouville, dans les neiges éternelles, partout où se retrouve, à dates fixes, l'émigrante société moderne. Je m'étais promis une fête délicate de vivre quelque temps à Venise, seule avec Suzanne, sans nous presser, paresseusement, épuisant avec lenteur tout ce que la ville pouvait nous donner de joies. Hélas! nous ne fûmes plus maîtresses de nos actions : nous recevions des invitations à déjeuner, à goûter, à dîner; nous les acceptions; nous invitions ceux qui nous invitaient; il y avait des soirées où de jeunes poètes récitaient des vers, où de vieux musiciens produisaient leurs œuvres. On se promenait en bande, on visitait en bande les églises et les musées; on s'extasiait en bande devant

les Véronèse, les Tiepolo, les Tintoret, on allait en bande à Murano, au Lido, à Torcello, et toutes les récentes histoires de Paris défrayaient les conversations des jeunes femmes, des jeunes hommes, des hommes mûrs et des vieilles dames. Et quelles phrases banales, toujours les mêmes, pour exprimer l'admiration! « La pureté des lignes... La pureté de la lumière... Quel ciel!... La morbide beauté de Venise!... Ah! les petites rues de Venise!... Et le coucher du soleil sur le Grand Canal!... » Rien de profond, rien de vrai, des phrases lues dans un livre et retenues au hasard. Valait-il bien la peine de parcourir tant de chemin pour mener la même existence que dans le quartier Monceau ou le seizième arrondissement? Le soir, nous nous couchions tard et fourbues, les yeux et l'esprit fatigués par ce que nous avions vu, entendu et dit, et qui était si peu intéressant. Parfois je me plaignais à Suzanne : elle riait de mes plaintes! Nous étions à Venise; que pouvions-nous souhaiter de plus? Elle était à Venise : voilà ce

qu'elle voulait dire et qui seul importait.

De Venise, la bande gagna Florence. Nous l'accompagnâmes. Tout émerveillait Suzanne, parce que tout était nouveau, et moi je regrettais mes paysages familiers d'Alsace. Pourquoi ce besoin de courir hors de chez nous chercher des beautés qui sont innombrables entre nos frontières? Voilà ce dont je ne concevais guère, après tout, la nécessité. Un chemin qui tourne dans les blés, un étang endormi dans la forêt, une rivière qui murmure, capricieuse sous les arbres, n'est-ce pas toute la nature? Nous ne dédaignons même pas, nous ignorons les splendeurs et les grâces d'une terre qui excite l'envie de tous les peuples, la nôtre et, avec une légèreté féminine, nous poursuivons bien loin des émotions que nous procureraient nos villes, des enthousiasmes qu'éveilleraient les plus proches de nos campagnes. Suzanne, au contraire, n'admettait point que l'on pût voyager ailleurs qu'à l'étranger : je refusai d'y retourner avant de connaître au moins un peu la France. Puisque

nous avions une automobile, que ne nous en servions-nous ?

Les hommes n'appelaient jamais autrefois la France que la douce France, et il n'y avait pas sous le soleil un royaume qui pût si fortement enchanter leur âme et leur regard. Touchante épithète et touchant hommage ! Pourtant la France n'est pas douce uniquement, elle est grave aussi et gaie, tragique et légère, tourmentée, vive, triste, car elle renferme, dans un incomparable accord, tous les contrastes. On vante aux environs de Paris l'amabilité d'une vallée célèbre, la vallée de Chevreuse. Et en effet, à ne suivre que la route, la vallée est une grâce continuelle. Mais si l'on pénètre dans les bois qui la dominent, on découvre les plus sauvages aspects, rochers immenses qu'entourent des fougères géantes, grands sapins odorants, vieux châtaigniers éventrés, taillis obscurs où s'enchevêtrent mille plantes folles. Dans la plaine, des châteaux et les ruines d'une abbaye élèvent devant les yeux les plus magnifiques témoins

de la plus magnifique histoire. Une multiple beauté à la porte de nos maisons. Ainsi dans la France entière non seulement les paysages les plus contraires se rencontrent : landes et grèves désertes de Bretagne, côtes bleues et blanches de Provence, mélancoliques étangs de Picardie, seigneuriales forêts de Chantilly et de Rambouillet, mais le même paysage harmonise en lui-même les plus saisissantes oppositions.

Accomplissant notre tour de France, comme jadis un compagnon, nous croyions, presque à chaque province, entrer dans un pays nouveau. Franchie une de ces anciennes et réelles frontières antérieures, c'était vraiment une autre nature... La terre n'était plus la même, ni sa végétation, ni les accidents du sol... Il n'était pas jusqu'au ciel, si nous nous éloignions davantage, qui ne changeât, et le soleil, en l'éclairant, répandait une autre lumière. Les mœurs, elles aussi, étaient dissemblables, avec les costumes, le parler et les usages. Nulle province ne rappelait celle qui

la limitait. Tant de différences constituent cependant la plus rare unité; tant de petites patries, si caractérisées, une patrie unique.

Enfin, il s'exhale de cette France une beauté dont nous seuls, Français, nous pouvons entendre l'accent.

Quand du haut de San-Miniato, du petit cimetière tranquille et presque oublié, Suzanne contemplait, à la fin du jour, les collines mauves de Florence où, parmi les oliviers se dressent, au-dessus du sol cendré, les longs cyprès noirs; quand attardée à l'île de San-Georgio-Maggiore elle voyait le soleil mourir sur Venise dans un éblouissement désespéré; ou quand, au bord des lacs italiens, l'alanguissait la molle volupté du ciel, de l'eau et des jardins, elle avait devant les yeux de sublimes spectacles.

Pourtant, je doute que Suzanne puisse les aimer et les comprendre, comme elle aimera et comprendra un jour un horizon de l'Ile-de-France, que voile le crépuscule ou la première vapeur du matin, la noble mélan-

colie de l'automne à Versailles, la tristesse grise de la mer normande, un ciel tempéré de Touraine, ou seulement la paix heureuse d'un village alsacien au creux de la montagne. Ces paysages se lient à elle par mille liens ténus à la fois et robustes. Ils sont riches de tout le passé français; immuables ils ont entouré la vie et la mort de tous ceux dont elle est issue : ils ont formé son intelligence et son âme. Si jeune, elle peut encore les négliger; plus tard elle les subira. Si beaux que s'étendent devant les jardins silencieux les lacs parfumés, si chargé de souvenirs que soit le Rhin serrant ses eaux au pied du rocher où chante la Lorely, si pathétiques qu'apparaissent dans Venise les palais en ruines qui baignent dans les canaux leur gloire délabrée, Suzanne s'émeut surtout, parce qu'elle cède à une exaltation tout ensemble volontaire et artificielle. Il lui faut un effort, léger peut-être, mais réel, pour s'enthousiasmer. Son enchantement n'est pas instinctif. Ici les morts qui dorment ne sont pas ses

maîtres. C'est en promenant ses yeux sur les campagnes familières que regardaient ses ancêtres, qu'elle sentira seulement la France éternelle.

Mais je ne lui disais rien de ce que je pensais, sinon en de fugitives occasions. Elle n'aurait pas ajouté foi à mes paroles. Même, quand nous étions très loin de la France, et que, penchant vers moi son joli visage, elle me disait, avec ce sourire à la fois tendre et ironique qui lui était familier :

— Avouez, maman, que cela vaut bien Ringen.

Je l'avouais, comme elle le souhaitait — et en effet, à ne considérer la nature qu'en elle-même, Ringen était bien médiocre — mais c'était Ringen, et il y avait au fond de moi une secrète affliction...

Cependant je confiais au temps le soin d'éclairer Suzanne sur elle-même et sur sa patrie, quand elle serait lasse de trop d'admirations dispersées.

XV

Je conduisais Suzanne, quand elle était petite, trois fois par semaine, à une école de gymnastique.

Elle revêtait un tricot noir et une culotte, chaussait des sandales, puis, sur les commandements du professeur, se livrait à des flexions de bras et de jambes, se soulevait aux anneaux, se renversait sur le trapèze, marchait aux barres parallèles, et je me jugeais une maman très novatrice. Même sur ordonnance du médecin, ma mère n'aurait jamais permis que je reçoive d'un homme des leçons de gymnastique, et elle eût cherché dans tout Paris, avant d'accorder son autorisation, une femme convenable, bien élevée, distinguée, qui pût tenir lieu de professeur — et elle ne l'eût pas trouvée. Je croyais alors que toute ma science

sportive se bornerait à connaître les mouvements élémentaires qu'exécutait Suzanne devant moi, renversement, saut, rétablissement... je ne me doutais pas que, très peu d'années plus tard, je connaîtrais au moins de nom, et comme spectatrice, tous les sports à la mode.

Comment cet amour des sports s'éveilla-t-il chez Suzanne? Il ne lui fut pas particulier; il était commun à toutes les classes, créé, puis développé par une active campagne en faveur de la culture physique et du grand air. L'influence de son frère Paul y contribua beaucoup aussi : il était, comme tous les garçons de sa génération, épris de sports, et spécialement des sports dangereux : le foot-ball, le hocket, le cricket. Membre du Racing-Club, il rentrait souvent le dimanche à la maison, la jambe en sang, ou contusionné, ou traînant le pied, et tandis qu'il m'affolait, il émerveillait Suzanne par le récit de ses prouesses. Suzanne jouait déjà au tennis, rien de plus naturel, mais avec une fougue et une adresse qui enthousiasmaient ses partenaires. Néanmoins elle dédai-

gnait ce jeu qui lui paraissait déjà banal... Bien souvent, le dimanche, nous allions au Racing voir jouer Paul : je ne comprenais rien à ces mêlées, et je poussais des cris effrayés, quand des joueurs tombaient, que les autres piétinaient et qu'on relevait blessés... Suzanne comprenait toutes les phases du combat : elle ne partageait ni mes épouvantes, ni mes lamentations; elle n'éprouvait que les émotions de la lutte. Je commençai par aller au Racing... j'allai ensuite en bien d'autres endroits.

Mes enfants m'emmenèrent un soir de juin à Neuilly, à la Pelote basque, où ils avaient déjà accompagné des amis. Des lumières brillaient dans les arbres argentés, et les voitures et les autos se rangeaient au bord du trottoir, en longue file sombre. Dans un jardin, à de petites tables éclairées par des bougies électriques, on dînait, cependant que les violons berçaient les appétits avec des valses amoureuses ou des czardas fiévreuses. Toutes blanches, sous la douceur de la nuit, des

femmes se promenaient entourées d'hommes empressés; on entendait leurs rires et leurs voix légères. Une brise parfumée glissait à travers le feuillage, et le ciel d'un bleu laiteux était semé d'innombrables étoiles. Silencieux et profond, avec des ombres épaisses et soudain des clartés pâles où se profilait la forme indécise d'une statue, un parc, un peu plus loin, étendait sa perspective classique par delà un ruisseau que franchissait d'un bond un pont de planches, le parc du cercle Saint-James, où soupiraient d'autres violons, pour d'autres dîneurs, jusqu'à l'heure où ils feraient danser.

Nous nous assîmes sur des bancs étagés en amphithéâtre et que couvrait un peuple enivré. A nos pieds, entre le parc du cercle et le jardin, une large piste en ciment s'étalait, bornée à un bout par un mur de face, très haut, le fronton, et à l'autre par un mur de rabat. Les joueurs, au nombre de six, se divisaient en deux équipes distinctes par la couleur de leur ceinture, ceinture bleue et ceinture rouge, trois

joueurs par équipe, deux joueurs d'avant, l'un à droite, l'autre à gauche, et un joueur d'arrière. Nu-tête, ou les cheveux coiffés d'un petit béret de drap tiré sur la nuque, la chemise un peu bouffante au-dessus du pantalon blanc, chaussés d'espadrilles, ils attendaient sous l'éclat aveuglant de la lumière électrique, nerveux, souples et robustes, que le sort désignât le camp qui commencerait. La main droite disparaissait dans le soufflet en cuir de la chistera, gant gigantesque et creux en osier, assez semblable à la membrane qui pend au-dessous du bec des pélicans.

Le camp fut désigné. Un des joueurs d'avant lança la pelote contre le mur de face. La partie s'engageait. La balle claqua, comme une formidable gifle, sur le mur, fut rejetée, coupa l'air. Un joueur du camp adverse la guettait, la suivit, s'élança, offrit le gant, elle tomba avec un bruit mat dans l'osier : une seconde, elle y resta, puis on entendit un « han » violent, un corps se pencha et sauta, un bras se plia, se tendit, se détendit, la balle

fut relancée. Dès lors, ce fut un vol continuel de la balle, reprise, lancée, relancée, rattrapée. Par des cris gutturaux, les joueurs s'excitaient mutuellement à la bataille, tandis que le public, trépignant, les interpellait par leurs noms : « Bravo, Landa! Bravo, Ramuntcho! » criait mon fils. « Bravo, Melchiort! » cria Suzanne. Je la priai de ne point manifester ainsi son admiration. Accoudées au bord des loges, de jeunes femmes, en robes claires, légèrement décolletées, applaudissaient, fanatiques. La brise apportait les sons voilés des orchestres : de temps en temps, dans le silence d'un repos, montait, traînarde et rauque, la mélopée d'un crieur qui annonçait et comptait les points. Et de nouveau contre le mur la claque de la balle, les bonds alertes des joueurs, et la furie endiablée du gant qui arrêtait la pelote et la relançait.

Je me passionnais médiocrement pour ce jeu. Suzanne cependant s'opiniâtrait à m'intéresser par ses explications à cette énergie infatigable qu'exige l'effort dix et vingt fois

répété d'un joueur d'arrière relançant à pleine volée sur le fronton la balle dix et vingt fois renvoyée par l'adversaire au fond du jeu. Elle me montrait que l'intelligence aussi était nécessaire. L'habileté du joueur qui a la balle consiste à la renvoyer de telle façon qu'elle soit particulièrement difficile à reprendre par le joueur du camp opposé. L'imprévu des combinaisons provoque l'originalité du jeu : il faut, par exemple, ne jamais faire rebondir la balle qu'au fond du jeu, de façon à fatiguer l'*arrière* du camp adverse,... il faut que la balle touche au mur le plus près possible de la bande métallique, afin que, son trajet étant considérablement raccourci, l'adversaire ait moins de temps pour la reprendre,... il faut encore frapper la balle très mollement et la faire tomber presque morte à côté du mur, sans qu'un *avant* de l'autre camp puisse la reprendre,... il faut... que sais-je? je ne me rappelle plus. Sans cesse, devant une ardeur si folle, je craignais que ces hommes ne s'écroulassent à bout de souffle, mais toujours ils luttaient,

bondissant sur la piste comme sur un tremplin, les cheveux collés, la sueur transperçant la chemise. La victoire seule, en interrompant leur rivalité, les calmait. Alors, à travers le jardin où s'alignaient tristement les tables désertes du dîner, la foule s'écoula.

Naturellement, Suzanne ne pouvait pas jouer à la pelote basque... Elle avait tout de même acheté une chistera, et dans le petit jardin de l'hôtel que nous habitions encore à Passy, avant d'emménager avenue de l'Alma, elle s'amusait avec son frère à lancer des balles contre le mur, à les rattraper, à les relancer, et elle eût fait, j'en suis sûre, une joueuse habile, car elle était forte à la fois et souple. Le patinage lui plut quelque temps ; le patinage à glace d'abord, — mais elle se lassa vite de tourner en rond, dans le petit cirque des Champs-Élysées ; puis le patinage à roulettes auquel tout Paris ne se livrait pas encore avec la fureur que l'on sait... Mais on tournait aussi éternellement en rond... elle s'en dégoûta... Elle voulait de l'espace...

La mode décrétait justement que l'hiver était une merveilleuse saison pour les sports, des sports nouveaux, pittoresques et dangereux. Les traditionnels moyens que les montagnards employaient pour vaquer à leurs travaux se changeaient en admirables distractions... Le prince impérial d'Allemagne n'était-il pas venu avec sa fiancée à Saint-Moritz conduire un bobsleigh?... Quel exemple! Jeunes filles et jeunes hommes de la société partaient pour Saint-Moritz : nous partîmes pour Saint-Moritz... Dans mon enfance, on redoutait le froid, la neige, la gelée; on s'enfermait dans les appartements, on s'emmitoufflait de fourrures et de laine. Maintenant rien n'était meilleur pour la santé que le froid, la neige, la gelée. Une veste, un bonnet, des gants de tricot, des coudières en cuir rembourré, des genouillères pour protéger les jambes, de gros souliers ferrés et munis de griffes : certes il n'y a là rien qui embellisse. Mais quand au flanc d'une colline, une jeune femme, montée sur les skis, appuyée sur deux

hauts bâtons, prend son élan, court, bondit et retombe, quelle légère et presque immatérielle vision!... Saint-Moritz, malheureusement, c'est très loin de Paris... Il faudrait, pour y vivre, n'avoir rien qui vous rappelle à Paris. N'existait-il donc pas un sport praticable, au gré de la volonté, sans condition de température, et sans l'ennui d'un voyage?

Un jour Paul, qui achevait sa première année de Saint-Cyr, emmena Suzanne au golf de l'Ermitage; elle atteignait alors sa vingt-troisième année. Je ne l'accompagnai pas; elle revint enthousiasmée, je ne m'inquiétai pas beaucoup de cet enthousiasme... Cependant il dura... et curieuse, au début de juin, par un bel après-midi, je me décidai à rejoindre Suzanne qui était partie aussitôt après le déjeuner.

Il est, à quelques pas de la station de l'Ermitage, sur la ligne de tramway qui va de Paris à Saint-Germain, un petit chemin gris, le plus simple du monde, et que nul pédestre

promeneur ne songe à suivre. A cette époque de l'année cependant, tout l'après-midi, des automobiles le descendent en ronflant, et des tonneaux aussi, des phaétons, des charrettes, au trot piaffeur de leurs chevaux, puis, tournant au bout de deux cents mètres, franchissent une porte et pénètrent dans une cour. D'autres voitures sont là : il est trois heures environ. D'abord, le regard s'arrête, au premier plan, sur des bâtiments rustiques; des femmes en toilettes claires paressent, à l'abri sous une grande tente, où sont dressées les tables fleuries d'un goûter. Mais le regard bientôt se porte, charmé par la nature, plus loin. Entre la Seine, Port-Marly et la terrasse de Saint-Germain, dominées par la propriété de Dumas, *Monte-Cristo,* de vastes prairies s'étendent qu'émaillent les boutons d'or et les pâquerettes; une ligne de peupliers les borde, un ruisseau étroit et abrupt serpente, et, au milieu de vastes paddocks, galopent des poulains de sang, tandis que paissent tranquillement de bonnes vaches laitières. Nul bruit; on n'en-

tend même pas le sifflet aigu des locomotives qui filent derrière la colline, et, du côté du fleuve, l'horizon est si bas que nul village n'apparaît : c'est la vraie campagne, comme si l'on était à des centaines de kilomètres loin de Paris... A travers champs, deux par deux, des groupes cheminent, se penchent, demeurent immobiles, brandissent une manière de bâton, repartent, escortés d'un gamin qui serre contre la poitrine un lourd fourreau de toile. Parfois une voix crie : « Attention ! » et l'on aperçoit quelque chose de blanc et de rond qui siffle, fend l'air, tombe, roule. On joue au golf.

Antique et calme croquet, qui, jadis, procura tant de joie à tant d'enfants, à tant d'adolescents et aussi à tant de vieilles dames et de vieux messieurs, le golf vous a remplacé : il vous a relégué honteusement sous les ombrages du Luxembourg et il a conquis pour lui tous les grands espaces libres. Vous n'étiez, à vrai dire, qu'un jeu provincial, paisible et vieux. Comment auriez-vous pu lutter contre le golf ? Celui-là vient d'Angleterre, —

c'est, en matière de sport, un avantage triomphal — il passionne depuis des siècles les jeunes Anglaises, et cinq mots anglais enfin le résument : *club, ball, drive, put, hole.* Cinq mots que Suzanne m'a appris comme elle m'a appris les règles et la marche du jeu, car aujourd'hui les jeunes filles apprennent beaucoup de choses à leurs mères. Il s'agit donc, avec des bâtons d'une forme spéciale *(clubs),* de faire parcourir *(drive)* à une petite balle en fil de caoutchouc recouvert de gutta-percha *(ball)* une longue distance, de façon à pouvoir l'envoyer doucement *(to put)* dans un trou *(hole).* Celle ou celui qui, partant d'un point donné, a fait tomber sa balle dans le petit trou à l'aide du moins grand nombre de coups de *club* a gagné la partie. Au reste, la plus courte des parties suppose que la balle a été envoyée successivement au moins dans neuf ou dix trous distants l'un de l'autre de trois cents mètres en moyenne et séparés par des obstacles.

Suzanne commençait justement une partie avec un jeune homme que je ne connaissais

point. Toute élégance qui paralyse les mouvements est proscrite : il faut pouvoir lever les bras sans craindre un subit craquement de l'étoffe, et narguer avec une coiffure commode le vent qui soulève les coques et les nœuds des grands chapeaux. Suzanne portait donc une jupe flottante, une chemisette, et un feutre gris piqué par deux épingles; son partenaire un complet de toile blanche, souple et mou, le gilet déboutonné s'ouvrant sur la chemise de flanelle. Simples toilettes, que le professeur anglais jugeait, paraît-il, encore trop recherchées, affirmant que sur un terrain de golf une femme devrait se contenter pour coiffure d'une casquette, et un homme jouer en manches de chemise.

La balle était posée sur un monticule, gros comme le poing, de sable très fin. Le *caddy,* un pauvre nain estropié, qui trotte presque sur ses chevilles et qu'on nomme, j'ignore pourquoi, le capitaine, tire un *club* de son fourreau de toile, le *club* du départ, le *driver*. Suzanne le saisit, le brandit, un instant immo-

bile d'attention ; autour d'elle, les spectateurs se taisent. C'est un impressionnant moment. Le *club* s'abat, frappe la balle qui file, glisse, et roule. Suzanne la suit : où va la balle ? Est-elle lancée trop courte ou trop longue, à droite, à gauche, ou dans la bonne direction ? Combien de leçons nécessaires pour toucher du premier coup ! Il semble qu'il suffise d'empoigner le club, de le brandir, et puis, hop ! on touche la terre, on la creuse, et la balle, ironique, attend sur le tas de sable un coup plus adroit... Cependant le partenaire a joué : c'est à Suzanne de continuer. Sa balle est allée en terrain plat : elle demande au *caddy* un *club* différent : le *brassy ;* elle en a six, plus petits ou plus grands, plus courbés ou plus droits, et une golfeuse difficile en utilise davantage : sept, huit, neuf, ayant même son genre de *club* préféré, modifié suivant ses instructions. La balle, cette fois, est tombée dans un obstacle, au milieu des cailloux et des herbes, réveillant dans le paddock, d'un heurt désagréable, une vache qui dormait. Par une petite échelle, Su-

zanne franchit les haies de fils de fer qui entourent le paddock, prend un autre *club,* le *fer :* la balle repart. On ne tourne pas simplement, suivant un cercle presque régulier, tout autour du terrain de jeu. On parcourt des kilomètres en plein air, sous le soleil ardent, prodiguant adresse, habileté, patience, décision. La balle, capricieuse, même avec les joueurs les plus brillants, n'aime point les lignes droites ; elle finit toujours par vagabonder, regagnant jusque dans sa chute sur la terre une force nouvelle qui la mène loin du but qu'on lui assignait. Cependant, l'heure s'enfuyant, le dernier trou se rapproche : un piquet de couleur le révèle. L'ardeur alors diminue, remplacée par la prudence : il ne s'agit plus d'envoyer la balle très loin, mais bien à de petites distances, pour ne pas dépasser le piquet. Suzanne prend le *click* comme *club.* La balle, maintenant, n'est plus qu'à quelques centimètres du trou : silencieuse, appliquée, Suzanne se penche : elle tient un *club* minuscule, le *putter;* elle considère le piquet, puis la balle. Doucement, le *putter*

pousse la balle qui roule et tombe dans le trou. La partie est finie.

La journée s'achève... Le soleil meurt et l'air s'amollit. Sous la tente, les tasses vides et les miettes des gâteaux attestent la collation qui sustenta les adversaires et amusa les curieux. Les vaches, indifférentes, s'étalent dans les herbes. Les chauffeurs tournent la manivelle des moteurs, et les chevaux, impatients, martèlent le sol de leurs sabots. Suzanne secoue vigoureusement la main de son partenaire. Les joueurs de golf s'en vont.

XVI

— Avec qui jouais-tu? demandai-je à Suzanne, comme nous quittions l'Ermitage.

— Avec M. Daramont.

— Qui est-ce M. Daramont?

— Un des meilleurs joueurs de golf qu'il y ait en France.

— Mais encore...

— Je crois qu'il est quelque chose au Conseil d'État.

— C'est tout ce que tu sais de lui?

— Oui.

— Où l'as-tu connu?

— Au golf.

— Et tu joues souvent avec lui?

— Presque toujours.

Elle ajouta :

— La prochaine fois je te le présenterai.

C'était un grand garçon, brun de peau et bien bâti, avec une moustache courte, assez pareille aux poils rudes d'une brosse à dents; il pouvait compter une trentaine d'années.

Deux semaines s'écoulèrent avant que je ne retourne au golf; à l'ordinaire Paul y conduisait Suzanne le dimanche et, si elle y allait un après-midi en semaine, la gouvernante l'accompagnait. Quand j'y retournai, Suzanne me présenta M. Daramont. Je lui tendis la main, il s'inclina, prononça quelques mots sur l'habileté de Suzanne à lancer la balle et à manier les cannes, et je ne prêtai à sa personne qu'une médiocre attention.

Nous partîmes en juillet pour Ringen, et, en octobre, nous visitâmes les petites villes d'Italie. Suzanne fit cet été arranger, en dehors du parc, un terrain de golf. De retour à Paris, la vie recommença aussi agitée, cours de la Croix-Rouge, consultations au dispensaire, cours du Collège de France, conférences, théâtres, thés, dîners. L'existence d'une paysanne, qui travaille aux champs, est moins fatigante que

cette existence fiévreuse où l'on se contraint à s'intéresser à tant de choses si diverses, où l'on ne se repose jamais en ne s'occupant que d'une seule. Encore souvent confiais-je Suzanne à des mamans plus remuantes que moi. Les cours du Collège de France, les conférences, tout cela m'ennuyait assez, et convenait mieux d'ailleurs à des snobinettes qu'à la femme tranquille et rêveuse que je demeurais. Parfois j'entendais Suzanne prononcer le nom de M. Daramont : elle l'avait rencontré au cours de M. Bergson ou à l'Ermitage.

Un beau jour de mai, tandis que j'étais dans mon petit salon, Suzanne entra, l'air très gaie.

— Maman, me dit-elle, prépare-toi : je vais t'apprendre une grande nouvelle.

— Qu'est-ce donc? je t'écoute, fis-je, un peu inquiète.

— Je suis fiancée.

J'eus à peine le temps de m'écrier :

— Tu es fiancée! ah! par exemple.

Déjà elle rattrapait sa phrase et la corrigeait.

— Mais non; ce n'est pas ce que je voulais dire… je voulais dire que M. Daramont, le père de Jacques Daramont, viendra après-demain te demander ma main… Les mots ont dépassé ma pensée. Excuse-moi.

— Je comprends, répondis-je, contenant mal mon irritation. M. Daramont me demandera ta main, parce que c'est une formalité à laquelle vous ne pouvez vous soustraire… Mais ta main, tu l'as déjà accordée à son fils… et de tout ce qui agita ton cœur, l'éveil de ton sentiment, tes premières émotions, tu ne m'as rien avoué… Comme c'est mal! et combien peu tu m'aimes, moi qui t'aime tant!

— Mais qu'est-ce que tu imagines, maman? s'exclama-t-elle. Rien n'a agité mon cœur!

Je voulus l'interrompre; elle m'en empêcha.

— Mais non. Nous jouions au golf; Jacques Daramont joue admirablement, et, parce que je jouais presque toujours avec lui, je devenais très forte. J'en éprouvais du plaisir… Nous causions un peu tout en poussant nos balles d'un trou à l'autre. Il m'exposait ses goûts, je lui

exposais les miens, nos goûts se ressemblaient ; nous aimions les sports, la vie libre, les voyages, tout ce qui est nouveau. Il me disait aussi que si jamais il se mariait, il ne serait pas un mari tyrannique... La femme, affirmait-il, est l'égale de l'homme... Enfin, lundi dernier, il m'a dit brusquement : « Savez-vous qui je devrais épouser? — Non, lui ai-je répondu; je n'y ai jamais songé. — C'est vous, a-t-il répliqué en souriant. — Moi! et pourquoi? » Alors il m'a expliqué que nous serions parfaitement heureux, si nous nous mariions : nos deux fortunes nous procureraient un très beau revenu ; son âge ne différait pas assez du mien, pour que je craigne d'avoir plus tard un vieux mari à soigner... Alors... j'ai dit oui.

— Tu as dit oui, répétai-je machinalement.

Je l'avais écoutée jusque-là sans l'arrêter, car j'étais bouleversée. Était-ce bien ma fille qui m'annonçait un événement dont tout son avenir dépendait, dans un langage si calme, si raisonnable... C'était ainsi qu'elle concevait le mariage, c'était dans ces conditions qu'elle vou-

lait se marier! Non, ce n'était pas possible... Elle affectait une indifférence qui lui semblait la marque d'un esprit fort, débarrassé des préjugés. Elle parlait comme beaucoup de jeunes filles modernes, mais certainement elle ne pensait pas comme elles...

— Mais tu l'aimes; tu es émue, quand tu le vois?

— Non... il me plaît... voilà. Et puisqu'il me plaît et qu'il faut tout de même que je me marie, je le préfère à d'autres. J'ai plus de chances, avec lui, de n'être pas malheureuse... Si l'amour doit naître, il naîtra plus tard... mais s'il ne naît pas, je m'en priverai sans regrets. Il y a tant d'autres choses dans le monde que l'amour.

Toute accablée de mélancolie, je me reportais au temps de mes fiançailles, aux tremblants mouvements de mon cœur, à ses craintes, à ses joies innocentes, à son inquiétude continuelle. Comment l'amour ne pouvait-il pas être le premier désir d'une jeune fille? Cela me paraissait monstrueux. Cependant j'avais

vu tout si rapidement changer autour de moi depuis une vingtaine d'années, que je ne m'indignais pas... Une tristesse impuissante m'enlevait jusqu'au courage de me révolter... J'étais d'une autre époque... il n'y avait rien à tenter contre cela.

Je dis seulement :

— Il faudrait attendre encore, réfléchir.

— Oh non ! pourquoi ? M. Daramont et moi nous sommes d'accord.

— Tu sais au moins ce qu'il fait, ce qu'il est ?

— Oui, maintenant, je le sais... Il est maître des requêtes au Conseil d'État.

— Et tu connais sa famille, ses parents ?

— Oui, j'ai rencontré une fois ses parents au golf. Son père était aussi au Conseil d'État... conseiller en service ordinaire... Il doit avoir pris sa retraite. C'est un monsieur bedonnant, avec des favoris blancs... Sa mère est une petite femme très simple, et qui a du poil au menton... Il a une sœur plus âgée que lui et qui est mariée... Il avait un frère cadet

qui est mort... Jacques Daramont a trente-trois ans. Te voilà bien renseignée.

Renseignée, je ne l'étais nullement. Nous ne fréquentions pas du tout le monde auquel appartenaient les Daramont... Je me mis donc en campagne : à Paris, on est vite instruit des gens, quand on s'y efforce. Lorsque M. Daramont se présenta chez moi, j'aurais pu lui raconter sur sa famille des choses qu'il ignorait peut-être. Les renseignements étaient d'ailleurs excellents : vieille famille de robe, originaire de Normandie, très riche, tout ce qu'il y a de plus honorable. Le grand-père, ardent bonapartiste, avait rempli sous l'Empire une belle carrière. Le fils avait été républicain, un de ces républicains modérés qui fondèrent — les malheureux — la République et qu'on traite aujourd'hui de réactionnaires. Le petit-fils servait, à l'imitation de ses ancêtres, le gouvernement, mais n'affichait aucune opinion politique. Il siégeait au Conseil d'État, parce que son père, son grand-père et son bisaïeul y avaient siégé : il continuait les traditions.

M. Daramont, le père, tenait avec ses favoris blancs, sa lèvre rasée, son ventre confortable, le personnage classique du vieux et digne magistrat dont on ne s'étonne jamais d'apprendre les pires choses ou les plus belles : en l'occasion on ne répétait sur lui que des éloges... Durant sa visite, il parla beaucoup, avec satisfaction. Lui aussi il se plaignait de l'abîme qui séparait sa génération de la génération de son fils. Et il me fit là-dessus un discours en trois points, comme s'il exposait à une séance du Conseil d'État quelque affaire litigieuse. Nous nous lamentions tous deux sur le temps présent, et nous célébrions le temps jadis; nous découvrîmes que nous avions, à notre insu, de communes relations; enfin il partit, enchanté. Naturellement j'avais consenti à l'union projetée... Projetée! Quand je dis projetée, c'est décidée que je devrais dire, décidée par son fils et ma fille, avant même que nous, les parents, nous ayons été consultés. M. Daramont le savait bien, mais il ne voulait pas le confesser... Il s'évertuait, en

vieux magistrat nourri de droit romain, à sauvegarder à mes yeux le prestige de son autorité paternelle. Le pauvre homme!

Suzanne et Jacques étaient donc fiancés! Que de surprises me causèrent ces fiançailles! A chaque instant, je comparais les leurs et les miennes. Je ne pouvais m'en défendre : tout m'y conviait.

J'avais connu mon fiancé à un bal : vieille histoire! Quand il avait, à son retour d'Angleterre, discrètement révélé à une amie de ma mère ses intentions, elle l'avait emmené un soir dans notre loge à l'Opéra-Comique, où l'on jouait *les Noces de Jeannette* : vieille histoire! Il m'avait apporté, tout ému, son premier bouquet blanc, et moi je n'avais jamais voulu qu'on jetât ce premier bouquet blanc, quand il avait été fané : vieille histoire! Il m'écrivait tous les jours, même s'il était venu à la maison : vieille histoire!

Suzanne avait connu son fiancé au golf de l'Ermitage, et elle le connaissait, avant que je le connusse : autre temps, autres mœurs. Elle

le retrouvait au Collège de France, à ce cours de philosophie, si à la mode parmi les jeunes filles du monde qu'on les désignait par un adjectif tiré du nom du professeur : autre temps, autres mœurs. Nulle fièvre chez eux, le calme, la sécurité, toutes les mêmes occupations, tous les mêmes divertissements. Quand ils ne se voyaient pas, ils ne s'écrivaient pas, et, quand ils se voyaient, ils discutaient sérieusement de leurs affaires : le voyage de noces, les personnes qu'on inviterait à l'église et au lunch, la location et l'installation de l'appartement, le choix et l'achat d'une automobile... le nombre des domestiques.... Suzanne parlait cylindre, moteur, soupape, châssis, carosserie... Je les entendais qui disaient : « J'aime mieux une 24-chevaux... j'aime mieux une voiture découverte... j'aime mieux le chauffage à vapeur... » Je ne les entendais jamais se dire bonnement : « Je vous aime. » Autre temps, autres mœurs. Mais, par exemple, quel sens pratique, quelle décision, quelle science de l'utile et du confortable!

Jacques envoyait à Suzanne des fleurs, parce que c'est encore la coutume, mais il ne lui apportait jamais un de ces humbles cadeaux qui réjouissent le cœur, le petit bouquet de violettes pris dans la rue, sur la brouette d'une marchande, en pensant à sa fiancée, ou un modeste bibelot aperçu à un étalage, et acheté parce qu'on imagine qu'il fera plaisir, ou un simple livre même, parce qu'on l'a lu soi-même et qu'on souhaite qu'il l'intéresse elle aussi... Autre temps, autres mœurs. Jacques Daramont ne choisit même pas tout seul la bague de fiançailles qu'il devait remettre à Suzanne. Quelle délicate volupté il y a pourtant dans ce choix solitaire? On s'en va, on regarde, on cherche... La jeune fille a laissé deviner son caractère, et l'on sait à peu près ce qu'elle aime. Et tandis qu'on cherche, on craint, on espère, on s'enchante de ses craintes et de son espoir. Jacques Daramont demanda tout simplement à Suzanne ce qu'elle désirait, et tout simplement Suzanne lui répondit qu'elle désirait un rubis : il lui donna un

rubis magnifique. Le prix m'en paraît encore fabuleux, moins toutefois que la franchise de Suzanne. Nous n'aurions pas osé exprimer de pareils désirs, et, d'ailleurs, nous ne les aurions pas eus. Qu'elles étaient modestes, les bagues que m'avaient offertes mon mari! Mais qu'elles m'étaient chères pour tout ce qui s'y attachait de souvenirs et de tendresse! Autre temps, autres mœurs.

Cependant ils ne parlaient jamais, dans leurs projets, des enfants possibles.

— Et les enfants, questionnai-je un jour. Vous n'y songez donc pas?

— Oh! les enfants, fit Suzanne, plus tard, plus tard. Nous profiterons d'abord de la vie.

Quelque temps auparavant, une amie de Suzanne avait accouché dix mois après son mariage. « Oh! par exemple! » s'était écriée Suzanne. Je l'avais regardée si douloureuse que, pour me rassurer, elle était venue m'embrasser. Mais je n'ai pu oublier ces mots, bien souvent je me les suis rappelés. Si l'on veut vivre sa vie, il ne faut pas, en effet, accepter les

soucis et les tourments de la maternité. De nombreuses jeunes femmes affirment ne pas vouloir d'enfants avant plusieurs années, et certaines qui se taisent mal n'en veulent ni tôt ni tard. De tels propos, sans doute, sont des fanfaronnades quelquefois. Pour moi, rien ne me charme plus qu'une jeune mère. Le rôle d'une femme, ce n'est pas uniquement d'être élégante, gracieuse, belle, mais encore de perpétuer le nom de son mari. Souvent je contemple, sur une avenue, une jeune mère qui allaite : quelle confiance ! quelle protection ! Et quel doux orgueil, si j'admire le bébé ! Est-il rien de plus triste qu'une maison sans enfants : point de rires, point de bruit, de l'égoïsme ou de la désolation. Et qu'est-ce que le plaisir d'une existence brillante, auprès de la joie que donne un petit garçon ou une petite fille qui court vers nous, en tendant les bras ? Qu'est-ce même que ce plaisir, au prix de l'inquiétude que provoque la maladie d'un petit être qu'on a conçu, porté et nourri ? C'est là seulement ce qui remplit les années et le cœur. Épouse,

mère et grand'mère : les trois étapes divines et naturelles de la femme.

Suzanne et Jacques ne semblaient d'ailleurs ni l'un ni l'autre pressés de se marier, le mariage restreignant tout de même, quoi qu'ils en disent, la liberté des époux. Un séjour de Suzanne à Casablanca interrompit du reste les fiançailles. La Croix-Rouge envoyait au Maroc une équipe d'infirmières ; Suzanne se fit inscrire sur la liste. En vain lui représentai-je qu'elle abandonnait son fiancé, qu'une si longue absence aurait peut-être de fâcheuses conséquences, que leur amour n'était pas assez grand pour affronter cette expérience et que, dans le cas où il y aurait entre eux un grand amour, cette détermination était bien cruelle. Si Jacques Daramont fut attristé ou blessé, il n'en montra rien... Il approuva au contraire que Suzanne tînt à utiliser, sur un terrain de guerre, les leçons reçues et les diplômes conquis dans des hôpitaux et des dispensaires pacifiques. Ils se quittèrent comme deux amis ; ils se retrouvèrent comme deux amis. Mon

Dieu ! une solide amitié garantit peut-être plus sûrement le bonheur dans le mariage que le changeant amour. Nous demandions, nous, à la vie trop de choses et des choses trop belles, du rêve, du romanesque, l'éternité de la tendresse... et si quelqu'une d'entre nous les obtenaient du mariage, combien ne les possédaient jamais, et, ne les possédant pas, les cherchaient ailleurs ! Les jeunes filles d'aujourd'hui demandent à la vie ce que la vie peut leur donner.

Jacques Daramont, mon futur gendre, aimait éblouir : cela m'avait frappé tout de suite. Les deux familles se valaient, et pourtant l'alliance qu'il contractait le rendait fier. Ce besoin d'éblouir est une des caractéristiques de notre époque. Une jeune femme de la société perdit son père à Paris, au commencement d'un mois d'août.

— Il n'y avait presque personne aux obsèques, racontait-elle, désolée. N'est-ce pas, tout le monde avait quitté Paris... Papa est mort trop tard.

Jacques Daramont eût dit, le plus naturellement, la même chose. Il avait fixé la date du mariage en juin, qui est le beau moment de la saison parisienne, et, désirant que tout Paris y assistât, il craignait toujours d'oublier dans ses invitations quelqu'un, parisien, provincial, ou étranger.

Suzanne le laissait faire, assez indifférente à ce qui agitait son fiancé. Certes elle n'aurait jamais consenti à se marier, comme moi, dans la petite église de Ringen, mais elle ne chérissait pas Ringen. Une semaine après ses fiançailles, je l'avais priée d'adresser à nos jeunes paysannes un cadeau qui eût été un souvenir. Elle ne me comprit pas. Elle ne s'était jamais intéressée à ces jeunes filles; à peine les connaissait-elle; les reverrait-elle seulement jamais? Elle souriait de ma sentimentalité. Cependant, parce qu'elle m'aime bien, elle me promit d'accéder à mon désir, mais les jours s'enfuyaient, et elle n'y songeait plus. J'achetai alors, en secret, à Paris, de petits objets à la fois utiles et jolis, et je les expédiai, au nom

de Suzanne, aux paysannes de Ringen. Elles lui écrivirent et, toutes, dans leurs lettres embarrassées, exprimaient l'espérance de bientôt saluer dans leur village la nouvelle mariée, qui, à l'exemple de sa mère, y reviendrait tous les étés. Les lettres étaient écrites dans notre patois. Suzanne appelle ce patois un horrible charabia, elle ne l'entend pas, et elle ne put lire ces lettres si touchantes.

Six semaines déjà avant le mariage, nous ne vivions plus tranquilles. Couturières, modistes, lingères se succédaient dans l'appartement, et les cadeaux s'entassaient dans le petit salon, sur les tables, les fauteuils, rangés d'abord avec ordre, ensuite pêle-mêle, car il y en avait trop. Pour combien d'encriers, combien de coupes, combien de bonbonnières, Suzanne s'est-elle confondue en remerciements! La soirée de contrat eut lieu l'avant-veille du mariage. Suzanne avait choisi une toilette en satin rose, d'une forme un peu Empire, et qui suivait trop nettement, à mon gré, les jeunes lignes de son corps. Je n'avais pu

obtenir qu'elle mît des gants... elle gardait, comme beaucoup de jeunes filles aujourd'hui, les mains nues. Les cadeaux étaient exposés, avec tout le trousseau, selon la mode actuelle, dans le grand salon, et surveillés par des agents de la sûreté, tant nous avions confiance dans ce flot d'amis qui envahissaient la maison. Un flot d'amis, en effet, un flot sans cesse renouvelé! Les violons jouaient, les fleurs chargeaient l'air de leurs trop lourds parfums, le domestique debout près de la porte criait des noms, et des hommes, des femmes, des jeunes filles, de jeunes hommes s'avançaient que je n'avais jamais vus, et s'inclinaient, me souriaient, me félicitaient, me serraient les mains, puis se répandaient dans les salons, aussi à l'aise que chez eux, vers le buffet, vers les cadeaux, avalant, comme s'ils n'avaient pas mangé de la journée, les petits fours, les sandwichs, le champagne, le café glacé, l'orangeade, évaluant les bijoux, le linge, les présents : c'étaient tous les invités de Jacques Daramont. Si je voyais de mes amis à moi,

soudain il me semblait qu'au milieu d'une mer où je me noyais quelqu'un me tendait une planche de salut... et j'aurais voulu qu'ils demeurassent près de moi... et je réprimais une envie imbécile de pleurer. Jacques Daramont exultait...

Deux ou trois fois, j'aperçus un des agents, fort distingué ma foi, qui, sans avoir l'air, s'approchait d'un invité trop attentif aux cadeaux.

Et je songeais à Ringen, au bal des paysans, dans le parc que des lanternes vénitiennes éclairaient, aux ménétriers qui jouaient sur l'estrade, derrière les branches de sapin...

XVII

Mon Dieu! ne finirai-je pas de me plaindre?

Il me revient en mémoire une chanson que j'ai entendue, voici bien longtemps, à une matinée pour enfants chez cette Mme de Malvégourt dont j'ai déjà parlé.

On avait joué, on avait dansé, on avait goûté, et, après le goûter, de petites filles et de petits garçons avaient chanté la chansonnette et la romance. Une petite vieille s'avança sur une manière d'estrade arrangée au fond du salon, une toute petite vieille voûtée, habillée d'une robe en soie noire, coiffée d'un bonnet en dentelle, les cheveux roulés en boucles et qui marchait en s'appuyant sur une canne. Cette petite vieille chantait, d'une voix chevrotante, la douceur du temps de sa jeunesse : alors tout était beau, juste, bon; il n'y avait

sur terre que de braves gens, d'honnêtes femmes, des cœurs généreux et tendres. Mais le temps présent, quelle horreur! Les enfants désobéissants, les parents uniquement occupés de leurs plaisirs, les jeunes filles coquettes, les jeunes hommes présomptueux; partout l'ambition, l'intrigue, la corruption : quelle différence avec le temps jadis! Le couplet fini, la petite vieille commençait son refrain en tapant avec sa canne sur les planches pour s'accompagner :

> De mon temps, oui vraiment,
> Tout était mieux qu'à présent.

Tout le monde riait... Nous avions reconnu dans cette petite vieille une de nos camarades, et nous, les enfants, nous riions surtout de l'avoir reconnue sous son déguisement. Mais les grandes personnes, comme les personnes âgées, riaient aussi.

— Comme c'est vrai! disaient-elles.

Et elles se lançaient dans quelques considérations philosophiques, dont la profondeur affligée me remplissait d'admiration.

Il me semble que je suis cette petite vieille et que je chante, moi aussi : « De mon temps, oui vraiment, oui vraiment tout était mieux qu'à présent. » Qu'il est difficile de savoir vieillir ! Une femme qui, dépassant la cinquantaine, s'accommode avec enthousiasme aux goûts nouveaux se couvre de ridicule. Que ne se souvient-elle de son âge pour laisser aux jeunes filles des jeux et des plaisirs faits pour leurs corps robustes ! Mais si elle ne loue plus obstinément que les années lointaines, c'est une rabâcheuse, une radoteuse, on la fuit. « Elle va encore nous raser avec ses histoires du déluge », disait une des amies de ma fille, en parlant d'une vieille dame, jeune sous le second Empire, et qui les avait invitées à goûter. Les histoires qui remontent à cinquante ans sont déjà, pour les jeunes gens, des histoires du déluge. Il faut éviter de leur apparaître sous les traits d'une réchappée de l'arche... Il faut aussi éviter de leur apparaître sous les traits comiques d'une sexagénaire qui affirme encore des prétentions à la jeunesse...

Je sens bien que j'ai un peu tort. Cédant à la mélancolie que me donnait la solitude, j'ai si longuement raconté mon enfance, que j'ai été stupéfaite de ne pas la retrouver tout entière dans mon enfant. Mais combien la vie serait monotone si les enfants répétaient ainsi les parents! Moi non plus je ne ressemblais pas à ma mère : maman considérait avec étonnement cette petite fille au cœur sensible, que des arbres, de l'eau, des prés rendaient parfois si exaltée. Était-ce bien là sa fille, à elle qui était si raisonnable? De son temps aussi tout allait bien mieux que du mien.

Ainsi, depuis que le monde existe, nous nous en allons, chacune, en chantant le même refrain de tristesse :

De mon temps, oui vraiment,
Tout était mieux qu'à présent.

Nous chantons simplement notre jeunesse perdue. Tout était bien alors, parce que nous étions jeunes.

Suzanne, un jour, chantera aussi ce pauvre refrain. Et elle aura raison. Moi qui voyais

tous les défauts de ces jeunes filles, je vois maintenant leurs rares qualités. Elles pratiquent les sports : tant mieux, les sports leur assurent de la force, une force morale à la fois et physique... Elles connaissent leur valeur : tant mieux, puisqu'elles l'emploient aussi bien à Paris, dans les dispensaires des faubourgs et les quartiers pauvres, qu'en Afrique au chevet des soldats blessés et mourants, et demain sur les champs de bataille, si la guerre éclatait. Elles courent toutes avec joie vers le danger, très loin ou très près, peu importe. Elles aiment agir, se dépenser, voir du pays; elles sont curieuses de littérature, d'art, de sciences : tant mieux, de tant d'enseignements, elles tirent des clartés utiles que nous n'avions pas, nous, et elles sont mieux armées pour lutter dans une vie chaque jour plus âpre. Les excentricités de quelques-unes ne discréditent que celles qui s'y livrent, et, à toute époque, il y eut des excentriques.

Un étranger de marque, de passage à Paris, assistait un jour à une réception fort brillante.

Les femmes, jeunes la plupart, portaient les plus belles toilettes et les plus beaux bijoux ; la conversation était spirituelle; on parlait théâtre, mode, littérature. Il ne put s'empêcher de sourire, et, tout en admirant l'élégance et le charme de celles qu'il observait, il insinua qu'il reconnaissait bien là cette futilité des Parisiennes, proverbiale dans l'univers. La maîtresse de la maison, lui désignant au hasard une de ses invitées, puis une autre, et une autre encore, lui exposa brièvement, pour toute réponse, quelles avaient été, dans la matinée et l'après-midi, les occupations de chacune. Celle-ci vivait au milieu des enfants du peuple; celle-là, infirmière brevetée, dirigeait un dispensaire de tuberculeux; cette troisième enseignait aux petites filles d'un quartier lointain la science ménagère; cette dernière demeurait tout le jour dans une « résidence sociale » à répondre aux demandes de secours moral et matériel que lui adressaient les femmes d'ouvriers... Il apprit ainsi que cette apparente frivolité cachait non seule-

ment la conscience parfaite des devoirs qui incombent aux heureux de ce monde, mais un dévouement continuel, un zèle jamais lassé, et le savoir réel des formes nouvelles dans lesquelles aujourd'hui il faut pratiquer le précepte chrétien : « Aimez-vous les uns les autres. »

Cet étranger avait, des femmes françaises, et particulièrement des femmes parisiennes, l'opinion que partagent beaucoup d'étrangers. N'ai-je pas failli lui ressembler trop complètement?

Mon vieux cahier est bien gros. Le cahier de ma fille est bien mince ; ce n'est même qu'un carnet, et pourtant je l'aime mieux que le mien. Elle peut y inscrire un titre auquel je n'ai pas droit.

Une page, en effet, porte ces quelques mots :

« En avril, départ de Paris pour Marseille...

... Le 4 mai arrivée à Casablanca...

... 1er juillet, les blessés m'aiment beaucoup,

je les soigne, j'écris leurs lettres, je les panse, je leur fais la lecture... »

Et plus loin :

« 30 août, rentrée en France... Le meilleur souvenir de ma vie. »

C'est tout; rien de plus; pas de littérature, le petit fait du jour tout sec.

Si j'avais, jeune fille, témoigné, même timidement, l'intention de partir pour quelque colonie, afin d'assister nos soldats, quels beaux cris eût poussés maman!

« Tu es folle!... tu es malade!... tu n'as aucun sentiment des convenances... »

D'ailleurs je n'avais même pas une vague idée de partir; je restreignais l'univers à un petit village.

Aussi, quand Suzanne m'annonça qu'elle appartenait à l'équipe des douze infirmières que la Croix-Rouge envoyait à Casablanca sous la direction d'une infirmière-major, je ne sais de mon indignation ou de mon effroi ce qui fut le plus fort. Elle ne me demandait pas conseil, — à vingt-cinq ans les jeunes filles d'au-

jourd'hui ne se croient plus sous la tutelle de leurs mères, — elle s'était fait inscrire de sa propre autorité sur la liste, et m'en informait avec un petit air tranquille, tendre et décidé.

Tout d'abord j'éclatai devant un tel acte d'indépendance. Suzanne avait beau compter vingt-cinq ans : elle demeurait ma fille. Bien plus, elle ne dépendait pas seulement de moi, sa mère, mais encore de Jacques, son futur mari. Et c'était l'époque de ses fiançailles qu'elle choisissait pour son coup de tête ! Les moindres actes qui avaient révélé, puis affirmé dans les années écoulées son caractère volontaire, me revenaient en mémoire, et je les lui reprochais. Soudain je m'imaginais qu'une dispute avec son fiancé déterminait cette résolution inopinée... quelque dépit d'amoureux qu'il me faudrait apaiser. Qu'allais-je inventer là ! Aussitôt posée, la question m'apparut dans toute sa vanité... Suzanne partait simplement parce qu'elle avait envie de partir... Elle avait suivi des cours, obtenu un diplôme, travaillé dans des dispensaires ; l'occasion s'offrait de

remplir, réellement dans les nécessités de la guerre, la mission à laquelle ses études la préparaient : elle ne se pardonnerait pas de la laisser échapper.

Moi, je m'épouvantais. Casablanca, le Maroc, c'était pour mon cœur oppressé le bombardement, la faim, la maladie, le pillage, les supplices... Si Suzanne partait, je ne pouvais pas me figurer que je la reverrais... Ne pas l'empêcher de partir, c'était la pousser vers la mort... Pour elle, Casablanca c'était une ville, voilà tout, une ville pareille à une autre, un peu plus éloignée que Marseille, seulement, et dont l'hôpital, au lieu d'abriter des malades, abritait des blessés. Les assassinats possibles, même fréquents dans ce pays où l'étranger est haï, la malpropreté des habitations, la promiscuité des soldats, la typhoïde, le scorbut, tous les maux qui escortent les armées : rien n'inquiétait Suzanne ; elle souriait, incrédule... Si tout cela existait, elle s'en apercevrait bien... Désespérée, je me rendis chez l'infirmière-major. L'infirmière-major m'assura que je

m'exagérais beaucoup les dangers : d'ailleurs elle raillait mes craintes... Je me rendis chez les mères des onze autres infirmières ; elles ne manifestaient pas le même calme que l'infirmière-major, mais elles cachaient leurs alarmes par d'indulgents raisonnements ou par de patriotiques arguments : de toutes façons la Française courageuse étouffait les soupirs de la maman tourmentée. Je rougis de moi-même et de mes angoisses, je serrai Suzanne dans mes bras, et je lui accordai une autorisation qui du reste était inutile... Je l'ai dit, j'ai toujours été faible envers mes enfants.

Maintenant que Suzanne me quittait, je ne voyais plus en elle qu'une petite fille, ma petite fille... Si âgées qu'elles soient, toujours, à quelque moment, nos filles redeviennent pour nous de petites filles. Bien qu'elle s'en défendît, Suzanne, à mesure qu'approchait le jour du départ, dérobait mal sous une gaieté un peu fébrile une émotion trop naturelle. Elle me pria même de ne pas l'accompagner jusqu'à Marseille, ainsi que nous en avions d'abord con-

venu, car elle redoutait pour mon cœur trop sensible cette séparation sur le port, l'éloignement du bateau qui décroît, le mystère de cette mer perfide qui en le portant emporte votre enfant... Elle la redoutait aussi pour elle-même peut-être. Nous nous contentâmes, Jacques et moi, de l'accompagner à la gare du P.-L.-M. Je lui avais arrangé de mes mains sa malle, une malle de cuir où j'avais disposé le peu de choses dont elle se munissait, son linge, ses vêtements et son uniforme, grande blouse blanche, tablier blanc, petit bonnet blanc, souliers blancs, brassard matriculé et marqué d'une croix rouge. Ses camarades bavardaient et riaient sur le quai, ravies comme si elles prenaient le train pour une partie de plaisir. C'était le 31 avril. Nous, les mamans, nous affections une parfaite sérénité : aucune de nous ne pleura, tant que la locomotive n'eût pas sifflé. Mais enfin la locomotive siffla, nous pressâmes une dernière fois nos filles contre nos poitrines, les employés fermèrent les portières et le train s'ébranla ; alors nos yeux se

mouillèrent. Le lendemain Suzanne et ses amies s'embarquaient à Marseille sur un transport de l'État, où s'entassaient déjà quinze cents troupiers. La foule couvrait les quais, le soir tombait, et aux accents de la *Marseillaise,* aux acclamations du peuple, tandis que le soleil mourait, le bateau gagna la haute mer. Quatre jours plus tard, sur une côte blanche, une ville blanche groupait ses maisons blanches : Casablanca. L'état de la mer forçait le bateau à mouiller loin du port. De grandes barcasses l'accostaient, un marin soulevait Suzanne dans ses bras, la descendait dans une barcasse, et la barcasse nageait vers la terre.

Les lettres de Suzanne n'étaient pas fréquentes — une toutes les semaines — mais elles étaient longues. Dans les premiers jours, alors qu'elle habitait dans le quartier européen un hôtel malpropre, — le meilleur de la ville d'ailleurs, — Casablanca, laid, sale, l'amusait, sans l'enchanter. Ce voyage vers la terre africaine n'excitait pas son imagination; sur le

bateau qui l'emportait, elle ne rêvait rien de fabuleux : elle allait à Casablanca pour y servir comme infirmière militaire, et ne se disait rien de plus. Lorsque le consul de France eut trouvé pour ces jeunes filles une maison d'habitation — la maison du caïd — et que le service eut commencé à l'hôpital, il ne fut plus question de Casablanca, Casablanca n'exista plus, ou plus exactement tout Casablanca se réduisit à la maison du caïd et à l'hôpital. Durant son séjour, Suzanne ne sortit pas une fois hors de Casablanca : elle n'en eut même jamais le désir.

La maison comprenait un patio qu'entourait en le dominant une galerie. Les jeunes filles, groupées d'après leurs sympathies, occupaient à deux ou trois une pièce : elles avaient une caisse pour table de toilette, leur malle pour table à écrire, pour chacune une chaise et couchaient sur un lit de camp. Un Arabe souvent ivre leur faisait la cuisine. Livrées à elles-mêmes, obligées de balayer leur chambre, de raccommoder leur linge, de préparer leur

repas quand le cuisinier titubait trop, elles se divertissaient de leur installation sommaire. Le matin, à six heures et demie, jetant sur leur uniforme une grande pèlerine assez pareille aux pèlerines des touristes vosgiens, elles se dirigeaient vers l'hôpital situé à vingt minutes de là et au bord de la mer. Les Arabes des rues qui les appelaient *toubiba* (femmes médecins) leur souhaitaient le bonjour et les gamins les saluaient militairement. Jamais un indigène ne leur manqua : on les entourait de respect, parce qu'elles guérissaient. L'hôpital se composait d'une sorte de pavillon en bois que longeaient de magnifiques massifs de fleurs; mais comme il ne suffisait pas à abriter tous les malades, il avait fallu dresser des tentes. L'infirmière-major exerçait une surveillance générale, mettait à jour la correspondance, assurait l'organisation des divers services, soignait les officiers et les sous-officiers; les douze infirmières consacraient leur temps aux soldats. A midi, toute l'équipe rentrait déjeuner, faisait la sieste jusqu'à trois

heures, puis regagnait l'hôpital jusqu'au soir où de nouveau elle reprenait le chemin de la maison, goûtant parfois sur la terrasse la douceur de la nuit, le plus souvent cousant et reprisant, souvent aussi tombant de fatigue et prompte à s'endormir.

Que nous voilà loin de ma jeunesse! L'espace d'une génération, vingt-cinq ans, et quelle différence dans les principes, dans les sentiments, dans les actes! Tout de même, sur certains points, l'avantage n'appartient pas à mon temps. Nous étions romanesques, mais notre romanesque était en nous : quand je montais dans mon bateau, je m'imaginais entreprendre un fabuleux voyage, et les jeunes garçons, mes contemporains, s'imaginaient, après avoir lu Assolant, Mayne Reid, Fenimore Cooper, coureurs de pampas, Indiens empanachés, et capitaines Corcoran. Nous rêvions, nous ne faisions que rêver, nous nous contentions de rêver. Aujourd'hui le romanesque n'habite plus en nous, il est partout autour de nous, nous vivons enveloppés d'un

romanesque si quotidien que nous ne l'appelons plus de son nom, tant il nous semble ordinaire. Les bateaux naviguent sous les eaux, les savants photographient l'intérieur de notre corps ou créent des diamants; chaque jour, chaque heure, l'homme suit et dépasse l'oiseau dans son vol. Tout ce que la fantaisie fertile des écrivains se plaisait à inventer pour nous éblouir ou nous charmer se réalise et rien ne nous étonne. Le romanesque nous paraît la chose la plus naturelle du monde. Si tous les petits garçons veulent être aviateurs, les femmes accomplissent avec la plus grande simplicité les actions les plus romanesques, et, peut-être même, ne se rendent-elles pas bien compte de tout le romanesque qu'elles accomplissent, elles qui se prétendent si pleines de bon sens, si pratiques, si réalistes?

Quoi de plus romanesque vraiment, si l'on y réfléchit, que l'aventure de cette jeune fille, Suzanne, élevée dans le confort, sinon dans le luxe, accoutumée à toutes les commodités de

l'existence et qui, près de se marier, quitte sa mère et son fiancé pour soigner et consoler les malades sur une terre lointaine, où les balles et la maladie sèment la mort? La fièvre typhoïde ne l'abattra-t-elle pas aussi, comme elle abat les soldats, ou le poignard d'un fanatique, qui, tuant une chrétienne, croira conquérir le paradis musulman? Nul regret cependant de ses habitudes heureuses, ou de ses aises fortunées ; elle part gaiement, si gaiement que la mère pourrait se figurer que le cœur de son enfant lui est presque indifférent. Elle doit rester absente trois mois dans ce pays ennemi, et, à la fin du troisième mois, elle annonce sans se plaindre qu'elle restera encore quatre semaines. Le bonheur d'agir e d'être utile lui embellissent tout ce que sa mission présente de périlleux et d'extraordinaire. Il y a en elle ce goût de l'aventure propre à sa génération et comme un inconscient besoin d'héroïsme.

Le matin, à l'hôpital, elle panse les blessés, prépare la salle où le chirurgien coupera des

jambes, extraira des balles, coudra des poitrines ouvertes, dispose les outils d'acier, les linges, les cotons stérilisés et, sans s'évanouir, aide aux opérations. L'après-midi elle donne aux blessés, aux opérés, aux malades, les soins prescrits, demeure à leur chevet, leur fait les piqûres ordonnées, élève jusqu'à leurs lèvres fiévreuses les potions ordonnées, cause avec eux, s'intéresse à eux, leur apporte des livres, des journaux, écrit pour eux des lettres et des cartes postales. Et quels sont ces blessés, ces malades, ces opérés! des indigènes pour la plupart, Sénégalais, Marocains, Arabes, qui ne savent que quelques mots de français. Cependant, elle apprend les mots usuels de leur langue, elle leur parle petit nègre, ils l'entendent. Ils lui racontent comment ils ont été blessés, comment ils se sont battus, rient de leur jambe amputée, de leur mâchoire fracassée. Deux fois par semaine, les femmes des Sénégalais cantonnées en dehors de la ville sont admises à voir leurs maris. Elles arrivent en bandes, joyeuses, bruyantes,

leurs enfants sur le dos, et entourent le lit, assises sur les genoux. Suzanne les reçoit, les conduit, les amuse, les rassure, et — le plus difficile — réussit à les éloigner, quand l'heure accordée est écoulée. Les soldats attendent sa venue le matin, comme on attend le premier rayon de soleil. Dès qu'elle entre, leur visage s'éclaire : elle est jeune, elle est jolie, elle est douce, elle trouve les mots qui calment la douleur mieux que les médicaments. Pour lui témoigner combien ils lui sont reconnaissants, coloniaux, chasseurs d'Afrique, zouaves, étouffent les gros mots de caserne qui leur sont familiers, se contraignent à des phrases châtiées et, si par hasard l'un d'eux s'oubliant lâche quelque juron, la réprobation de toute la salle l'accable. Suzanne et ses camarades éveillent instinctivement chez eux le sens de la politesse et de la pudeur.

Suzanne m'entretenait souvent dans ses lettres d'un colonial. On le jugeait perdu, quand on l'apporta à l'hôpital. C'était un Algérien, à peine âgé de vingt ans et qui s'était

engagé pour la campagne. Il réchappa de ses blessures, et, parce que je m'étais beaucoup inquiétée de lui et lui avais envoyé des gâteries, il m'écrivit dès qu'il le put.

« MADAME,

« Je profite de ce que mon bras droit ait enfin été rendu à la liberté pour vous écrire et vous remercier de toutes vos bontés.

« Le 21 mai dernier, ma compagnie avait été désignée d'avant-garde et, par une température assez favorable, au milieu d'un terrain très mouvementé, nous nous dirigions vers Sidi-Guebbar.

« Tout à coup, comme autant de diables sortis d'une foultitude de boîtes que l'on aurait subitement ouvertes, les Marocains surgirent de tous côtés. Ils étaient cent, ils étaient mille, ils étaient dix mille. Le branle-bas du combat est vite donné en de semblables cas : chacun à notre poste, nous nous battions comme des lions. Franchement je crus que ma dernière heure avait sonné, lorsque je reçus

la première balle, qui m'atteignit en pleine poitrine.

« Cependant, entraîné par le bruit de la poudre, par un sentiment irrésistible fait du désir de venger les copains morts à nos côtés, et aussi aiguillonné par les plaintes des blessés, je me relevais et reprenais ma place.

« Ce ne fut pas pour longtemps. Quelques minutes après, je recevais deux balles qui me fracassaient la mâchoire, et une quatrième qui me cassait le bras droit.

« Je tombai sans pourtant perdre connaissance et j'assistai alors en spectateur à la fin du combat.

« Les balles sifflaient autour de moi, et, à chaque instant, il me semblait que l'une d'elles viendrait m'achever.

« Mon casque fut troué de part en part; la poussière que soulevaient les balles en tombant autour de moi m'aveuglait. Enfin je fus relevé parmi les blessés.

« A l'ambulance les majors ont cru que j'al-

lais mourir. Nous sommes arrivés à Casablanca après douze jours de voiture à travers les montagnes. Le trajet a été pénible, mais je l'ai enduré vaillamment. On m'a dit que j'aurais la médaille.

« Les médecins prétendent que c'est par une chance inespérée que je vis encore. Moi, je sais bien que c'est grâce aux soins que m'a prodigués Mademoiselle votre fille. Sans elle je ne serais plus de ce monde. Mais elle savait si bien me donner du courage. Elle m'a dit qu'elle était fiancée : je lui souhaite du fond de mon cœur tout le bonheur possible. Je n'oublierai jamais son visage ni le son de sa voix, et je voudrais qu'elle eût un jour besoin de moi, pour lui montrer que ma reconnaissance ne finira qu'avec ma mort.

« Je vous prie, Madame... »

Cette lettre où je ne change pas un mot, quelques photographies qui montrent Suzanne couverte de sa pèlerine et en route vers l'hôpital, ou dans sa chambre raccommodant son

linge, ce sont là les plus beaux papiers de noblesse.

Ce laconique carnet de Suzanne, c'est tout de même le carnet d'une infirmière militaire, et mon cahier n'est qu'un journal à l'ancienne mode, un journal de petite fille.

XVIII

Le train s'arrêtait.

— Ringen, cria l'employé.

Mme Desaulmin descendit sur le quai. Un domestique grisonnant, qui attendait, s'avança, et, levant son chapeau, lui prit son petit sac :

— Alors, Madame est seule ? interrogea-t-il.

Mme Desaulmin inclina la tête.

— Mais oui, mon brave Louis.

— M. et Mme Daramont viendront bien, à Ringen, tout de même ? interrogea-t-il encore.

— Oui, sans doute, en septembre, pour les chasses, je l'espère.

Il était curieux et bavard, parce qu'il servait depuis longtemps au château :

— M. et Mme Daramont se portent bien ? Et Madame a de bonnes nouvelles de son fils ?

— Oui, oui, répondit-elle, merci.

Elle songeait aux années encore proches où elle arrivait avec son fils et sa fille, un peu fatiguée par le voyage, mais tout de suite délassée par le sol, les arbres et le ciel familiers. Aujourd'hui, la fatigue pesait davantage à ses membres. Cependant elle ajouta :

— Il n'y a rien de nouveau ?

Le domestique eut un geste vague :

— Rien, Madame ; on fait les foins ; ils seront beaux.

Il se tut, puis il dit :

— Ah ! le gendarme a passé hier, pour savoir si Madame était déjà là. Il a demandé aussi où M. Desaulmin tenait en ce moment garnison.

Mme Desaulmin sortait de la gare ; le domestique ouvrit la portière de l'automobile.

— Occupez-vous des bagages, dit-elle, voici le bulletin.

En quelques minutes l'automobile, roulant sur la route plantée de cerisiers et de sorbiers, pénétrait dans le parc. Mme Desaulmin gravit les degrés qui conduisaient à la terrasse,

comme pour entrer dans la maison, puis elle s'arrêta, et puis elle s'en alla à travers le parc. La rivière montrait sous les arbres qui l'ombrageaient les cailloux clairs de son lit; les massifs des pelouses groupaient avec orgueil leurs roses, leurs dahlias, leurs verveines, et l'odeur des foins coupés grisait l'air. Cependant les pas de Mme Desaulmin ne sonnaient pas légèrement sur le sable : ils étaient lourds et lents. Avant de gagner sa chambre, elle avait voulu parcourir le parc, comme jadis... le revoir. Mais, jadis, l'avenir étendait devant elle son mystère charmant, et aujourd'hui, pour la première fois, elle revenait seule à Ringen, toute seule... D'un mouvement presque réflexe elle rebroussa chemin, et, montée sur la terrasse d'où naguère elle avait présenté l'Alsace à son fiancé, elle s'accouda à la balustrade.

Ce n'était pas encore la fin du jour, mais déjà la nature, lasse de chaleur, se préparait au repos. Les oiseaux se taisaient, les longs peupliers tremblaient à peine, tout était calme.

Deux chevaux blancs tiraient silencieusement à travers les prés un chariot débordant de foin.

Voici que cinquante ans s'étaient écoulés depuis sa naissance, si peu de chose vraiment, quand elle regardait en arrière vers sa jeunesse et vers son enfance, si peu de chose qu'en une seule minute elle pouvait en embrasser tous les événements, — cinquante ans qui si vite l'avaient amenée à la solitude et aux menaces de la vieillesse. La cinquantaine, que cela lui semblait loin, quand elle était petite fille, si loin qu'il devait être presque impossible d'y atteindre! Une cinquantenaire, que c'était vieux! Pour concevoir une sexagénaire ou une septuagénaire, son esprit alors ne pouvait imaginer qu'une vieille femme, cassée, voûtée, chancelante, comme en dépeignent les contes chimériques, si misérable, en haillons, pliant sous un fardeau, mauvaise fée appliquée à faire le mal, ou bonne fée bientôt transformée en éblouissante personne. Dans dix ans elle serait une sexagénaire.

Rien pourtant n'avait changé autour d'elle. Les lilas de Perse, où jadis elle enfouissait son visage, éployaient toujours leurs branches, et c'était toujours devant ses yeux les mêmes prairies, les mêmes vignes, le même village, et toujours à l'horizon les mêmes montagnes bleues. Dans son âme, non plus, rien n'avait changé : toujours aussi ardent, le même amour de la terre natale l'embrasait. Seulement ses cheveux blanchissaient, des rides qu'elle ne songeait pas à effacer marquaient ses tempes, et la tristesse l'accablait. Combien restait-il dans Ringen de ceux qui l'avaient connue en robe courte, les cheveux épandus sur le dos? Le vieux Hans, le cocher, était mort, et morts aussi, le vieux voltigeur qui lui racontait la bataille de Waterloo, Mme Kappler qui tenait l'auberge à l'enseigne de la Carpe d'Or, le curé qui aimait tant la crème au caramel et au café mélangés, la petite Marie qu'elle n'avait pu amuser le jour de sa première communion. Les derniers soldats du second Empire, deux ou trois, qui portaient encore la barbiche à

l'impériale, ne tarderaient pas à les rejoindre, escortés à leur dernière demeure par quelque encombrante société de vétérans allemands. A cette même place, naguère, quand ils contemplaient tous deux leur pays, la main de son père cherchait la sienne. Elle entendait encore l'inflexion grave de sa voix, quand il disait : « Comme c'est beau, ma petite ! » A cette même place, le cœur de son fiancé avait battu des mêmes émotions que le sien… Et maintenant, sa fille mariée, son fils officier en Afrique, elle se sentait encore plus seule qu'à Paris dans cette maison où tout lui rappelait son passé. Qu'avait-elle espéré y goûter, en s'y repliant sur elle-même, une sorte de modeste bonheur ! Ne vaudrait-il pas mieux fuir à jamais les lieux témoins d'une félicité finie.

— Bonjour, Madame, dit une voix.

Mme Desaulmin se retourna : c'était la Griffon-Mayer, la vieille intendante. Depuis un an que Mme Desaulmin l'avait quittée, elle lui parut encore vieillie, et d'ailleurs elle approchait de sa soixante-dixième année. Petite,

mince malgré sa jupe froncée, son châle, son plastron et son tablier à plis, la Griffon-Mayer avait, sous le grand nœud noir qu'elle gardait fidèlement, une figure toute ridée, claire cependant, avec un front que les cheveux, séparés en bandeaux, découvraient entièrement, un menton sec et un peu recourbé, et des yeux très enfoncés que protégeaient des lunettes.

— Ah! c'est vous, ma bonne Griffon-Mayer! Comment allez-vous? Je suis bien heureuse de vous revoir.

En même temps Mme Desaulmin se pencha pour l'embrasser.

— Ça va, fit la vieille, qui ôtait ses lunettes, ça va... comme ça peut aller à mon âge... Et vous, Madame?

— Moi aussi, comme vous... ça va bien... Elles se regardèrent un instant.

— Qu'est-ce qu'il y a de nouveau au village? demanda Mme Desaulmin.

— Aloys Waltz est mort, il y a trois jours; le fils Lutz a déserté; la petite Catherine Walter s'est mariée.

Il y eut encore un silence, et la Griffon-Mayer reprit :

— Et Mlle Suzanne, comment va-t-elle?

La Griffon-Mayer ne songeait même pas à lui donner le nom de son mari; la jeune Mme Daramont demeurait pour elle Mlle Suzanne.

— Oh! très bien, répondit Mme Desaulmin.

— Et elle ne vous a pas accompagnée?

— Non, fit-elle, indulgente. De si jeunes mariés, il faut les laisser seuls... Ils arrangent leur installation à Paris; ensuite ils iront à la mer, à Deauville où ils ont loué une villa.

La Griffon-Mayer joignait ses mains sur la ceinture de son tablier.

— Quand j'ai entendu l'automobile, je suis descendue au rez-de-chaussée. Je croyais que vous entreriez dans la maison tout de suite, comme tous les ans, pour la visiter du haut en bas, avec moi, constater si tout était en ordre, si l'on avait exécuté ce que vous aviez prescrit... Mais vous vous êtes promenée dans le parc... De la fenêtre, je vous ai suivie quelques

moments. Vous n'aviez pas l'air très gaie... Ensuite vous vous êtes accoudée à la balustrade... J'ai attendu encore... Vous aviez l'air si triste. Je me suis décidée à vous aborder... Vous êtes triste, parce que Mlle Suzanne est mariée.

Mme Desaulmin secoua la tête.

— Non, je ne suis pas triste parce que Suzanne est mariée... mais j'éprouve tant de peine à me trouver pour la première fois toute seule à Ringen. J'ai peur d'y être désormais toujours seule, car j'ai peur que Suzanne en oublie le chemin... Mon fils ne pourrait, s'il le voulait, y habiter qu'avec une permission des Allemands, et encore ne tolérerait-on sa présence que quelques jours... Après ma mort, que deviendra Ringen? le vendra-t-on? l'abandonnera-t-on? et croulera-t-il en ruines? Supposez-vous, ma bonne Griffon-Mayer, qu'un Allemand l'achète! Ce serait affreux. Mais Suzanne aime tant le changement, ce qui est nouveau, les voyages, l'agitation du monde...

La Griffon-Mayer écoutait, le visage un peu incliné.

— Laissez, laissez, Madame... J'en ai tant connu, au village, qui voulaient courir à travers le monde... des hommes qui s'engageaient à la Légion et se battaient contre les nègres ou contre les Chinois... d'autres qui franchissaient la mer pour gagner de l'argent chez les Américains... et puis les filles qui se plaçaient en France, à Nancy ou à Paris... Ah! presque tous, un beau jour, ils revenaient, qu'ils eussent amassé des économies ou qu'ils n'eussent plus qu'un trou à la poche, des souliers éculés et des pièces au pantalon. Il fallait qu'ils reviennent, ils ne pouvaient plus prolonger leur exil... Ceux qui étaient heureux pensaient qu'ils ne seraient jamais plus heureux qu'à Ringen, et ceux qui étaient malheureux pensaient qu'ils le seraient tout de même moins dans leur village. Ceux qui ne sont pas revenus, c'est, la plupart du temps, qu'ils étaient morts... Même les réfractaires qui ont naguère franchi la frontière pour ne pas coiffer

le casque à pointe, il y en a qui ne peuvent pas s'empêcher de revenir, en se cachant, quelques heures, pour respirer l'air du pays... sentir l'odeur des arbres... Pourquoi Mlle Suzanne serait-elle différente? Elle aime le changement... c'est de son âge, elle est jeune... Un jour elle s'ennuiera d'avoir tant voyagé, et elle arrivera à Ringen. Ah! je n'ai pas d'inquiétude. Elle est née à Paris, mais c'est une Alsacienne tout de même. Est-ce que son père, qui n'était pas de chez nous, n'a pas voulu être enterré ici?

Et comme Mme Desaulmin esquissait un geste d'incrédulité, elle ajouta, hochant la tête, sûre de ce qu'elle disait, parce qu'elle était très vieille :

— Croyez-moi... je ne me trompe pas.

Le soir commençait à descendre. Muettes, les deux femmes contemplaient la campagne qui doucement s'assombrissait.

— Voulez-vous, Madame, que nous fassions le tour des chambres? dit la Griffon-Mayer.

— Mais oui.

La Griffon-Mayer précédait Mme Desaulmin, ouvrant les portes, tournant les boutons électriques, puis s'effaçait pour que sa maîtresse entrât.

— Voilà le salon, disait-elle..., j'ai enlevé hier les housses des meubles, puisque vous arriviez aujourd'hui. On a tout épousseté... J'ai changé les cordes des portraits, car je me suis aperçue, à temps heureusement, que la corde qui retenait le portrait de votre grand'-mère cédait.

Elle continuait.

— Voici le cabinet de M. Cantuel, votre père, qui a été celui de M. Desaulmin, votre mari... Il a fallu réparer une boiserie que l'humidité avait abîmée. Ça m'a beaucoup surprise... l'humidité, jamais, on n'avait su à la maison ce que c'était... A cette fenêtre M. Cantuel, le matin, tout en réfléchissant à ses affaires, s'accoudait souvent. De là on embrasse tout le parc, la rivière, l'étang, jusqu'à la petite chapelle... Il aimait regarder cela. Si je passais par là, il ne manquait jamais de me

dire bonjour, et parfois nous causions un peu, car il n'était pas fier. Et votre institutrice, vous la rappelez-vous, avec son petit sac noir, dont elle ne se séparait jamais? C'est ici que je vous apportais à huit heures, après la mort de la vieille Kettel, votre soupe — que vous jetiez dès que j'étais sortie.

— Comment le savez-vous?

La Griffon-Mayer sourit.

— Je me doutais de quelque chose... Un matin, vous n'avez même pas pu attendre que je sois derrière la porte... Alors, je ne me suis pas éloignée; la porte était entre-bâillée... Le lendemain, par exemple, j'avais bien envie de rire, quand j'ai de nouveau apporté votre petit déjeuner... Et en même temps je m'alarmais, parce que, de cette façon, vous ne mangiez rien.

Ainsi elles allaient toutes deux, à travers la maison, l'une très vieille, égrenant à chaque pas des souvenirs, l'autre moins âgée, écoutant ces pauvres souvenirs qui étaient aussi les siens, et qui dissipaient sa tristesse. Au premier étage, elles pénétrèrent dans la lin-

gerie. Une table était rangée dans l'embrasure de la fenêtre; tout révélait un ordre minutieux. La Griffon-Mayer se tenait là, quand elle n'était pas dans le parc ou dans le pays; elle ne cousait plus, car ses yeux étaient trop faibles, mais elle distribuait la besogne à des femmes de Ringen et contrôlait encore leur ouvrage. La fenêtre donnait sur la route et entre les arbres on découvrait Ringen, ses toits rougeâtres et son église.

— Vous ne vous ennuyez jamais? demanda Mme Desaulmin.

La Griffon-Mayer la considéra un peu étonnée.

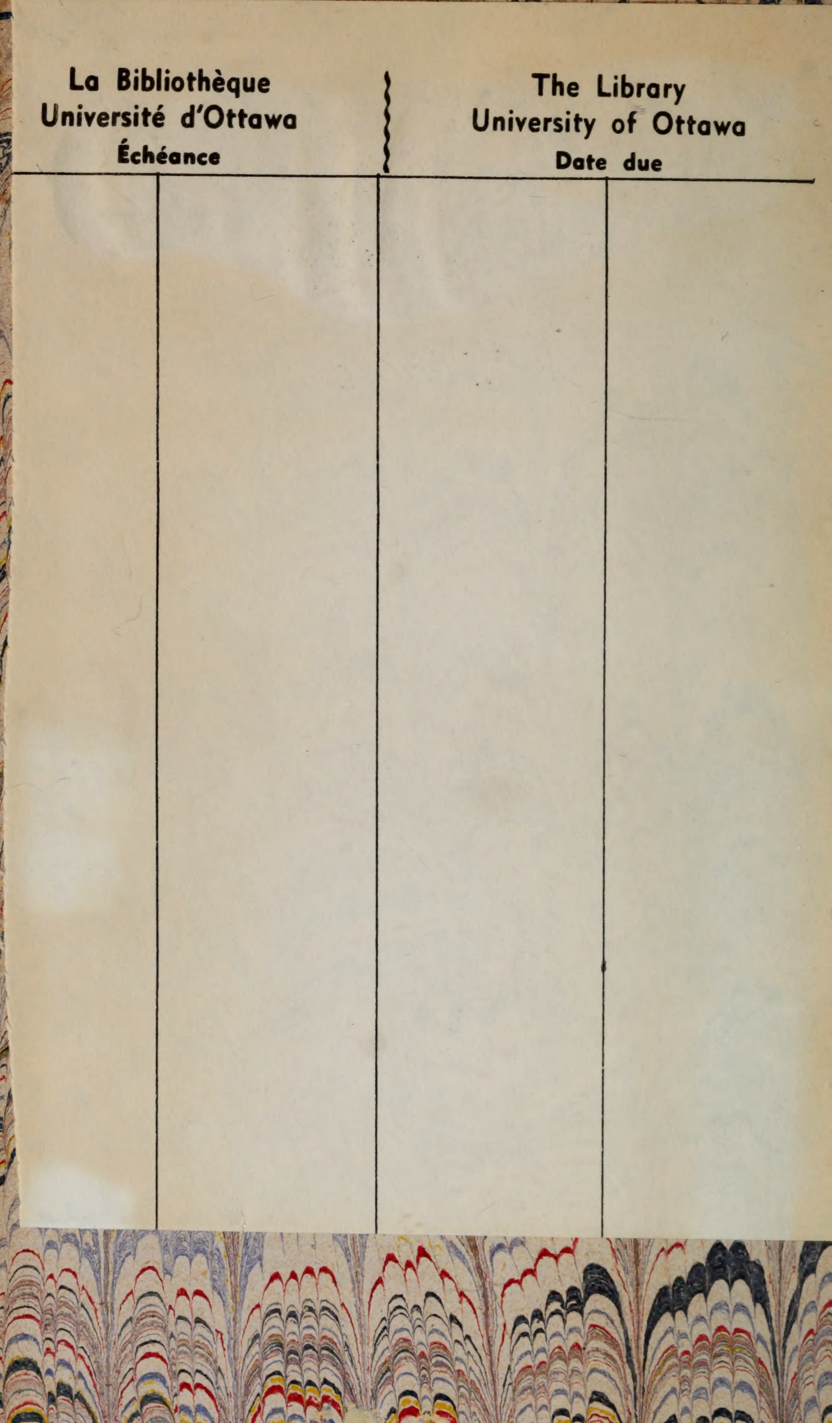
— M'ennuyer, ici, comment serait-ce possible? J'inspecte la maison, les communs, le parc, je surveille les ouvriers qu'on emploie, je travaille... et puis je me souviens... J'ai tant de souvenirs; pensez donc! à part trois ou quatre femmes, je suis la plus âgée de Ringen, et j'ai toujours bonne mémoire. Presque toute ma vie s'est déroulée dans cette maison... Vous souvenez-vous, Madame, un jour...

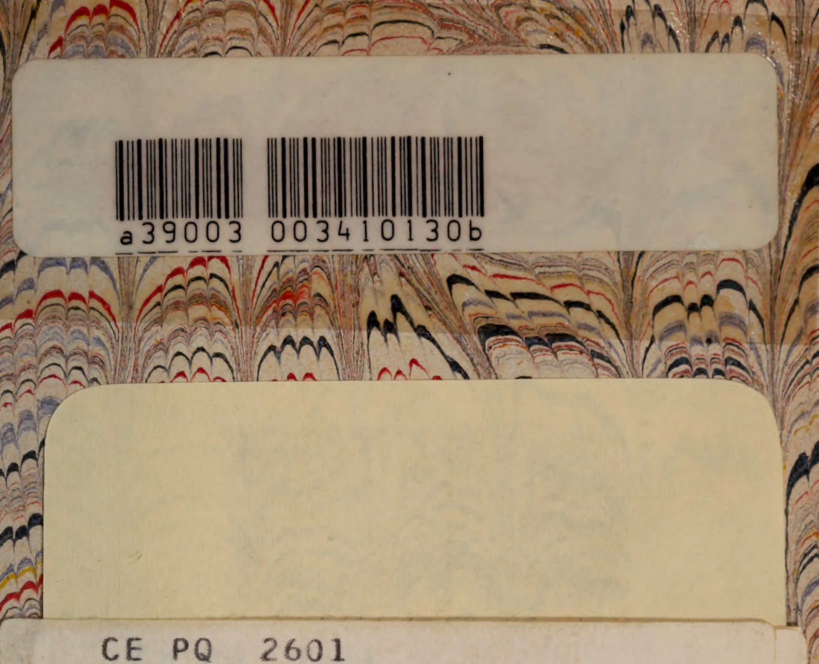
Vous souvenez-vous... Mystérieuse puissance de ces simples mots! Ce n'est qu'une bonne vieille qui les a prononcés, une bonne vieille ridée, et à lunettes, lingère qui ne coud plus, intendante voûtée, paysanne qui ne connaît que son village, mais oubliant l'heure, la fatigue, l'ombre qui s'étend sur la campagne, la pièce où elle s'attarde, Mme Desaulmin, assise devant la Griffon-Mayer, écoute la voix qui tremble un peu :

— Vous souvenez-vous, Madame, un jour... vous aviez bien douze ans...

FIN

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 16839.




a39003 003410130b

